HORS-SÉRIE N° 19

LiRE, HORS-SÉRIE

Franquin

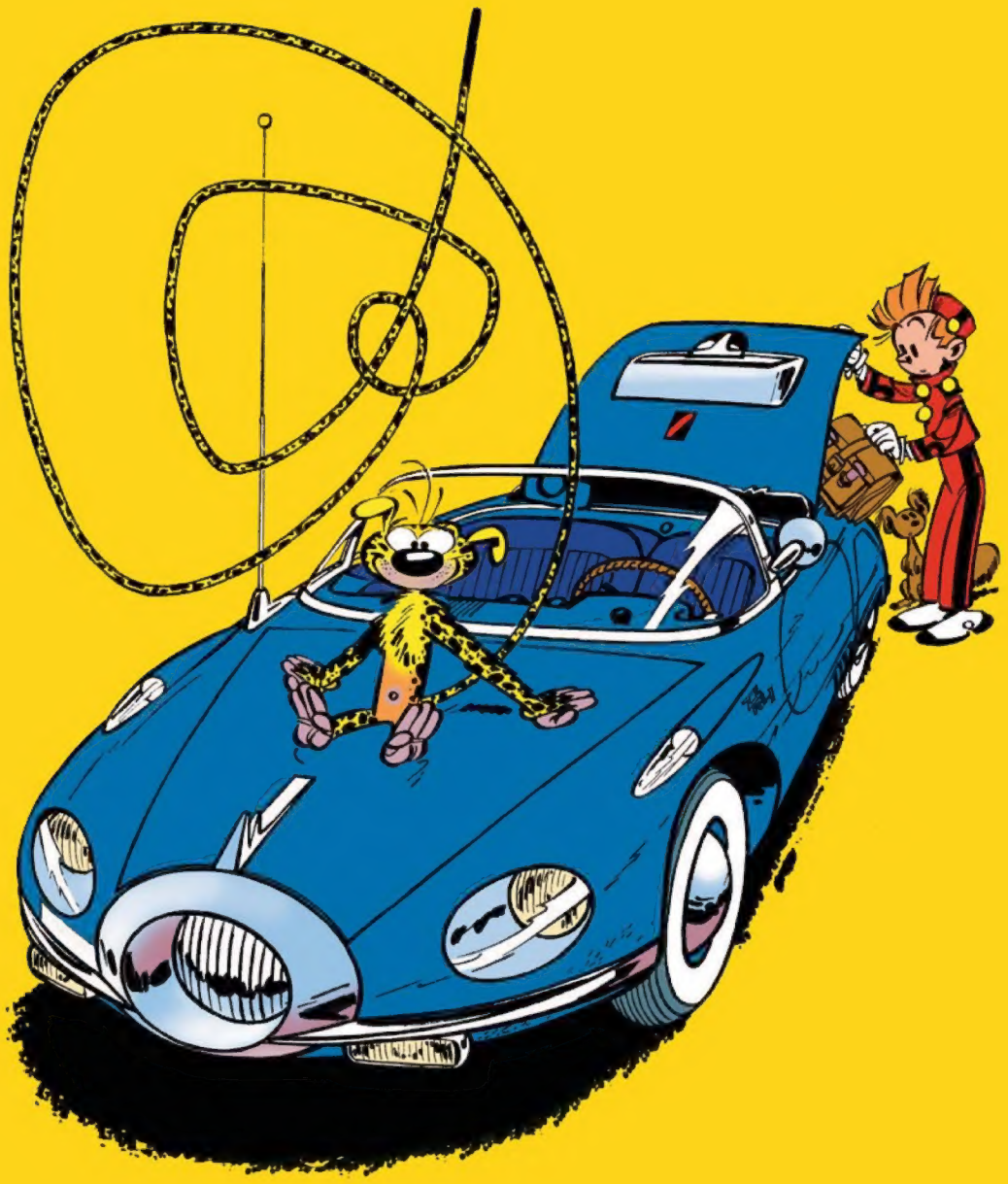
Le géant du rire

GASTON, SPIROU, LE MARSUPILAMI ET LES AUTRES...

EXCLUSIF :
20 PAGES DE PROJETS, CROQUIS, DESSINS RARES ET INÉDITS

CADEAU :
UN MINI-CONTE DE NOËL DE 48 PAGES À DÉCOUPER

EXPRESS ROULARTA
M 03544 - 19H - F: 8,90 € - RD



LiRE, HORS-SERIE

Editorial, par François Busnel 5

En bref 6

LA SAGA FRANQUIN

Franquin, le génie modeste 16
Voyage avec Spirou et Gaston à Bruxelles 22
Les trésors de la bibliothèque 28
La « dream team » de la rue du Brésil 30
Franquin-Hergé, le rendez-vous manqué 34

LES MONDES DE FRANQUIN

Et Franquin réinventa Spirou : 38
entretien avec Christelle Pissavy-Yvernault
En Palombie, sur les traces du Marsupilami 44
Un rapport ambivalent à la modernité 48
L'histoire secrète de Gaston Lagaffe 52
Le bestiaire de Franquin 58
Les 7 familles du gag 60
Franquin, les *Idées noires* et moi : 64
entretien avec Marcel Gotlib

FRANQUIN INÉDIT

Les trésors de *Spirou* : ces dessins qui n'ont jamais été republiés.
De *QRN sur Bretzelburg* à *Gaston* : planches et gags inédits.
Cadeau : *Noël et l'Elaoin*, un mini-récit exceptionnel de 48 pages à découper et assembler soi-même.

UN AUTRE REGARD

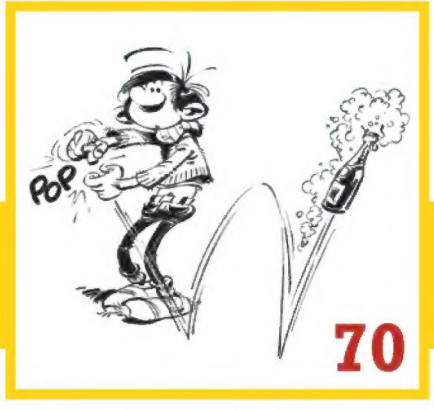
Franquin, *Spirou* et « Monsieur Dupuis » 92
L'aventure du *Trombone illustré* 96
Un dessinateur chez le psy : le regard de Serge Tisseron 100
Franquin et les héritiers 104
Le style Franquin : entretien avec Serge Clerc 108
Adaptations à gogo 110

« COMMENT JE DESSINE... »

L'entretien mythique de 1969 112

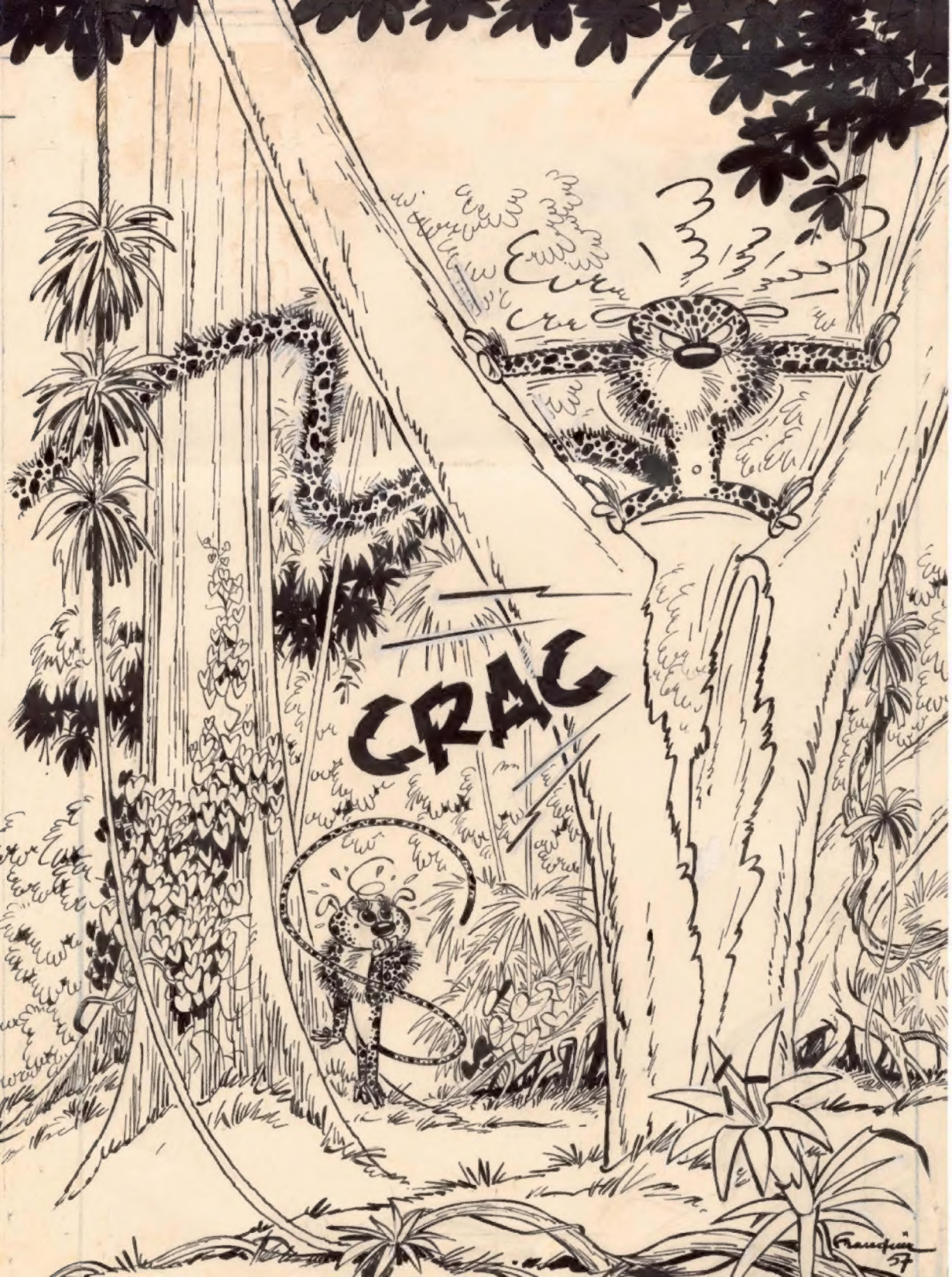
Bibliographie sélective 120

LA SAGA FRANQUIN 16



UN AUTRE REGARD 92

Avec : RTL


CRAC

Edito

FRANÇOIS BUSNEL

LE DESTIN JOUE PARFOIS DES TOURS devant lesquels il vaut mieux savoir faire preuve d'un peu d'esprit et de lettres. André Franquin en est le parfait exemple. Spirou, Fantasio, Zorglub, le Marsupilami, Gaston, Mlle Jeanne, Prunelle, Longtarin, Jules-de-chez-Smith-en-face, De Mesmaeker, les fusils Pandan-Lagl… Rien ne prédestinait vraiment ce jeune Belge rêveur à devenir l'enchanteur des petits et des grands, un maître de la bande dessinée, glissant imperceptiblement de l'univers rassurant des aventures de *Spirou et Fantasio* à l'humour irrésistiblement glacial des *Idées noires.*

Franquin n'a que 22 ans lorsqu'on lui propose de reprendre un personnage qui, s'il fut considéré comme un symbole populaire de la Résistance pendant la Seconde Guerre mondiale, n'est pas encore un héros culte de la bande dessinée : Spirou. Nous sommes en 1946. Quelques mois plus tard, paniqué à l'idée de devoir dessiner toujours les mêmes choses, Franquin demande à un ami de reprendre la série… L'affaire ne se fera finalement jamais, pour le plus grand bonheur des lecteurs, et Franquin réinventera Spirou, lui donnant le visage, la fantaisie et l'esprit qui firent son succès. Là est le véritable tour de force : d'un personnage reçu en héritage et au profil plutôt falot (que faire de cet éternel gamin en costume rouge, groom d'un autre temps ?), Franquin a créé un héros intemporel. Pour cela, le dessinateur et scénariste a expérimenté tous les genres, du polar au roman d'aventures en passant par l'espionnage.

Ce numéro hors-série de *Lire* propose une plongée au cœur de l'univers foisonnant de Franquin. Nous sommes partis sur ses traces (mais aussi sur celles du Marsupilami en Palombie !), nous avons fouillé sa bibliothèque, rencontré ses amis et collaborateurs, exhumé ses archives, arraché à l'oubli un entretien d'anthologie… Vous découvrirez dans ces pages des planches, des esquisses et des dessins aujourd'hui introuvables : un « Publi Gaston » de 1967, la planche hilarante de *Beuârk-Lemoche* de 1977 (qui préfigure les *Idées noires*), le *Marshall* de 1979, les strips perdus de *QRN sur Bretzelburg,* l'exceptionnel gag numéro 75 de *Gaston* (avec un certain Milou) que recherchent désespérément tous les spécialistes, une Mlle Jeanne (presque) nue – fantasme inavouable de tout gastonophile – et, cerise sur le gâteau, un mini-récit inédit de 42 pages à fabriquer soi-même ! Ce conte de Noël est d'ailleurs le seul mini-récit jamais dessiné et écrit par Franquin. Il n'a été publié qu'une seule fois sous cette forme… en 1959.

Discret et perfectionniste, Franquin aime travailler en équipe. Même lorsqu'il invente ses propres personnages, Modeste et Pompon, pour le journal *Tintin,* puis Gaston Lagaffe, qui s'incrustera dans les pages du journal *Spirou* à partir de 1957. Peyo, Morris, Jijé, puis Will, Greg, Goscinny, Jidéhem, Roba, Gotlib : la liste des collaborateurs de Franquin rassemble le gratin du neuvième art. En se frottant à eux, Franquin fait des étincelles. Une fois libéré des contraintes de *Spirou,* il laisse libre cours à son esprit subversif à travers les gaffes de Gaston. A-t-on jamais mieux décrit la vie de bureau ? Son génie atteint son point culminant avec les *Idées noires,* magnifiques en tout : texte, dessin, portée comique et existentielle. Il est temps de relire Franquin, pour les lettres et l'esprit. ●

Franquin superstar

En quelques années, la bibliographie d'André Franquin a pris un sacré coup de neuf ! Rien que depuis 2012, une dizaine de nouveaux livres – et pas des moindres – sont venus remplir les étagères déjà fournies des spiroutistes et autres gaffophiles – un phénomène qui s'est encore amplifié depuis le rachat, l'an passé, de Marsu Productions par Dupuis. « Au cours de la décennie précédente, Franquin avait pâti d'un travail éditorial essentiellement mercantile et déplorable », juge à ce sujet José-Louis Bocquet, qui copilote à présent le patrimoine franquinien chez Dupuis. « Avec le directeur éditorial, Serge Honorez, nous avons jugé qu'il était temps de l'éditer comme il le méritait, et non de se contenter d'aligner des BD au kilomètre. »

José-Louis Bocquet n'est pas un nouveau venu dans l'univers de Franquin : c'est lui qui, à 17 ans, lui proposa d'éditer *Cauchemarrant*, un recueil de ses monstres publié chez Bédérama. Autant dire qu'il connaît l'œuvre sur le bout des doigts. Problème : ce fameux patrimoine, trop longtemps négligé, avait fini par s'abîmer à force d'être recopié de film en film, menaçant la qualité du trait. La première nécessité fut donc de réunir et de rescanner les originaux de *Gaston* notamment, avant de lancer un large effort de recolorisation, afin de « remettre les ouvrages de Franquin à niveau ». Même traitement ensuite pour les histoires courtes de *Spirou et Fantasio* (*La Peur au bout du fil*, *La Quick Super*, *Bravo les Brothers*…), rééditées avec des fac-similés des planches originales et des commentaires éclairants sur la genèse de l'œuvre. En parallèle, des ouvrages très riches autour du travail de l'auteur ont été mis sous presse (à l'image de *Franquin et les Fanzines*, ou encore de *Franquin et le Design* d'Augustin David, à paraître en mars…). « Pour nous, ce travail consiste à remettre l'église au centre du village », explique Bocquet, par ailleurs auteur de l'indispensable *Chronologie d'une œuvre*. « Franquin n'est pas seulement l'un des plus grands vendeurs de BD dans les pays francophones, c'est surtout un formidable auteur, une figure de proue que Dupuis n'avait pas su jusqu'ici mettre correctement en avant. »

La suite de cette grande entreprise de remise à l'honneur ? La recolorisation, dans un premier temps, de toutes les aventures longues de *Spirou et Fantasio*, à commencer par *Panade à Champignac* (lire ci-contre). Et la refonte des intégrales de la série, dès 2016, sur le modèle des récents *Gil Jourdan*, qui bénéficiera d'un appareil critique nouveau, signé Christelle et Bertrand Pissavy-Yvernault. Sans oublier la publication prochaine d'un ouvrage très attendu : le recueil des « En direct de la rédaction », ces géniales chroniques rédigées par Yvan Delporte et illustrées par Franquin au fil de gouaches magnifiques. Un petit trésor né dans les pages de *Spirou*, avec Gaston en guest-star. Autant dire qu'on n'a pas fini de vous en parler… ●

© Frédéric Reglain/Gamma

HAUT EN COULEUR(S)

C'EST L'ASPECT LE PLUS VISIBLE des nouvelles éditions de *Spirou et Fantasio* et de *Gaston* sous pavillon Dupuis : la recolorisation intégrale des planches de Franquin. Une entreprise titanesque, qui n'a pas manqué de faire hurler certains fans nostalgiques, qui y voyaient une dénaturation de l'œuvre originelle. C'est oublier que Franquin n'assurait pas lui-même la mise en couleur de ses planches, abandonnée aux coloristes parfois maladroits de l'imprimerie Dupuis. « En feuilletant un peu attentivement les albums de *Gaston*, on se rend compte qu'il y a de très nombreuses erreurs de couleurs, rappelle à ce sujet la fille de l'auteur, Isabelle Franquin. Cela désespérait mon père quand il recevait chez lui les pages imprimées, toujours moins belles que ce qu'il avait imaginé. »

Depuis près de cinq ans, Isabelle accompagne et conseille le dessinateur Frédéric Jannin, chargé de cette mission de rénovation. Le but : respecter le plus fidèlement possible les indications laissées sur calque par Franquin, retrouver les teintes d'époque (voitures, meubles, costumes…), mais aussi gagner en lisibilité dans le gag ou l'action, parfois perdue à force de rééditions à la petite semaine. « Autant que faire se peut, nous sommes partis des originaux, pour bien saisir le coup de pinceau, et rendre l'ensemble moins "dur". On retrouve ainsi quantité de détails qui avaient disparu lors des précédentes impressions et qui font toute la richesse du trait de Franquin », explique Jannin, qui a accepté de nous ouvrir les portes de son atelier, à Bruxelles.

L'auteur de *Germain et nous…* finit actuellement la rénovation de *Panade à Champignac*, le tout dernier album de *Spirou* signé Franquin. L'occasion de nous dévoiler les clés de son travail, sur cette œuvre qui fait la part belle aux intérieurs domestiques. Sur la célèbre case ci-contre, on peut notamment constater que les personnages ont une couleur de peau moins orangée ; que la casserole sur la commode retrouve une teinte plus cuivrée ; ou encore que le tapis de Champignac n'est plus de la même couleur que les côtés de la cheminée. « Les coloristes de *Spirou* usaient et abusaient de teintes très vives, voire même criardes, qui finissaient par écraser l'action et les détails, souligne Frédéric Jannin. J'essaye de donner à cette scène une patte plus réaliste, telle que le souhaitait Franquin. » A vous de juger… ● **J.B.**

De haut en bas : la planche originale de Franquin, sa version film noir, la planche colorisée d'époque et enfin la refonte chromatique, encore inédite, de Frédéric Jannin (lui-même en bas à gauche).

© Eric Garault

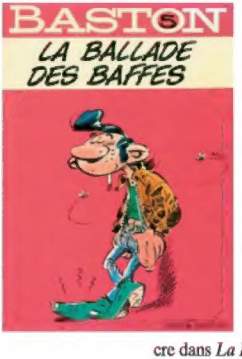
Les faces cachées de Franquin

Le Cracoucass (à droite), dessiné pour les *Schtroumpfs*, et, ci-dessous, l'un des monstres poilus de *Cauchemarrant*.

Ils sont moins célèbres que Spirou, le Marsupilami ou Gaston Lagaffe, et pourtant ! Tapis dans l'ombre de ces grands héros, d'autres personnages tout aussi charismatiques et attachants ont été les éphémères protagonistes de l'univers de Franquin. A commencer par Arnest Ringard et Augraphie, infernal duo formé par un gros et grossier monsieur et l'infatigable taupe qui squatte sans relâche le sous-sol de son jardin. Dessinés par Frédéric Jannin et scénarisés par Franquin et Delporte, leurs drolatiques démêlés ont été publiés entre 1978 et 1981 dans les pages de *Spirou*. C'est aussi comme scénariste que Franquin contribua, avec Will et Delporte, à la création du merveilleux personnage d'Isabelle, une petite fille dont les aventures extraordinaires, parues dans une série d'albums qui portent son nom, sont l'occasion d'une douce et poétique exploration de l'enfance. Quant au Petit Noël, ce garçon rêveur et mélancolique qui pourrait être le petit frère d'Isabelle, il est le héros de l'unique mini-récit que Franquin dessina en 1957 pour *Spirou*, dans le numéro spécial des fêtes de fin d'année. Parmi les personnages hélas méconnus de Franquin, citons aussi deux curieux volatiles : le Boumptéryx, un drôle d'oiseau qui pond des œufs explosifs et détruit tout sur son passage, ainsi que l'effrayant Cracoucass, dessiné en 1969 dans les *Schtroumpfs*. Franquin est aussi l'auteur d'une série d'irrésistibles monstres poilus. Crayonnés à ses heures perdues et punaisés sur les murs de la rédaction de *Spirou*, ils furent réunis en 1979 dans l'album *Cauchemarrant*. A redécouvrir de toute urgence ! • E.L.

Merchandising

DEVENUES DES MARQUES À PART ENTIÈRE, les créatures de Franquin se déclinent sur papier, mais aussi en une panoplie de produits dérivés. Nouvel objet en vogue auprès des collectionneurs : les figurines qui matérialisent, en trois dimensions, les scènes et objets mythiques de l'univers du maître. Gaston en kilt, Fantasio la tête coincée dans un canapé, Champignac en robe de chambre ou encore des reproductions en miniature de la Turbotraction et du Mastigaston… Le Marsupilami est, lui, devenu la mascotte de campagnes de protection animale menées par WWF, 30 millions d'amis et la Journée mondiale de l'environnement. On a aussi aperçu sa joyeuse frimousse sur des paquets de céréales, dans une fameuse enseigne de restauration rapide franco-belge ainsi que sur des timbres imprimés par la Poste monégasque. Sur Internet, les fans les plus fervents peuvent même faire l'acquisition de superbes boutons de manchettes sculptés à l'effigie de la bête. Le comble du chic ! • E.L.



REMIXER GASTON? M'ENFIN!?

Mille fois copié, imité et plagié par ses admirateurs et ses faussaires, Gaston est aussi le plus parodié des personnages de Franquin. On se replongera pour s'en convaincre dans *La Ballade des baffes*, un recueil satirique paru en 1983 dans lequel une flopée de grands noms de la BD cuisinent Lagaffe à la sauce de leur imagination souvent licencieuse. Rebaptisé Baston Labaffe, il y devient, au fil des gags, un motard en santiags, un fumeur de joints et même une femme en jupette dénommée Gastounette. Dans le registre plus franchement grivois de ses *Parodies*, le pasticheur Roger Brunel croque Gafton Lagasse en goujat, tandis qu'avec Carrère et Arleston on le reconnaît sous les traits d'Othon Lagraffe, un vieillard voûté aux cheveux blancs. Pour rendre hommage à Franquin et prolonger la vie de son célèbre héros sans emploi, tous les coups sont permis ! • E.L.

Le réquisitoire de Desproges

Quand deux génies se rencontrent, ça fait toujours des étincelles… C'est ce qui s'est passé ce 1er janvier 1981 entre André Franquin et Pierre Desproges, lors de l'enregistrement de la célèbre émission *Le Tribunal des flagrants délires* (diffusée un mois plus tard sur les ondes de France Inter). Dans cet épisode, jamais édité dans le commerce, le dessinateur est poursuivi pour « détournement de mineurs » à la suite de la publication de ses *Idées noires* – une accusation contre laquelle d'ailleurs il « plaide coupable » ! D'abord interrogé par le président du tribunal, Claude Villers (l'occasion de digressions amusantes sur les poitrines féminines dans *Flash Gordon*…), il retrace surtout les grandes étapes de sa carrière, avant de rappeler son admiration pour Goscinny, Moebius, Mézières ou Bretécher.

Appelé ensuite à la barre comme témoin, Marcel Gotlib s'amuse à critiquer son ami Franquin, ce « travailleur immigré venu enlever la planche à dessin de la bouche de bons dessinateurs français » ! Vient enfin le réquisitoire de Pierre Desproges, contre celui qu'il considère comme un « gribouilleur gaffophile ». Mais l'humoriste rentre bientôt ses griffes face à un dessinateur qu'il juge « grisonnant », alors que lui-même a bien connu « Franquin roux svelte » ! En période pré-électorale, il s'emploie alors à montrer combien, au jeu démocratique, seul Gaston mériterait les suffrages des Français.

Après un intermède musical signé Murray Head, Franquin est finalement jugé « non coupable » et relaxé. Mais, pour prouver sa bonne foi, il doit néanmoins chanter dans son intégralité *Le Clairon,* de Paul Déroulède, un chant guerrier de l'été 1914 qu'il entonne avec humour et entrain ! Un document rare et exceptionnel, où transparaissent la jovialité et la simplicité du dessinateur. ● J.B.

324 025 EUROS

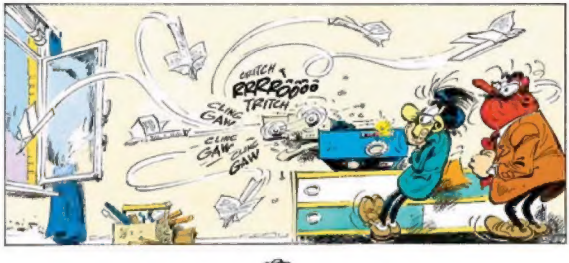
C'est la somme déboursée en 2010 par un collectionneur pour s'offrir la couverture originale de l'album *Des gaffes et des dégâts*. Depuis cette vente record chez Artcurial, la cote de Franquin dans le marché de l'art est restée l'une des plus hautes du monde, avec des ventes dépassant régulièrement les six chiffres. Dernier exemple en date : la couverture de *Spirou et Fantasio, l'héritage*, partie en avril dernier à 157 500 euros chez Christie's. ●

FRANQUIN À ANGOULÊME

S'IL EST NÉ À BRUXELLES et a vécu la fin de sa vie à Callian, dans le Var, André Franquin entretint une relation particulière avec une autre localité : Angoulême. Le dessinateur fut en effet, en 1974, lors d'« Angoulême 1 », le tout premier lauréat du Grand Prix de la ville, récompense décernée en clôture du Festival international de la bande dessinée pour couronner la carrière d'un auteur. Un véritable sacre, aujourd'hui considéré comme le prix le plus prestigieux de la BD francophone, et dont Franquin ouvrit le palmarès, avant des auteurs aussi mythiques que Will Eisner, René Pellos ou son propre maître Jijé. L'année suivante, il inaugura une autre tradition en dessinant l'affiche de la manifestation – il s'y collera d'ailleurs à nouveau en 1981... Quarante ans après ce tout premier Festival d'Angoulême, l'empreinte de Franquin sur la ville ne s'est pas dissipée : l'ancien Centre culturel Saint-Martial a été rebaptisé Espace Franquin en son honneur. Ses grands auditoriums (dont la salle Buñuel de 310 places) et son vaste hall d'exposition forment aujourd'hui l'un des centres névralgiques du Festival. Quant aux visiteurs venus s'aventurer en Charente, ils se trouveront nez à nez en gare d'Angoulême avec... une statue du Marsupilami ! ● E.L.

Drôle de machine

Les gags de Gaston ne sont pas avares en inventions plus farfelues les unes que les autres. De là à imaginer que quelqu'un les réalise dans la vraie vie… C'est pourtant ce qui est arrivé avec la machine à faire des avions en papier, présente dans le gag 723 de *Lagaffe* : des ingénieurs de l'entreprise française Neopost ont récemment mis au point une machine capable de plier une feuille A4 et de l'envoyer voler jusqu'à votre corbeille à papier. Une débauche d'efforts et d'ingéniosité devant laquelle on ne peut que s'exclamer : « M'enfin ! ? » ●



© Michel Biret

FRANQUIN

par lui-même

TOUT AU LONG DE SA CARRIÈRE, le dessinateur a joué la carte de l'autoportrait, souvent de façon discrète, et toujours avec humour. *Lire* a retrouvé certaines de ces apparitions, qui traduisent l'évolution du regard que Franquin portait sur lui-même.

Les Voleurs du Marsupilami (1952)

Franquin se dessine deux fois dans cette histoire. La première, page 46, en compagnie de son épouse Liliane. La seconde *(ci-contre)* à la page suivante : seul cette fois, on le voit à l'arrière-plan en train d'allumer une cigarette.

La Quick Super (1955)

Encore présent avec Liliane, au volant d'une DKW bleu clair, Franquin se représente une seconde fois dans l'album, de dos, vêtu d'une chemise hawaïenne : c'est lui qui crie « Chiqué ! » dans la foule face à Goliath le géant.

Gaston Lagaffe, gag 295 (1964)

Au volant d'une MG flambant neuve (qu'il a vraiment conduite !), Franquin écrase Gaston. Mortifié, il ignore alors que ce n'est que son double de latex.

Gaston Lagaffe, gag 727 (1973)

Bedonnant, le cheveu long et la chemise débraillée, Franquin se retourne au passage d'une M^lle^ Jeanne plus affriolante que jamais.

Idées noires (1981)

Charbonneux et inquiétant, cet autoportrait est choisi pour illustrer la couverture du premier tome des *Idées noires* – avant d'être repris pour la version intégrale.

LA CURIOSITÉ EST UN VILAIN DÉFAUT
SIDONIE BONNEC & THOMAS HUGUES
MARDI 16 DÉCEMBRE 20H-22H
"Franquin sa vie, son œuvre"
AVEC JULIEN BISSON, RÉDACTEUR EN CHEF DU HORS-SERIE "LIRE"
LIRE: RTL

Pourquoi un costume de groom ?

Si Tintin porte toujours un pantalon de golf, Spirou, lui, n'apparaît qu'en livrée rouge. L'origine de cette curieuse panoplie remonte à la genèse du personnage. En 1938, Jean Dupuis, à la tête de la maison d'édition éponyme, décide de créer un journal pour enfants doté d'une dimension morale et éducative. Il compte pour cela sur un personnage exemplaire, courageux et au grand cœur. Ce sera Spirou, à qui le dessinateur parisien Rob-Vel est chargé de donner forme. Celui-ci a carte blanche pour l'apparence, à condition de respecter l'esprit du personnage.

Par le passé, Rob-Vel a travaillé sur les grands paquebots de la Compagnie générale transatlantique, notamment *L'Ile-de-France.* Ces navires emploient alors des grooms chargés de porter les bagages, d'apporter messages et cigarettes aux passagers. Ceux de *L'Ile-de-France* sont en livrée rouge. La description que Jean Dupuis lui fait de Spirou ravive dans la mémoire du dessinateur ces jeunes mousses serviables, intrépides et débrouillards auxquels il s'est jadis attaché au fil de ses traversées. Spirou conservera son pétulant costume à travers les âges, y compris lorsqu'il parcourra le monde comme reporter sous la plume de Franquin. ●

GASTON DOODLISÉ

Le 28 février 2014, Gaston fêtait ses 57 ans. Le personnage a bien changé depuis sa première apparition dans *Le Journal de Spirou*, en costume et nœud papillon, comme l'illustre l'hommage que Google lui a rendu pour l'occasion. Le moteur de recherche lui a en effet consacré un doodle – animation ou dessin qui remplace le logo pour les grandes occasions, à ne pas confondre avec les doodles de Franquin, ces gribouillages artistiques réunis en album il y a dix ans ! Emmitouflé dans son célèbre col roulé vert, juché sur un vélo de bric et de broc, en compagnie de deux de ses fidèles compagnons, le chat et la mouette, Gaston tient dans sa main gauche la célèbre loupe du moteur de recherche. On distingue aussi les lettres colorées formant le sigle Google sur le vélo. ● **G.R.**

UNE QUESTION DE RUE

C'est l'un des mystères de la voirie belge : à Bruxelles, capitale de la bande dessinée, et berceau des plus grands dessinateurs, il n'y a encore à ce jour aucune rue André Franquin ! Le créateur de *Ric Hochet*, Tibet, en avait bien fait la demande, en 2005, au bourgmestre de la ville, Freddy Thielemans, proposant même de débaptiser la rue des Sables, mais cette proposition est jusqu'ici restée lettre morte. Bruxelles se contentera (pour l'instant) des rues rebaptisées aux noms de Gaston Lagaffe, Marsupilami, Spirou et Fantasio ou Trombone illustré. Pour trouver trace d'une rue Franquin, il faut en réalité se rendre… en France, à Montpellier ! La ville a donné son nom à une minuscule impasse dans un quartier résidentiel. Offrir au dessinateur une voie digne de lui ne serait sans doute pas une gaffe. ●

Signés, enfin !

C'est l'un des running gags les plus fameux de la saga : les mystérieux contrats que M. De Mesmaeker, homme d'affaires opulent et soupe au lait, vient signer à la rédaction de *Spirou*. Organisée par Prunelle ou Fantasio, la rencontre tourne systématiquement au vinaigre par la faute de Gaston. Comportements fantaisistes, bévues en cascade ou inventions farfelues estampillées Lagaffe provoquent soit le départ d'un De Mesmaeker furibond, soit la destruction des contrats fraîchement signés.

Ironie du sort : les contrats seront bel et bien signés à deux reprises… avec Gaston ! La première fois, l'homme d'affaires, furieux de voir Fantasio jeter dans le lavabo la « chicken soup au poisson » de Lagaffe, à laquelle il comptait bien goûter, s'engage à commercialiser sa recette. La seconde, De Mesmaeker tombe sous le charme d'une horloge murale confectionnée par Lagaffe, en forme de capsule Apollo, avec un petit cosmonaute en guise de coucou. A tel point qu'il décide de la fabriquer en série, lui trouvant même un nom, « le cosmocoucou », tandis que Gaston renchérit avec un slogan : « L'horloge en avance sur son temps ». Un contrat rédigé au dos de ceux que le malheureux Prunelle s'apprêtait à faire signer…. ●

Guillaume Renouard

„DU CONTRAT QUE JE PASSE AVEC LAGAFFE, INVENTEUR D'UNE HORLOGE MURALE… ARTICLE PREMIER :
…
BIP COUC BIP CRAC
SNIF
MON PAUVRE VIEUX, C'ÉTAIT PAS TON HEURE
…

SPIROU À L'ÉCOLE

DES LOISIRS

Le premier parc d'attractions dédié au groom doit ouvrir au printemps 2016 dans le sud de la France, près d'Avignon. Voyage en exclusivité dans la nouvelle vitrine des éditions Dupuis.

APRÈS LA BANDE À MICKEY, Astérix et Obélix et, plus récemment, le Petit Prince et Harry Potter, un petit nouveau fera bientôt son entrée dans le club très sélect des héros de fic^tion qui ont aussi leur parc d'attractions. Au printemps 2016, c'est l'intrépide Spirou qui s'installera à Monteux, près d'Avignon, où son univers sera décliné en 24 attractions familiales. Le début d'une longue et lucrative aventure portée par le célèbre groom à houppette et ses copains du *Journal* ? C'est en tout cas ce que promettent la société Parexi, porteuse du projet, les éditions Dupuis et les élus du Vaucluse.

Le défi est d'abord financier : pas facile en effet de réunir les 75 millions d'euros nécessaires à la construction de ce parc ultra-moderne, à un moment où les investisseurs manquent cruellement d'appétit. Et pour cause : dans un contexte économique fragile, les leaders du secteur souffrent depuis plusieurs années d'une baisse de

© Ralph Schenck/Parc Spirou

leur fréquentation. Pour Jean-Patrick Demonsang, le futur directeur du parc, « cette tendance est à nuancer, d'autant qu'elle s'inverse quand une nouvelle attraction est proposée ». Bien décidée à convaincre les banquiers frileux, l'équipe d'actionnaires a donc mis en avant une stratégie de développement offensive : « Offrir très régulièrement de nouvelles attractions, afin de construire une dynamique d'innovation permanente. » Aux quinze premières attractions consacrées au monde de Spirou s'ajouteront, en 2017, cinq autres dédiées au Marsupilami, puis, en 2019, une zone Lucky Luke.

Pour passer la barre du million de visiteurs annuels visés à l'horizon 2022, l'emplacement du parc est l'autre clé de la réussite. Au cœur de la très ensoleillée vallée du Rhône, il sera intégré à une zone de loisirs en pleine expansion, bordée d'un lac et bientôt enrichie d'un parc aquatique flambant neuf (Splashworld). A trois pas de l'autoroute du Sud et du TGV, le Parc Spirou aura surtout l'avantage de se trouver sur l'itinéraire des vacances pour plusieurs millions de touristes européens. Parmi eux, des Français, des Anglais, des Espagnols, des Allemands, des Hollandais, mais aussi… de nombreux Belges ! Qu'ils soient inconditionnels du neuvième art ou véritables néophytes, ces vacanciers constituent le cœur de cible d'un parc qui se veut familial car adapté « à tous les âges et à toutes les tailles ».

« Chaque attraction est pensée comme l'exploration d'un album et une invitation à le découvrir », assure Jean-Patrick Demonsang, qui voit dans l'univers du *Journal de Spirou* « un inépuisable réservoir de thèmes et de héros réunis autour d'un personnage fédérateur, qui ne se prend pas au sérieux et va de l'avant ». Pour les adeptes de sensations fortes (mais pas trop), trois montagnes russes sont au programme : un train de la mine (Albuh Mine Train), une course de voitures façon *Spirou et les Héritiers* (Racing Gallery) et le vertigineux Magic Comet, inspiré de *La Face cachée du Z*, qui atteindra 32 mètres de hauteur et foncera à 92 km/h.

Trois montagnes russes, des aventures immersives en 4D et en 6D, et même une expérience de vol libre à bord du Fantacoptère. Tournez, manèges !

Coté expérience numérique, les créateurs du parc ont misé gros sur des technologies dernier cri. A l'instar de l'Imaginarium, où petits et grands pourront visionner, suspendus à neuf mètres de hauteur, un film en 4D inspiré de *La Vallée des bannis*. Ou d'Alerte aux Zorkons, une aventure immersive en 6D dans laquelle les participants aident Spirou à sauver le comte de Champignac. A bord des nacelles de Mission to the Moon, un voyage dans l'espace à la manière de *Z comme Zorglub* combinera projections d'images 3D à 360°, chutes libres et accélérations à une vitesse record. Objectif : plonger littéralement le spectateur dans l'image.

Agrandir la famille des fans

En plein air, les réjouissances sont placées sous le signe des voyages du groom devenu reporter. Comme, par exemple, dans Aventures africaines, une traversée de scènes et d'obstacles à bord d'un 4x4, dans la jungle des albums *Le gorille a bonne mine*, *La Corne du rhinocéros* et *Tembo Tabou*. Ou dans Mer : Deep into the Sea, un parcours de rafting en bouée avec cascades, geysers et mini-tsunami. Mention spéciale au Fantacoptère Express, dont le programme laisse rêveur : il promet de vivre « une expérience de vol libre » en enfourchant le légendaire bolide à hélice piloté par Fantasio.

Passé à la moulinette de ces manèges en tous genres, Spirou ne risque-t-il pas d'y laisser son charme et sa candeur ? C'est l'inquiétude des puristes, qui redoutent que ne se perde, dans les allées du parc, le style original de la BD. Un écueil que les éditions Dupuis, étroites collaboratrices du projet, comptent bien éviter : « Nous participons activement au choix des attractions et nous fournissons l'ensemble des éléments visuels nécessaires à leur élaboration », indique Pierre Bellet, directeur marketing de la maison Dupuis. De l'uniforme de groom porté par le personnel du parc à l'architecture de ses bâtiments calqués sur ceux du village de Champignac-en-Cambrousse, tout doit rester en harmonie avec l'univers de la série. Et, autant que faire se peut, avec son humour ! Mais pour l'éditeur, l'enjeu est principalement commercial : « Le parc devient la vitrine de nos marques et se fait l'écho de l'actualité de nos personnages. » Entre deux tours de manège, une panoplie de produits dérivés viendra chatouiller l'œil des enfants et le porte-monnaie de leurs parents : peluches, figurines, trousses, porte-clés… Auxquels s'ajouteront de nombreux livres et albums, édités pour l'occasion en version souple, plus petite, et proposés en plusieurs langues. De quoi patienter dans les files d'attente de ces futures attractions ? ●

Estelle Lenartowicz

LA CONQUÊTE DE BRUXELLES

L'information est à prendre au conditionnel: un second parc de loisirs dédié à Spirou pourrait voir le jour, cette fois-ci sur les terres natales du groom, à Bruxelles. Financé par la Compagnie des Alpes (déjà propriétaire du parc Astérix, de la Mer de sable et des parcs Walibi), ce parc couvert de 10000 m² devrait s'adresser en priorité aux enfants de 3 à 10 ans. Ouverture en 2024, si tout se passe comme prévu !

CE DESSIN EN COULEURS DIRECTES est un essai de Franquin au Pentel Sign Pen, un marqueur fraîchement débarqué du Japon en 1963. Franquin était friand de ces nouveaux instruments, et le Sign Pen est devenu l'un de ses outils de travail, qu'il utilisait surtout pendant les séances de dédicaces.
Ce dessin est resté inédit. C'était sans doute une publicité pour des albums, commandée par Dupuis. L'encre n'étant pas assez noire, elle s'estompe petit à petit à cause de la lumière.

URGENT

LES VOLEURS

© Collection Isabelle Franquin

Franquin
Le génie modeste

Dessinateur hors pair, dont le style et l'énergie révolutionnèrent la bande dessinée au siècle passé, André Franquin était aussi un homme discret et perfectionniste, qui sut travestir ses angoisses en grands éclats de rire. Portrait d'un géant du neuvième art.

C'EST UNE INCONGRUITÉ qui en dit long : à ce jour, il n'existe toujours aucune biographie sérieuse d'André Franquin*. Quelques ouvrages thématiques, bien sûr, mais aucun travail de longue haleine qui offre au grand public le récit de la vie d'un des plus grands dessinateurs du siècle passé. Quant au principal livre d'entretiens qui lui ait été consacré – *Et Franquin créa la gaffe*, par Numa Sadoul –, il est aujourd'hui épuisé et n'a plus été réédité depuis 1986. Un vide étonnant pour un artiste qui a tant marqué son époque, et écoulé, pour le seul *Gaston*, plus de 30 millions d'albums… Un vide qui tient sans doute à la personnalité d'André Franquin, que la discrétion et la modestie ont souvent tenu éloigné du feu des projecteurs. Mais qui ne rend certainement pas grâce au génie de ce créateur essentiel.

Le petit André naît à Etterbeek, dans les faubourgs de Bruxelles, le 3 janvier 1924. Ses parents sont déjà âgés ; sa mère a connu trois fausses couches. Autant dire qu'il grandit dans un environnement

Dessins de Franquin pour le film d'animation *Le Chat d'la Mèr' Michel* (1943).

très corseté, sous l'égide d'un père, Albert Franquin, employé de banque au sourire rare. « Je suis né dans une famille où on ne faisait pas beaucoup d'humour », dira-t-il simplement. Enfant unique, sans cousin ni cousine, il cherche la compagnie des animaux qui peuplent la maison familiale – une tortue, un écureuil, des poules, des perruches… Il trouve surtout du réconfort dans la lecture des illustrés pour la jeunesse (*Mickey*, *Robinson*, *Hop-là*) qui lui font découvrir les œuvres de Walt Disney, mais aussi de Milton Caniff ou de George McManus. Lui-même montre d'ailleurs, dès l'âge de cinq ans, des aptitudes précoces pour le dessin. « Un oncle m'avait offert un de ces tableaux d'écolier, une planche noire supportée par un trépied, racontera-t-il dans les pages de *Spirou* quarante ans plus tard. Mon père a été frappé par un gribouillage que j'y avais inscrit, un dessin à la craie représentant un chien qui respirait une fleur. Mon père trouvait le dessin si beau qu'il est allé avec le tableau noir chez un ami photographe et qu'il l'a fait reproduire. Quand vous avez cinq ans et qu'on prend au sérieux votre œuvre au point d'en faire une photo, ça vous fait un certain effet. » Mais ce premier succès familial ne parvient pas à faire oublier l'« énorme envie de rire » dont souffre André, qui est bientôt placé dans une école catholique d'Etterbeek, l'austère Institut Saint-Boniface – qu'Hergé a lui-même fréquenté auparavant. Son père le destine à une carrière d'ingénieur agronome, métier qu'il aurait voulu exercer. Le jeune homme, lui, a d'autres rêves en tête.

Franquin (à gauche), Morris et Georges Salmon, à l'époque de la CBA.

Du septième au neuvième art

En 1942, après avoir terminé ses « humanités », Franquin quitte enfin Saint-Boniface et parvient, avec l'aide de sa mère, à infléchir la position paternelle : il apprendra le dessin, dans l'école catholique (encore !) de Saint-Luc. Mais au lieu de s'y consacrer à l'iconographie religieuse, il illustre les *Fables* de La Fontaine ou noircit ses cahiers de crobards, en rêvant d'ailleurs et de cartoons. L'expérience, toutefois, n'est pas vaine : quelques semaines après la fermeture de l'établissement, pour cause de bombardement par les V1 allemands, un autre élève de l'école, le dessinateur Eddy Paape (futur dessinateur de *Jean Valhardi*), recommande ce jeune homme longiligne aux airs de zazou à la CBA (Compagnie belge d'actualités), un nouveau studio qui souhaite se lancer dans le dessin animé.

En septembre 1944, il croit donc toucher le Graal. Promu au rang d'animateur, il collabore avec le silhouetteur Maurice De Bevere (futur Morris) et le gouacheur Pierre Culliford (alias Peyo). Le rêve, pourtant, ne va pas durer : alors que les GI américains arrivent à Bruxelles, le directeur de la CBA, Paul Nagant, soupçonné de faits de collaboration, est arrêté et le studio est fermé. Il ne reste plus au jeune Franquin qu'à se tourner vers un média proche : la bande dessinée. Introduit par Morris, il fait ses débuts dans les pages du *Moustique*, un hebdomadaire pour adultes édité par Dupuis. Mais c'est dans les pages de son « petit frère » *Spirou* qu'il va rapidement s'épanouir. Le magazine pour la jeunesse est alors animé par Joseph Gillain, alias Jijé, qui assure près de la moitié du contenu ! Autant dire que pour celui-ci, déjà père de trois enfants, les arrivées de Paape, Morris ou Franquin constituent un bol d'air bienvenu… Désireux de

© G. Salmon

Au début des années 50, il crée le Marsupilami, un animal pour lequel il gardera une tendresse particulière.

continuer son ambitieux *Don Bosco*, il distribue donc ses séries aux nouveaux arrivants, et confie à Franquin le personnage titre. « J'ai commencé à dessiner Spirou sans avoir lu les travaux de mes prédécesseurs, confiera ce dernier, des années plus tard, à Numa Sadoul. Même ceux de Gillain, je ne les ai pas tous lus ! A l'époque, en tout cas, je n'en connaissais absolument rien et je n'ai pas eu l'élémentaire curiosité de voir ce que c'était. »

Cette insouciance ne l'empêche pas de reprendre avec succès le personnage du groom, qu'il fait sien en plein milieu des *Maisons préfabriquées*, en juin 1946. Charles Dupuis, son nouveau patron, est satisfait, mais Franquin hésite pourtant, déjà, à poursuivre cette tâche. Il approche un autre ancien de la CBA, Jacques Eggermont, et lui propose de reprendre à son tour la série. Un rendez-vous est pris, il n'aura jamais lieu, la faute semble-t-il à un numéro de téléphone égaré. Pour lui redonner confiance, Gillain invite alors Franquin et son camarade Morris à s'installer chez lui, à Waterloo – où vit déjà Willy Maltaite, dit Will. Un véritable phalanstère que cette « bande des quatre » où maître Jijé prodigue leçons et conseils, dans un esprit de franche camaraderie. Mais Jijé, de dix ans l'aîné de ses jeunes disciples, est inquiet : l'Europe d'après-guerre est encore sous la menace d'une invasion soviétique et d'un nouveau conflit destructeur. Il convainc alors Morris et Franquin de l'accompagner en Amérique, avec femme et enfants – drôle d'équipage qui, en 1948, quitte le port de Rotterdam pour rejoindre New York et ses promesses d'*american dream*. Arrivés à Manhattan, c'est la désillusion : le quota d'immigration belge est dépassé, et ils doivent attendre un an pour obtenir un visa d'émigrants. C'est donc avec un visa touristique qu'ils s'entassent dans une vieille Hudson, direction Los Angeles où, pensent-ils, bat le cœur de la BD américaine. Las ! Arrivés en Californie, ils se rendent compte que les comics ont leurs quartiers à Chicago et New York. A Noël, ils sont à Mexico, d'où Franquin continue d'envoyer ses dessins à *Spirou*. Six mois plus tard, les trois amis voient leurs routes se séparer : alors que Morris reste à New York, Franquin décide de rentrer en Belgique, où l'attend une certaine Liliane Servais, qu'il épousera à l'automne 1950.

Inventions en séries

Le couple Franquin navigue alors de meublé en meublé. Lorsque Jijé rentre à son tour, le dessinateur fait la connaissance de son frère, Henri, connu sous le nom de plume Jean Darc. C'est lui qui soumet à Franquin le scénario de l'histoire *Il y a un sorcier à Champignac*, album-clé qui donne un élan nouveau à *Spirou* : y apparaissent pour la première fois le village de Champignac, son maire logorrhéique et son comte excentrique, déjà friand d'expériences mycologiques. Un an plus tard, c'est *Spirou et les Héritiers* qui introduit un premier adversaire récurrent (le perfide cousin Zantafio), mais surtout un animal appelé à devenir culte : le Marsupilami. « Son nom vient de la fusion de "marsupial", "Pilou-Pilou" et "ami" », explique Franquin, qui gardera toujours une tendresse particulière pour cet omnivore à longue queue. Ce récit long et structuré montre l'assurance

© Collection Isabelle Franquin

nouvelle prise par Franquin qui, à 27 ans, est déjà devenu un pilier du journal *Spirou*, dont il assure les couvertures et nombre d'animations. L'assurance, mais aussi la maturité de celui qui puise de plus en plus dans sa lecture de *Sciences & Vie* ou de *National Geographic* pour enrichir la série, à commencer par les aventures marines du *Repaire de la murène* ou les décors maghrébins de *La Corne de rhinocéros*. Cette escapade africaine, qui parvient déjà à mêler humour et

Franquin en train de dessiner *Gaston*, avec un exemplaire de *National Geographic* à portée de main.

polar, se conclut par la naissance de la Turbotraction, voiture mythique et avant-gardiste qui traduit le goût de son inventeur pour le design et les belles cylindrées.

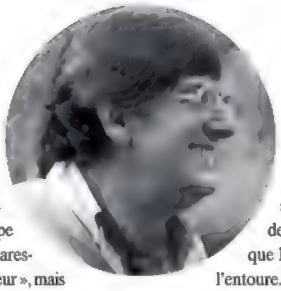
Une nouvelle marotte

Le moteur de Franquin semble lui-même tourner à plein régime. Son trait s'affine et gagne en énergie, même si ce grand modeste n'arrive jamais à s'en satisfaire. Un grain de sable va pourtant enrayer cette belle mécanique : en 1955, fâché par une bête histoire de contrats non respectés, le dessinateur claque la porte de Dupuis, avant d'être vite cornaqué par la concurrence, les éditions du Lombard : le voilà tenu de livrer à l'hebdomadaire *Tintin* une planche par semaine d'une nouvelle série, *Modeste et Pompon*. Un labeur qui aurait pu être supportable si, quelques semaines plus tard, Charles Dupuis n'avait réussi à ramener son poulain à la raison. Voilà Franquin, ce « paresseux contrarié », contraint de dessiner, chaque semaine, une planche de *Modeste et Pompon*, deux planches de *Spirou*, sans oublier les multiples animations du journal ! Une suractivité qui pousse cet homme aussi lunaire que sociable à s'entourer de fidèles collaborateurs, qui l'épaulent pour le scénario de gags (Greg, René Goscinny…) ou pour les décors de ses planches (Will d'abord, puis Jidéhem, principalement).

Le début de l'année 1957 est marqué, pour Franquin, par plusieurs événements exceptionnels. D'abord, il devient père de famille, lorsque Liliane accouche de la petite Isabelle. Parallèlement, il se lance dans le conte poétique et familial du *Nid des Marsupilamis*, contre-aventure hautement symbolique en Palombie. Enfin, à la même époque, il donne naissance à un autre enfant, ou plutôt une prolongation de lui-même : Gaston, « héros-sans-emploi » appelé à sévir durant quelques décennies dans les pages de *Spirou*. Pour mener à bien tous ces projets, il décide alors de louer, au 15 A, avenue du Brésil, un appartement où s'organise « l'Atelier Franquin », et où l'y rejoint notamment Jidéhem. Roba (futur auteur de *Boule et Bill*) arrivera en 1959. Mais cette nouvelle organisation ne suffit pas : nerveux, dopé au café, Franquin a du mal à tenir le rythme. Parvient-il à rompre son contrat en 1959 avec *Tintin*, confiant *Modeste et Pompon* à Dino Attanasio ? Voilà que Charles Dupuis, désireux de conquérir le marché français, lui ajoute de nouvelles planches de *Spirou* à envoyer au quotidien *Le Parisien libéré*.

En 1961, Franquin est proche de la rupture. Il vient pourtant de signer deux albums audacieux, qui ont donné un élan nouveau aux aventures du groom (*Z comme Zorglub* et *L'Ombre du Z*). Mais Charles Dupuis goûte peu ces histoires de zorglonde et de zorglhommes, et refuse que Franquin reprenne à nouveau son personnage de savant mégalo. C'est donc en traînant des pieds qu'il se lance dans le dessin de *QRN sur Bretzelburg*, avant de l'arrêter brutalement à la fin de l'année, au moment où s'ouvre la séance de torture du « Doktor » Kilikil, qui assène à un Fantasio stupéfait : « Ze zont fos nerfs gu'il vaut zoigner ! » Est-ce le résultat d'un épisode dépressif, comme on l'a si souvent clamé ? La conséquence d'une hépatite virale, contractée après avoir repeint sans précaution la cabane de son jardin ? A moins que ce ne soit une simple prise de conscience professionnelle pour un auteur qui, depuis quinze ans, n'en finit plus de courir après des personnages dont il a fini par se lasser… Pendant quinze mois, il abandonne en tout cas *Spirou* dans la forteresse de Schnapsfürmich, et continue sa demi-planche hebdomadaire de *Gaston*. Avant de parvenir, enfin, à boucler cette aventure grâce au concours utile de Greg au scénario. Mais rien n'y fait : Franquin a déjà la tête ailleurs, et ses deux dernières aventures, *Bravo les Brothers* et *Parade à Champignac*, ne sont que le chant du cygne d'une histoire qui aura tout de même duré dix-huit ans. « A la longue je me

© Collection Isabelle Franquin



suis aperçu que l'on ne s'amuse bien qu'avec les personnages qu'on crée », conclura-t-il. En 1968, il livre sans regret la responsabilité du groom à Jean-Claude Fournier, ne gardant pour lui que son cher Marsupilami.

Il faut dire qu'entre-temps Franquin s'est trouvé une nouvelle marotte : Gaston Lagaffe, prototype même de l'antihéros subversif. Un personnage paresseux qui lui permet d'explorer son « paysage intérieur », mais aussi d'insuffler un peu d'humour et de folie dans le monde trop policé des adultes. « Je crois qu'il y a un moment important dans la vie qui est celui où on découvre que la vie, justement, n'est pas un jeu, mais une chose épouvantablement sérieuse, où l'on n'a rien gratuitement, où le plaisir est rare et où il faut gagner péniblement chaque moment de satisfaction. Je crois que c'est ce moment-là que Gaston repousse assez bien », expliquera le dessinateur avec facétie.

Ancien et nouveau monde

Depuis ses timides débuts, l'univers du garçon de bureau s'est bien agrandi et s'est peuplé d'une drôle de faune, qui voit se côtoyer dans les murs de la rédaction Prunelle, Lebrac, Mlle Jeanne, Jules-de-chez-Smith-en-face, De Mesmaeker, un chat fou et une mouette rieuse… Dans les années 60, le gaffeur est la nouvelle star de *Spirou*, et Franquin en est le roi. L'hebdomadaire ne manque pourtant pas de belles signatures : Morris, Tillieux, Roba, Jijé, Peyo, Will, Rosy, tous appartiennent à ce journal dirigé par un hurluberlu à longue barbe, le fantasque Yvan Delporte. Avec lui et Maurice Rosy à la direction artistique, *Spirou* connaît un véritable âge d'or, une période intense de créativité et d'expérimentation qui consacre « l'école de Marcinelle ». Cet état de grâce, pourtant, ne va pas durer.

Le début des années 70 est marqué à la fois par le triomphe de la contre-culture, mais aussi par le désenchantement d'une génération biberonnée au modernisme ludique, et qui ne peut que constater les dérives de la société de consommation. A l'origine absurde et naïf, l'humour de *Gaston* devient plus acide, tapant volontiers sur les forces de l'ordre, les chasseurs, les militaires et, bien sûr, les parcmètres. Quant à Franquin, il supporte de plus en plus mal la ligne du journal, désormais mené par Thierry Martens, plutôt marqué à droite. En 1977, fort de sa longue amitié avec Charles Dupuis, il parvient à lui vendre l'idée d'un supplément corrosif à *Spirou*, conçu avec Yvan Delporte. Ce sera le *Trombone illustré*, hebdomadaire foutraque et délirant qui accueille, en plus de Franquin, les jeunes Gotlib, Bilal, Tardi et Jannin. Mais la greffe ne prend pas, et le « journal de la cave » est contraint de s'arrêter au bout de 30 numéros, laissant derrière lui un parfum d'underground appelé à devenir culte. Sans oublier une série atypique de planches à l'humour cruel et sadique : les *Idées noires*.

Ce petit chef-d'œuvre, qu'il continuera à dessiner dans *Fluide Glacial*, permet à Franquin d'explorer enfin sa noirceur à visage découvert – même si lui-même s'en défendra, comparant les *Idées noires* à du « Gaston trempé dans la suie ». Mais, pour hilarante qu'elle soit, cette série de planches témoigne néanmoins du regard amer que le dessinateur jette désormais sur le monde qui l'entoure. Lui qui a tant voulu faire rire les autres ne peut plus cacher l'angoisse qui l'étreint devant son époque.

Les hommages, pourtant, pleuvent. En 1974, déjà, il est devenu le premier lauréat du Grand Prix du tout nouveau Festival international de la bande dessinée d'Angoulême. Les fanzineux se pressent chez lui, les jeunes auteurs quêtent ses conseils et son approbation. Les hommes d'affaires, aussi, comprennent bientôt la valeur du patrimoine Franquin : en 1987, quelques années après un nouvel épisode dépressif, il cède les droits du Marsupilami à un businessman monégasque, Jean-François Moyersoen, qui ne va pas tarder à ouvrir la pompe à fric et à inonder le marché de *goodies* à la mode Franquin.

Ce dernier, à 60 ans passés, pourrait alors chausser ses espadrilles et prendre une retraite méritée. Il va pourtant se lancer dans l'aventure des *Tifous*, le dernier grand projet de sa carrière, pour laquelle il aligne des milliers de croquis et de dessins de monstres gentils et poilus. Mais cette série d'animation, comme un dernier clin d'œil à ses débuts, ne prendra jamais : mal montée, mal vendue, elle restera un échec cuisant. En 1992, le dessinateur, qui voit sa santé décliner, se sépare de ses derniers héros, qu'il abandonne à Moyersoen et à son entreprise Marsu Productions. Il passe alors de plus en plus de temps auprès des siens du côté de Callian, joli village perché du Var, où vivent sa fille et ses petits-enfants. Le 3 janvier 1997, il y célèbre son 73e anniversaire. Deux jours plus tard, il est victime d'un infarctus. « J'ai dû m'endormir en sursaut ! » s'était exclamé Gaston dans une de ses plus belles saillies. Son créateur, lui, s'en est allé sans jamais pouvoir atteindre le millième gag qu'il visait. ● **Julien Bisson**

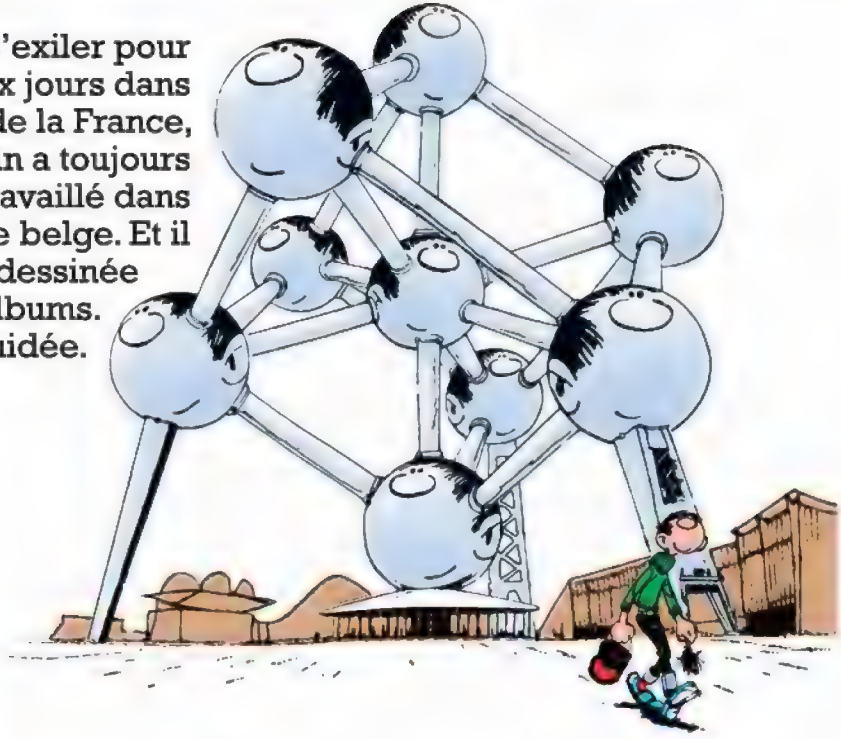
*** Cette anomalie biographique devrait être bientôt corrigée, sous la plume de Christelle et Bertrand Pissavy-Yvernault.**

Tibet, Uderzo et Franquin, habitué de ces éclats de rire irrépressibles qui, parfois, allaient jusqu'à lui tirer des larmes.

© Collection Isabelle Franquin

Sur les traces de Franquin, Spirou et Gaston à Bruxelles

Avant de s'exiler pour ses vieux jours dans le sud de la France, Franquin a toujours vécu et travaillé dans la capitale belge. Et il l'a parfois dessinée dans ses albums. Visite guidée.



C'EST PAS LE MOINDRE DES PARADOXES de l'œuvre de Franquin : si Gaston et Spirou sont bien belges, leurs univers peinent souvent à l'attester ! Des bureaux sans identité de la rédaction de Spirou à la campagne très ardennaise de Champignac-en-Cambrousse en passant par l'uniforme français du policier Longtarin, Franquin s'est fait un malin plaisir à brouiller les pistes. Dans les décors de ses aventures, il est rare de trouver des noms de lieux ou des indices assez précis pour reconnaître des bâtiments réels. Même la ville où réside Spirou, avec ses immeubles haussmanniens, aurait plutôt de faux airs de Paris. Conséquence, sans doute, de la volonté des éditions Dupuis de « franciser » la série afin de conquérir le marché français.

Et pourtant, il n'est pas impossible, en flânant dans la capitale belge, d'y reconnaître la ville de Franquin, lequel, plus que les symboles citadins, en a célébré les qualités champêtres, les petits pavillons séparés par des haies de troènes bien taillés et les vastes parcs où la nature est encore à portée de main. Bruxelles ne s'y est pas trompée, qui ne manque pas de célébrer l'enfant du pays, et avec lui ses héros de papier. Voyage dans l'univers de Franquin, aux quatre coins de la capitale de la bande dessinée.

Dans le centre-ville

GALERIE DU CENTRE

En plein cœur de la ville, à deux pas de la majestueuse Grand-Place, cette galerie commerçante accueille aujourd'hui des tatoueurs et des *nail bars*, et même un magasin d'accessoires érotiques. En 1955, il devait en être tout autrement ! C'est là en effet qu'ont emménagé pour une dizaine d'années les éditions Dupuis, au troisième étage d'un immeuble également occupé par la World Press, agence qui diffusait *Spirou*. Si l'entrée invite au rêve, avec sa cage d'escalier recouverte d'une mosaïque bleue et son globe terrestre stylisé, le reste des locaux est nettement plus décevant : ce sont désormais ceux de bureaux d'entreprises aux murs jaunâtres – pas si différents en somme de ceux que Franquin représentait dans *Gaston* ! Au pied de la galerie se trouve l'impasse Saint-Nicolas, une petite voie pavée au bout de laquelle trône un pub à l'ancienne, Au bon vieux temps. C'est dans cet estaminet à l'odeur de cuir, où l'on sert volontiers de la trappiste Westvleteren, « la meilleure bière du monde », qu'est né le personnage de Gaston Lagaffe. Franquin et Delporte s'y étaient retrouvés, un jour de janvier 1957, l'un devant une bière, l'autre devant un Coca tiède, pour y griffonner les premières esquisses du personnage sur un sous-bock.

LA GALERIE DU CENTRE, ancien siège des éditions Dupuis. A droite, le pub fétiche de Franquin est toujours ouvert.

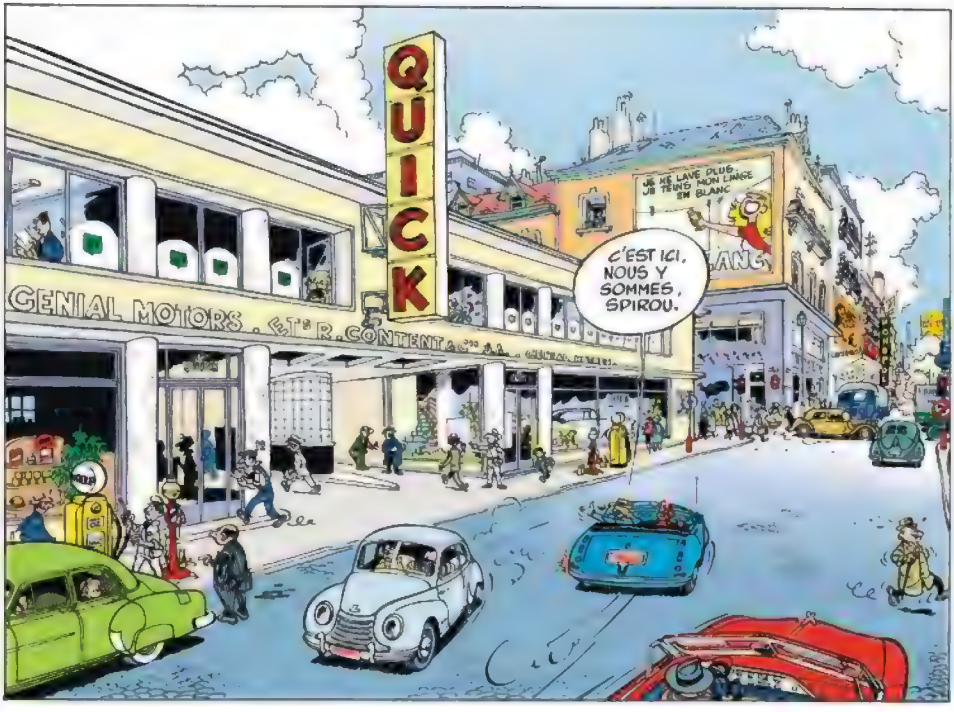
RUE DE L'ÉCUYER. Au numéro 9, Gaston Lagaffe a pignon sur rue depuis 2007.

RUE DE L'ÉCUYER

Depuis une vingtaine d'années, la ville de Bruxelles rend hommage à son patrimoine graphique en multipliant les fresques à l'effigie de personnages du neuvième art. Ce parcours BD ne pouvait évidemment pas laisser Franquin de côté : en 2007 fut inaugurée au 9, rue de l'Ecuyer une fresque représentant Gaston, perché à sa fenêtre, dont le yoyo se fracasse sur la tête d'un passant. Deux autres sont à découvrir dans la ville : la première, inaugurée l'an passé, représente le nid des Marsupilamis avenue… Houba de Strooper ! La seconde, elle, vient d'être dévoilée rue Notre-Dame-des-Grâces, dans le quartier des Marolles. On y voit Spirou harcelé par ses différents dessinateurs, sous le regard quelque peu dubitatif de Franquin.

RUE DES SABLES

Au coin du boulevard Pachéco a été inaugurée, en 1996, une imposante statue de Gaston Lagaffe, cactus au bras, qui, disons-le, n'est pas du meilleur goût. Elle trône néanmoins en haut d'une volée de marches qui mène au Centre belge de la bande dessinée. Installé dans un bel immeuble Art nouveau conçu par Victor Horta, ce musée bruxellois de la BD sur trois étages accueille les visiteurs sous le calot géant d'un célèbre groom d'hôtel.

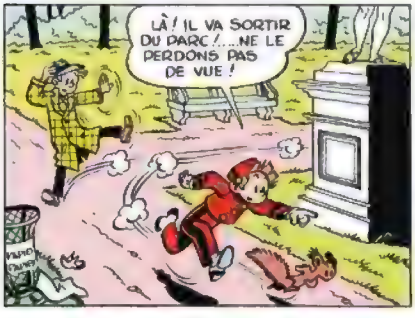


LA CHAUSSÉE D'ALSEMBERG, telle que dessinée dans la première case de *La Quick Super* (un album de *Spirou et Fantasio*).

LE PARC ROYAL

Aujourd'hui rebaptisé parc de Bruxelles, ce grand domaine aux allées géométriques bordées de statues est l'un des rares lieux bruxellois directement identifiable dans les albums de *Spirou et Fantasio*. Dans *Il y a un sorcier à Champignac*, c'est là que le frêle Hercule vole au comte une valise qui contient des flacons de X1, avant d'être poursuivi par Spirou.

LE PARC ROYAL, source d'inspiration pour la course-poursuite dans *Il y a un sorcier à Champignac*.



En proche banlieue

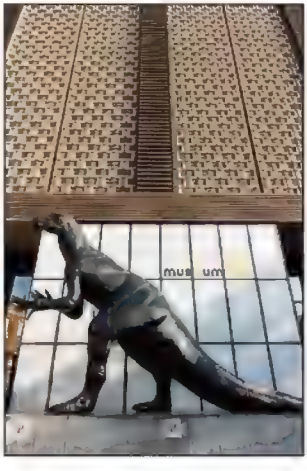
RUE DE LIVOURNE

Non loin de la prestigieuse avenue Louise (équivalent bruxellois des Champs-Elysées), cette artère d'Ixelles a accueilli, dans les années 70, le siège des éditions Dupuis. C'est donc là, à un entresol dans la cour de l'immeuble, que Franquin et Yvan Delporte installèrent en 1977 la rédaction du *Trombone illustré*.

CHAUSSÉE D'ALSEMBERG

Cette longue artère de Bruxelles, qui part de la barrière de Saint-Gilles pour traverser le quartier huppé d'Uccle, apparaît dans la première case de l'album *La Quick Super*. Le grand garage où Spirou et Fantasio viennent récupérer leur nouveau bolide est en effet inspiré par un établissement qui a vraiment existé (le garage Guéret).

L'INSTITUT ROYAL DES SCIENCES NATURELLES, où Franquin prenait plaisir à emmener sa fille Isabelle. La statue de l'iguanodon, à l'entrée, rappelle celle du dinosaure de l'album *Le Voyageur du Mésozoïque*.



RUE DE LA NATATION, la maison où le jeune Franquin passa son enfance.

A Etterbeek

Aujourd'hui prisée par les fonctionnaires européens, qui en apprécient la proximité avec les institutions de l'Union, cette commune voisine d'Ixelles fut le cadre de l'enfance solitaire de Franquin.

RUE DE LA NATATION

C'est au 21 de cette petite rue typique de la capitale belge, avec ses maisons bâties au début du XX[e] siècle, que le jeune André a vécu ses premières années. La maison, haute de trois étages, a gardé du charme, avec sa façade de briques et son balcon en fer forgé. Elle se situe non loin d'une belle piscine – où, paraît-il, Franquin n'excellait pas. Et surtout à cent mètres à peine de la rue de Theux, où Hergé lui-même passa son enfance, vingt ans avant Franquin.

L'INSTITUT SAINT-BONIFACE

Franquin passa une bonne partie de sa scolarité dans cet établissement catholique, comme Hergé avant et l'écrivain François Weyergans après lui. S'il détestait l'endroit, trop austère, il aimait en revanche traverser le pont qui y menait, d'où il regardait passer les trains. Non loin de là, sur la chaussée de Wavre, se situe également l'Institut royal des sciences naturelles, que Franquin aimait visiter avec sa fille Isabelle. L'endroit est réputé pour sa statue d'iguanodon – qui n'est pas sans rappeler celle du dinosaure du *Voyageur du Mésozoïque*.

A Watermael-Boitsfort

Située en banlieue sud de Bruxelles, cette commune aujourd'hui prospère frappe par son cadre champêtre, ses cités-jardins et ses petites maisons de briques rouges qu'on retrouve dans les tableaux du peintre Rik Wouters. Prisée par les étudiants et les artistes, Watermael-Boitsfort fut la terre d'élection de Franquin dans la seconde partie de sa vie.

RUE DES MARCASSINS

Franquin et les siens habitèrent de 1957 à 1980 dans cette petite maison au milieu des bois, à une grosse vingtaine de minutes du centre de Bruxelles. Le dessinateur avait sa

RUE DES MARCASSINS, la maison des Franquin entre 1957 et 1980. Elle a inspiré cette demeure de *QRN sur Bretzelburg*.

15, AVENUE DU BRÉSIL. C'est là que Franquin a loué son «Atelier» pour y réunir sa bande de dessinateurs.

LE CENTRE BELGE DE LA BANDE DESSINÉE, logé dans un superbe immeuble Art nouveau, fait la part belle à Franquin.

table à l'étage, tandis que le garage était occupé par diverses voitures, dont une DKW bleue ou la célèbre MG 1100 Hydrolastic rouge. Aujourd'hui propriété d'une nièce de l'auteur, la demeure reste intimement liée à l'album *QRN sur Bretzelburg* : d'abord parce que Franquin s'en est inspiré pour dessiner celle du radioamateur Marcelin Switch, ensuite car c'est en repeignant une cabane de son jardin qu'il contracta une hépatite qui précipita sa première dépression.

L'ATELIER DE L'AVENUE DU BRÉSIL

Quelques mois après la naissance de sa fille, en août 1957, Franquin loua, dans ce quartier d'ambassades souvent désert, un petit appartement, où il installa son « Atelier » avec l'aide de ses acolytes, Jidéhem, Roba, Marcel Denis… L'immeuble a été ravalé et la façade repeinte, mais on peut encore y apercevoir le balcon que les membres de la « dream team » de Dupuis devaient arpenter pour prendre une bouffée d'air – à moins qu'ils n'aillent vagabonder jusqu'au bois de la Cambre, tout proche.

LES BUREAUX DE FRANQUIN ET Cie

En 1980, après le départ d'Isabelle, André et Lilane s'installèrent dans un lotissement très vert de l'avenue Emile Van Becelaere, à une centaine de mètres seulement de leur ancien domicile. « Mon père trouvait que c'était une résidence pour riches honteux », explique Isabelle Franquin, qui raconte comment le dessinateur a fait remplacer les chemins de terre battue par des pavés aujourd'hui inégaux et glissants. Au rez-de-chaussée se situent aujourd'hui les bureaux de Franquin & Cie, une structure pilotée par Isabelle Franquin pour gérer une partie de l'héritage de son père. A l'intérieur, on retrouve des vitrines emplies de figurines miniatures, des sérigraphies accrochées au mur, ainsi que des dessins originaux signés Franquin ou Moebius.

FORÊT DE SOIGNES

Amateur de grands espaces et de végétation, Franquin venait régulièrement se promener dans cette forêt de 5 000 hectares – la plus grande hêtraie d'Europe –, aux abords de Bruxelles. « Il venait y voir les écureuils, les renards, raconte sa fille Isabelle. On a du mal à croire qu'un habitant d'une capitale européenne puisse connaître une telle expérience de la nature. » S'il aimait à se promener dans le parc de Tournay-Solvay, dont les étangs laissent encore apparaître quelques mouettes (tiens, tiens…), il poussait le dimanche jusqu'au Rouge-Cloître, un ancien prieuré augustin dont le grand parc peuplé de hérons, de cygnes et de canards est aujourd'hui un paradis pour la course à pied, mais aussi pour ces pêcheurs qu'on croise souvent dans les albums tardifs de *Gaston*.

LE PRIEURÉ DU ROUGE-CLOÎTRE, paradis de ces pêcheurs que l'on croise dans les albums tardifs de *Gaston*. Franquin aimait passer du temps dans les parcs de Bruxelles.

LE CHÂTEAU DE SKEUVRE, à Natoye (près de Namur). C'est grâce à Liliane Franquin qu'il a servi de modèle à celui du comte de Champignac.

Hors de Bruxelles

Si le village de Champignac-en-Cambrousse évoque la campagne française, le château du comte a, lui, une origine toute belge : il est en effet conçu sur le modèle du château de Skeuvre, à Natoye, petite commune proche de Namur, à une heure de route de Bruxelles. La légende veut que Liliane Franquin, ayant séjourné quelques jours à Natoye, ait pris en photo le château en ruine. Tombé sur ce cliché, son mari s'en servit pour imaginer le domaine de Champignac – et attendit 1980 pour visiter les lieux pour la première fois ! A noter que les fans de *Spirou* peuvent aujourd'hui y réserver une chambre pour y dormir. Et, qui sait, y cueillir des champignons ? ●

Julien Bisson

Photographies Eric Garault /Pasco pour *Lire*

© J.P. Grandmont

Les trésors d'une bibliothèque

Fervent lecteur de romans populaires, mais aussi de magazines scientifiques et de livres d'art, André Franquin puisait dans ses lectures des inspirations graphiques et narratives pour ses albums. Sa fille Isabelle nous guide à travers ces sources.

RIEN, SANS DOUTE, N'EN DIT PLUS sur un homme que sa bibliothèque. On peut y découvrir ses passions, ses interrogations, ses inclinations esthétiques. C'est particulièrement vrai dans le cas d'André Franquin, dont la bibliothèque a été soigneusement conservée, à Bruxelles, par sa fille, Isabelle. Celle-ci nous en a ouvert exceptionnellement les portes.

Ce qui frappe d'abord ? L'absence quasi totale de rangement des ouvrages ! Marguerite Yourcenar et son *Œuvre au noir*, que le dessinateur aimait beaucoup, y côtoient Pascal et ses *Pensées*, Verlaine, en deux volumes de la Pléiade, mais aussi Simenon, Céline ou encore Philippe Meyer et ses chroniques humoristiques ! Quelques ouvrages de science-fiction également, de Barjavel au *Matin des magiciens*. Sans oublier les œuvres de romanciers populaires tels que Bernard Clavel, Jean d'Ormesson, Lucien Bodard ou Robert Merle, dont la série *Fortune de France* garnit un rayon entier. « Ce n'était pas le genre de personne à faire une vitrine de sa bibliothèque, commente Isabelle Franquin. Et plus encore de ranger ses livres par catégorie ! » Figurent également dans la bibliothèque de l'auteur quelques ouvrages plus rares et résolument engagés, tels que *La Question*, d'Henri Alleg, *La Lie de la terre*, d'Arthur Koestler, ou des ouvrages féministes de Benoîte et Flora Groult. Ainsi qu'une poignée de récits historiques, genre qu'il prisait à la fin de sa vie, dont quelques volumes des *Hommes de la liberté*, de Claude Manceron, ou de la collection Trente journées qui ont fait la France.

Lecteur rigoureux et discipliné

Le rayon artistique, lui aussi, se révèle particulièrement fourni, à commencer par une belle monographie de Picasso offerte par Charles Dupuis, « son dernier cadeau ». On y trouve aussi des rétrospectives sur les primitifs flamands, qu'il « a toujours admirés », Bosch, Van Eyck et Bruegel, mais aussi Rembrandt, Evenepoel ou Hokusai. Lecteur assidu du magazine *Connaissance des arts*,

© Eric Garault, Dupuis 2014

Voici quelques ouvrages tirés de la bibliothèque bruxelloise de Franquin. Le gros de sa collection de BD, en revanche, est resté dans sa maison du Var.

Franquin ne cachait pas son goût pour les arts dits « premiers », de la peinture rupestre aux statues et masques africains. Les photographes, non plus, ne sont pas en reste – on l'ignore souvent, mais Franquin avait lui-même développé un talent particulier derrière l'objectif. Ses maîtres ? Brassaï, Kertész, Cartier-Bresson ou encore Jeanloup Sieff.

Son regard sur le monde était celui d'un observateur curieux, en particulier de la nature. Outre les ouvrages du zoologiste Konrad Lorenz et ceux du botaniste Jean-Marie Pelt, qui lui offraient une documentation essentielle pour ses albums, on trouve ainsi dans les rayons plusieurs guides des oiseaux d'Europe, mais aussi un surprenant *Offrandes de la mer*, qui évoque les plus belles pages du *Repaire de la murène*.

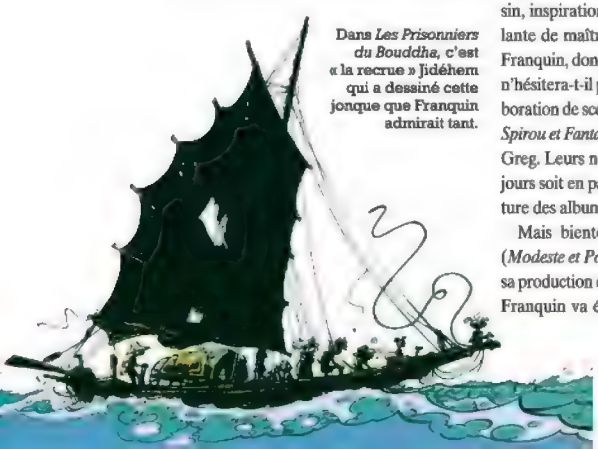
Et les bandes dessinées ? N'y aurait-il pas là quelques albums dédicacés par ses camarades Peyo, Roba ou Gotlib ? « Non. La plupart des BD sont restées dans la maison familiale du Var », indique Isabelle Franquin. On y aperçoit toutefois un recueil de René Hausman, dont Franquin louait sans réserve le dessin. Mais surtout une collection d'ouvrages de Ronald Searle, illustrateur américain de l'après-guerre, aux caricatures sombres, parfois violentes, qui préfigurent aussi bien certains dessins de Sempé que les *Idées noires*.

Seul regret devant cette foule de livres : ne plus pouvoir y trouver la collection de périodiques de l'auteur, fervent lecteur de magazines de vulgarisation. A l'image du numéro de *National Geographic* de mars 1951, dont le reportage sur les grottes aux Mille Bouddhas de Mogao inspirera à Franquin *Le Prisonnier du Bouddha*. Ou encore des articles de *Sciences et Avenir* de 1952, signés Bernard Heuvelmans, sur les animaux mystérieux, dont Franquin avouera s'être inspiré pour créer le Marsupilami. Rigoureux, discipliné, l'homme se renseignait dans les livres avant de s'évader dans ses voyages imaginaires – à l'image, en somme, de Spirou, qui, dans *Spirou et les Héritiers*, consulte un ouvrage baptisé *Les Animaux vivants et disparus* avant son expédition en Palombie ! ● **Julien Bisson**

La "dream team" de la rue du Brésil

André Franquin n'a jamais été un artiste à la solitude orgueilleuse et a longtemps préféré travailler en équipe. Avec des collaborateurs de luxe tels que Will, Jidéhem, Roba... Retour sur l'aventure de l'Atelier Franquin.

SI L'ON VOULAIT pousser le bouchon assez loin – et, après tout, son œuvre débridée nous y inviterait plutôt –, on pourrait dire que Franquin n'a pas dessiné les 400 premiers gags de *Gaston Lagaffe* et qu'une partie des plus célèbres albums de *Spirou et Fantasio* ne sont pas de sa main. On peut le dire, puisque le maître lui-même l'a répété au cours de nombreux entretiens. Dissipons tout de suite un malentendu : prétendre cela, ce n'est en rien diminuer les mérites du génial créateur de Gaston, mais insister sur la dimension incroyablement collective de la bande dessinée belge de l'âge d'or, qui culminera avec la création de l'Atelier Franquin.



Dans *Les Prisonniers du Bouddha*, c'est « la recrue » Jidéhem qui a dessiné cette jonque que Franquin admirait tant.

Atelier et non studios, nuance. Le modèle canonique, ce sont les Studios Hergé, créés par le père de *Tintin* après la guerre pour l'aider à redessiner les versions couleur de ses albums et lui donner un coup de main sur les décors ou les scénarios des aventures en cours. Une organisation pyramidale où tout remonte vers Hergé, dont le nom seul orne les couvertures de *Tintin*. Cette exigence fut d'ailleurs en grande partie à l'origine du départ d'Edgar P. Jacobs des Studios.

Franquin appartient à une tradition plus collégiale. Il vient du dessin animé, où le travail d'équipe a toujours primé. N'oublions pas non plus qu'il a fait ses débuts dans le phalanstère de Jijé, à Waterloo, aux côtés d'autres talents prometteurs comme Morris et Will. Une sorte de joyeux camp scout où l'on partageait tout – repas, planches à dessin, inspiration – sous la houlette bienveillante de maître Gillain. Pas question pour Franquin, donc, d'œuvrer en solitaire. Aussi n'hésitera-t-il pas à solliciter très tôt la collaboration de scénaristes pour les aventures de *Spirou et Fantasio* – Henri Gillain, Rosy, puis Greg. Leurs noms figureront d'ailleurs toujours soit en page intérieure, soit en couverture des albums.

Mais bientôt, croulant sous les tâches (*Modeste et Pompon* étant venus s'ajouter à sa production déjà pléthorique pour *Spirou*), Franquin va également se décider à faire appel à des collaborateurs pour le dessin. En 1957, il loue des murs au 15A, avenue du Brésil, à Bruxelles (1), dans le quartier des ambassades, non loin de son domicile (même s'il fera toujours le trajet en voiture). C'est là, à deux pas du bois de la Cambre, où il ira parfois s'aérer pour chercher l'inspiration, qu'il installe ce que l'on va bientôt appeler l'Atelier Franquin.

Spirou et Fantasio

L'endroit n'a rien de munificent. Pour y accéder, il faut d'abord traverser le bric-à-brac laissé dans l'escalier par le brocanteur du premier. Arrivé au deuxième étage, on pousse la porte de l'Atelier proprement dit : un grand espace dans lequel sont installées les tables à dessin, une petite pièce au fond, avec la documentation, et une salle de bains, qui sert surtout à nettoyer les pinceaux.

Première recrue, Jean De Maesmaker, alias Jidéhem. « Je sortais tout juste de Saint-Luc, une école d'arts décoratifs, et je dessinais Ginger dans le journal *Héroïc-Albums*, se souviendra-t-il. On m'a conseillé d'aller voir Franquin. D'emblée, il a voulu que je reprenne "Starter" (la chronique automobile de *Spirou*), les décors de *Spirou et Fantasio* et un personnage qui s'appelait Gaston. » (2) Vaste programme... Jidéhem installe donc sa planche à dessin rue du Brésil. Dans les premiers temps, on le présente comme l'« assistant » de la star de *Spirou*. « Collaborateur » serait un terme plus juste, on va le voir...

Premier « chantier » : *La Foire aux gangsters*, une brève aventure de *Spirou et Fantasio*. « On s'est tout de suite bien entendus, Franquin et moi, racontera Jidéhem. Je n'avais pas du tout l'impression de travailler

Franquin à sa table de travail. A l'Atelier, joyeux phalanstère de dessinateurs, l'ambiance est farouchement collaborative. A tel point que, parfois, la répartition des droits d'auteur tourne au casse-tête amical.

pour un maître. C'était une composition à géométrie variable. Parfois, il composait la case, parfois, c'était moi. Par exemple, les premières cases de *La Foire aux gangsters,* c'est typiquement du Franquin : les personnages sont posés sur une ligne d'horizon qui se confond avec le bas de la case. En revanche, les bagnoles, les décors, les volets qui ferment mal, c'est de moi. » (2) Les planches circulent donc d'un bureau à l'autre, parfois plusieurs fois par jour, jusqu'à ce que les deux hommes soient satisfaits du résultat.

Difficile, parfois, un demi-siècle plus tard, de dire exactement qui a fait quoi dans les albums. Les voitures sont l'une des grandes spécialités de Jidéhem, qui signera environ un millier de « Starter » ? Oui, mais la fameuse DS de Zorglub est de la main de Franquin. C'est en revanche bien à Jidéhem que l'on doit les laboratoires de *Z comme Zorglub.* « Il a une habileté particulière pour les tableaux de bord, les tableaux de commande de machines, il le fait avec un style fabuleux » (3), commentera Franquin. Mais c'est bien ce dernier qui, en bon lecteur de *Science & Vie,* dessine le Zorgléoptère.

La fameuse Zorglumobile, en revanche, est une vraie création à quatre mains. Pour *Lire,* Jidéhem en révèle la genèse : « Franquin m'avait demandé si j'avais une idée de véhicule pour Zorglub. M'inspirant d'une chronique "Starter" intitulée "L'Auto du ciel", j'avais dessiné une ébauche. Franquin a rajouté un avant et un arrière plus proéminents pour pouvoir y dessiner le Z de Zorglub. »

Autre album sur lequel l'apport de Jidéhem sera déterminant : *Les Prisonniers du Bouddha.* Pour nombre de planches – la scène des fruits géants du parc de Champignac, par exemple –, Franquin fait le découpage, installe les personnages, esquisse vaguement le décor et passe la main à son « assistant » pour la réalisation. Idem avec la scène très réussie où Fantasio descend un escalier, de nuit, chez le comte de Champignac. Mais c'est évidemment dans la partie « asiatique » de l'album que Jidéhem va donner libre cours à son talent. Le port chinois, c'est lui ; la jonque, qui fera encore l'admiration de Franquin bien des années plus tard, c'est encore lui ; l'escalier, qui permet l'accès aux fameux Bouddhas, c'est toujours lui, sur une idée commune. En revanche, Franquin s'est réservé les voitures. Rarement la symbiose entre les deux hommes – sans oublier le scénariste, Greg – aura été aussi harmonieuse. Pour la première fois, les trois noms figurent sur la couverture, alors que, jusque-là, les collaborateurs étaient crédités en pages intérieures. Au total, Jidéhem aura mis la main à sept aventures de *Spirou et Fantasio.*

L'autre grande série à laquelle il va collaborer sera *Gaston.* « Collaborer » est là encore sans doute un mot un peu faible : aussi incroyable cela peut-il nous paraître aujourd'hui, tant *Gaston* est associé dans notre

L'indispensable Jidéhem, pilier de l'Atelier de la « rue » du Brésil.

© Collection Isabelle Franquin, Collection privée Jidéhem

Rarissime : Jidéhem (au premier plan) et Franquin sur la même photo.

esprit à Franquin, on estime que tous les premiers albums de la série sont de la main de Jidéhem. La naissance de l'Atelier du Brésil coïncide en effet avec le début des gags en une demi-planche de *Gaston* dans *Spirou*, auxquels la maison Dupuis tenait beaucoup pour lancer la série. « Je n'ai pas assez de temps pour cela, tu vas t'en charger ! Tu vas dessiner Gaston, et moi, je m'occuperai des scénarios », avait lancé Franquin à Jidéhem. La signature de ce dernier apparaît d'ailleurs en couverture des cinq premiers albums, à égalité avec celle de Franquin. Sur le tout premier album – le fameux fascicule horizontal, sorte de numéro 0 rarissime, qui vaut autour de 2500 euros aujourd'hui –, le nom de Jidéhem se situe même au-dessus de celui du « maître » !

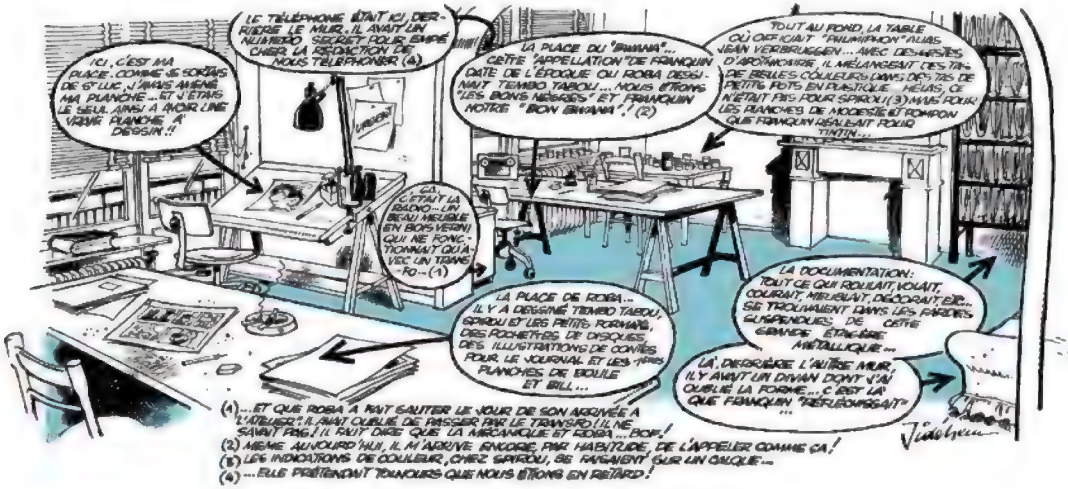
L'Atelier de la rue du Brésil croqué et décrit avec précision par Jidéhem.

Après ce fameux numéro 0, pour lequel les deux hommes se partagent le dessin, Jidéhem se lance tout seul. Franquin lui donne un découpage, crayonne, et « Jiji » réalise. « J'ai dû m'adapter à toute allure, mais, au bout d'un certain nombre de planches, on ne faisait plus trop la différence », a-t-il raconté. Même si Franquin trouvera toujours que le Gaston de Jidéhem était un tout petit peu « raide ». « Il gommait mon crayon et redessinait un Gaston plus mou. Moi, je ne parvenais jamais à dessiner assez mou », confirmera Jidéhem. C'est aussi le jeune assistant qui inspire à Franquin les expressions emblématiques « M'enfin » et « Bof », qu'il a coutume de prononcer sur sa table à dessin de l'avenue du Brésil. Et, l'histoire est suffisamment connue, le nom du fameux Monsieur De Mesmaeker.

Roba débarque

Dans une interview accordée en 2001 à *Archibald*, bulletin du BD Club de Genève, Jidéhem estime qu'il a dessiné environ 400 gags de *Gaston*, essentiellement des demi-planches. Plus incroyable encore, Franquin avait même songé un temps à « offrir » définitivement *Gaston* à Jidéhem. Mais ce dernier a décliné ! « Il n'avait plus envie de le dessiner lui-même, parce que c'était un personnage que j'avais créé, moi, a confirmé Franquin. J'espérais qu'il reprendrait la série, mais j'ai dû le continuer moi-même, et finalement ça m'a bien plu. » (4) Plus tard, en effet, lorsque Franquin aura définitivement abandonné *Spirou et Fantasio*, il reprendra en main *Gaston*, laissant encore un temps à Jidéhem le soin de s'occuper des décors. Puis, à partir de *Des gaffes et des dégâts*, premier album grand format, paru en 1968, il dessinera tout en solo. Les « franquinologues » estiment que Jidéhem abandonne définitivement toute collaboration sur *Gaston* aux alentours du gag numéro 450.

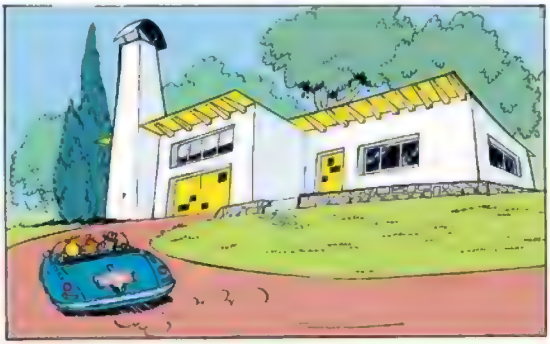
Entre-temps, l'Atelier de l'avenue du Brésil s'est peuplé. Un coloriste, Jean Verbruggen, s'est installé au fond de la pièce. Il officie sur *Modeste et Pompon*. Le dessinateur Marcel Denis y passe aussi un temps. Il donnera quelques coups de main pour des scénarios d'histoires courtes destinées à *Spiroupoche*. Un certain Kiko, débarqué du Canada, s'installe quelques mois dans la chambre du fond, où se trouve la documentation *(National Geographic, Life…)*, et travaille à sa propre série, *Foufi*. Surtout, un nouveau venu à la bande dessinée, Jean Roba, futur créateur de *Boule et Bill*, est arrivé pour prêter main-forte à Franquin sur les aventures de *Spirou et Fantasio* destinées au *Parisien libéré* (*Tembo Tabou, Spirou et les hommes-bulles* et *Les Petits Formats*). Il va surtout dessiner les décors et les person-


ICI, C'EST MA PLACE... COMME JE SORTAIS DE L'ECOLE, J'AVAIS AMENÉ MA PLANCHE... ET J'ÉTAIS LE SEUL AINSI À AVOIR UNE VRAIE PLANCHE À DESSIN !!
LE TÉLÉPHONE ÉTANT ICI, DERRIÈRE LE MUR, IL AVAIT UN NUMÉRO SECRET POUR EMPÊCHER LA RÉDACTION DE NOUS TÉLÉPHONER (4)
LA PLACE DU "BWANA"... CETTE "APPELLATION" DE FRANQUIN DATE DE L'ÉPOQUE OÙ ROBA DESSINAIT TEMBO TABOU... NOUS ÉTIONS "LES BONS NÈGRES" ET FRANQUIN NOTRE "BON BWANA" ! (2)
TOUT AU FOND, LA TABLE OÙ OFFICIAIT "PALMIPHON" ALIAS JEAN VERBRUGGEN... AVEC DES PASTELS D'AROMATISER, IL MÉLANGEAIT DES TAS DE BELLES COULEURS DANS DES TAS DE PETITS POTS EN PLASTIQUE... HÉLAS, CE N'ÉTAIT PAS POUR SPIROU ! (3) MAIS POUR LES PLANCHES DE MODESTE ET POMPON QUE FRANQUIN RÉALISAIT POUR TINTIN...
CA, C'ÉTAIT LA RADIO - UN BEAU MEUBLE EN BOIS VERNI QUI NE FONCTIONNAIT QU'AVEC UN TRANSFO - (1)
LA PLACE DE ROBA... IL Y A DESSINÉ TEMBO TABOU, SPIROU ET LES PETITS FORMATS, DES ROCHETTES DE DISQUES, DES ILLUSTRATIONS DE CONTES POUR LE JOURNAL ET LES PLANCHES DE BOULE ET BILL...
LA DOCUMENTATION : TOUT CE QUI ROULAIT, VOLAIT, COURAIT, NAGEAIT, DÉCORAIT, ÉTAIT SE TROUVAIT DANS LES FARDES SUSPENDUES. DE CETTE GRANDE ÉTAGÈRE MÉTALLIQUE...
LÀ, DERRIÈRE L'AUTRE MUR, IL Y AVAIT UN DIVAN DONT J'AI OUBLIÉ LA FORME... C'EST LÀ QUE FRANQUIN "RÉFLÉCHISSAIT"...
Jidéhem
(1)... ET QUE ROBA A FAIT SAUTER LE JOUR DE SON ARRIVÉE À L'ATELIER ! IL AVAIT OUBLIÉ DE PASSER PAR LE TRANSFO, IL NE SAVAIT PAS ! IL FAUT DIRE QUE LA MÉCANIQUE ET ROBA... BOF !
(2) MÊME AUJOURD'HUI, IL M'ARRIVE ENCORE, PAR HABITUDE, DE L'APPELER COMME ÇA !
(3) LES INDICATIONS DE COULEUR, CHEZ SPIROU, ÇA RAYAIENT SUR UN CALQUE...
(4)... ELLE PRÉTENDAIT TOUJOURS QUE NOUS ÉTIONS EN RETARD !

© collection privée Jidéhem

nages secondaires. On lui doit par exemple les éléphants, les pygmées et les plantes carnivores de *Tembo Tabou*. « Moi, je dessinais les personnages traditionnels du monde de *Spirou*, quelques décors, les voitures », précisera Franquin (5). Selon Greg, scénariste de l'album, « deux autres collaborateurs de rencontre », dont il ne cite pas les noms, auraient aussi travaillé sur *Tembo Tabou* (6).

Franquin avait déjà fait appel, par le passé, à un décoriste de luxe pour *Spirou et Fantasio*. L'ami Will avait œuvré sur *Les Pirates du silence*. On reconnaît bien, en effet, la patte du dessinateur de *Tif et Tondu* dans les magnifiques architectures modernistes d'Incognito-City. Will dessinera également les décors d'une histoire courte, *La Cage*. Il participera aussi à des « brain-trusts » improvisés, où l'on pouvait croiser Yvan Delporte, Peyo, Jidéhem et Roba, destinés à tirer Franquin de certaines impasses scénaristiques. C'est ainsi que Greg débloqua *QRN sur Bretzelburg*, dans lequel Franquin s'était lancé seul à l'origine.



La « patte » de Will et son goût pour l'architecture moderniste dans *Les Pirates du silence*.

C'est de l'époque de *Tembo Tabou* que date aussi le surnom dont Franquin héritera rue du Brésil : « Bwana »... Il faut dire que l'ambiance est joyeuse, à l'Atelier. On travaille en musique, parfois jusqu'à trois heures du matin, même si Franquin, lui, rentre chez lui vers 19 heures. Il arrive que le grand maître Jijé débarque de la région parisienne et passe une tête. Le rituel veut que lui et Franquin se mettent alors torse nu et imitent des lutteurs de foire. Jijé dort parfois sur place. Il arrive que l'on débouche une bouteille. Une petite réserve est stockée à la cave, jusqu'au jour où elle est submergée par une inondation de mazout. Le château-margaux y gagnera un goût de pétrole...

La *dream team* de la rue du Brésil va même s'amuser à pondre un album collectif, sous le pseudonyme transparent de Ley Kip. Intitulée *L'Ile au Boumptéryx*, cette histoire de douze planches, conçue à l'origine par Franquin et Marcel Denis, met en scène un oiseau aux œufs explosifs. Roba en assure le dessin, Jidéhem, les décors. Elle paraîtra dans un numéro de Pâques de *Spirou*.

Ainsi allait la vie dans le joyeux phalanstère de la rue du Brésil. « Je suis incapable de monter un studio et d'exercer une quelconque autorité sur quiconque, racontera Franquin. Quand j'ai travaillé avec Roba et Jidéhem, il n'y avait pas d'autorité. Je ne suis pas assez organisateur pour cela. Bien sûr, on était réunis autour de mes séries... » (7) Un seul événement va provoquer la colère du créateur de *Gaston*. Pour ne pas être importuné par la rédaction de *Spirou*, qui avait tendance à le submerger de commandes, il a fait installer un téléphone avec un numéro secret, réservé à son épouse Liliane. Un jour, il décroche, mais entend la voix de Gwendoline, la fiancée de Jidéhem. Qui est par ailleurs la secrétaire d'Yvan Delporte, rédacteur en chef de *Spirou*... Il fera changer le numéro, qui restera secret, celui-là.

Des originaux sur le palier

Bref, on pouvait parfois croiser dans ce petit immeuble des faubourgs de Bruxelles, sur quelques mètres carrés seulement, les dessinateurs de *Spirou et Fantasio*, de *Gaston Lagaffe*, de *Boule et Bill*, de *Tif et Tondu* et de *Valhardi* ! Sans compter Peyo, le créateur des *Schtroumpfs*, qui, avec son assistant Gos, aidera Franquin pour le scénario de *Panade à Champignac*, ce dernier *Spirou et Fantasio* terminé dans la douleur. En échange, Franquin glisse des idées à son ami pour *Les Schtroumpfs et le Cracoucass*... Echange de bons procédés entre légendes de la bande dessinée belge. Et qui porte au moins à huit le nombre de personnes connues qui auront, d'une manière ou d'une autre, collaboré aux aventures du petit groom époque Franquin...

Ces collaborations multiples culmineront avec *Modeste et Pompon*, dont les scénarios sont, au gré des humeurs, dus à Greg, Goscinny, Peyo, Craenhals, Roba ou Tibet... Conséquence : la répartition des droits sur les albums tourne au casse-tête pour les comptables des éditions du Lombard. Idem pour *Spirou et Fantasio*. « A l'époque, les éditions Dupuis trouvaient que les scénaristes étaient des parasites et ils ne voulaient payer qu'une seule personne, le dessinateur. Franquin m'a longtemps payé lui-même », révélera Greg (6). Pour *Gaston*, Franquin dressera scrupuleusement, pour chaque album, la liste des « gagmen » – dont le jeune Jean Van Hamme – et même des « apporteurs d'idées », à destination de la comptabilité de Dupuis.

L'Atelier de la rue du Brésil aura ainsi vraiment fonctionné une décennie, entre 1957 et 1968, avant que Jidéhem et Roba ne se concentrent sur leurs propres séries, *Sophie* et *Boule et Bill*, et que Franquin, enfin débarrassé du « fardeau » *Spirou et Fantasio*, entame sa seconde carrière. Pour terminer, laissons Isabelle Franquin, une fillette qui fréquentait régulièrement l'Atelier à l'époque, donner des regrets à tous les fans de Franquin (8) : « Rue du Brésil, sous la table de mon père, se trouvaient deux grands bacs en bois dans lesquels il jetait tous ses dessins ratés et ses brouillons. Il les mettait sur le palier en attendant de les descendre à la poubelle lorsqu'ils étaient pleins. Ils étaient tout à fait accessibles. Il devait y avoir des choses qui auraient fait fantasmer les collectionneurs... » ●

Jérôme Dupuis

(1) Il s'agit là de l'adresse exacte, mais Franquin et sa bande se sont toujours ingéniés, dès leur entrée dans les murs, à parler de « rue du Brésil ». Et ils ont transmis ce tic de langage à leur descendance.
(2) Edition commentée de *La Foire aux gangsters*, par José-Louis Bocquet et Serge Honorez, Dupuis.
(3) Préface à l'*Intégrale Gaston 2*, Rombaldi, 1984.
(4) *Intégrale Franquin*, Rombaldi, 1984.
(5) *Et Franquin créa la gaffe*, entretiens avec Numa Sadoul, Dargaud, 1997.
(6) *Dialogues sans bulles*, entretiens avec Benoît Mouchart, Dargaud, 1999.
(7) *La Cité*, 1987.
(8) Edition commentée de *Bravo les Brothers*, par José-Louis Bocquet et Serge Honorez, Dupuis.

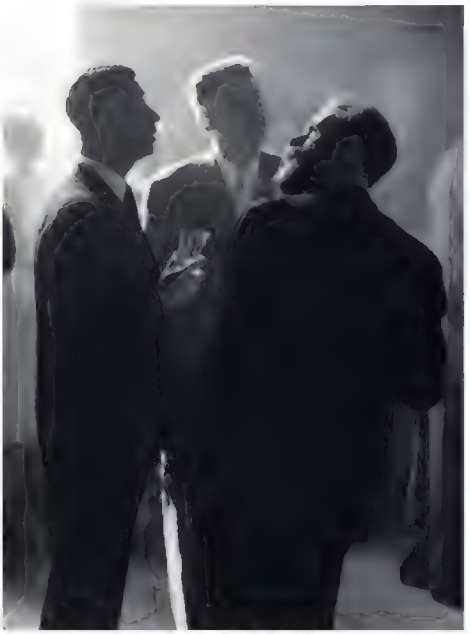
Franquin-Hergé, le rendez-vous manqué

Au-delà de l'admiration mutuelle qu'ils se témoignaient en public, les deux géants de la bande dessinée belge du XXe siècle n'ont jamais eu véritablement d'atomes crochus. Retour sur une étrange non-relation.

« IL Y A DES COÏNCIDENCES AMUSANTES, a raconté un jour Franquin. J'étais bien plus jeune qu'Hergé, mais je suis passé par le même collège que lui, Saint-Boniface. Nous sommes nés dans le même quartier de Bruxelles et nous y avons habité… » (1) On pourrait ajouter que ces deux géants de la bande dessinée franco-belge ont publié leurs premiers dessins dans des revues scoutes (*Le Boy-Scout belge* pour Hergé, *Plein-Jeu* pour Franquin), qu'ils ont habité plus tard dans la commune de Boitsfort à quelques rues l'un de l'autre, qu'ils ont travaillé cinq ans pour le même journal, *Tintin*, et qu'ils ont chacun traversé une dépression, dont Hergé sortira via le blanc de *Tintin au Tibet*, tandis que Franquin, lui, plongera dans ses *Idées noires*…

Bref, malgré la génération qui les sépare – Hergé est né en 1907 et Franquin en 1924 –, tout aurait dû réunir ces deux créateurs. Et pourtant… On a beau fouiller les dossiers, éplucher les biographies, on chercherait en vain la mention d'une vraie rencontre entre les deux hommes dans les mille pages entomologiques du *Hergé, lignes de vie* (Moulinsart), de Philippe Goddin ; ou se plonger dans les archives de l'INA, rien ou presque. Une seule photographie connue, publiée dans la monographie d'Yvan Delporte (2), montre Hergé et Franquin ensemble (*voir ci-contre*). Et encore ne sait-on pas à quelle occasion elle fut prise. Les « franquinologues » la datent approximativement des années 50, au vu de la coupe en brosse du père de *Gaston*. On observera d'ailleurs que, symboliquement, les deux hommes ne semblent pas se regarder…

« Entre Franquin et Hergé, la rencontre ne s'est pas faite, il n'y a jamais eu de connivence », confirme Hugues Dayez, auteur du *Duel Tintin-Spirou*, qui a connu les deux hommes. Ce n'est pourtant pas faute de proclamer haut et fort leur admiration mutuelle. « Quand j'ai commencé, il y avait deux phares aussi brillants l'un que l'autre : Disney et Hergé », confiera Franquin. Pourtant, contrairement à un Tillieux, dont les premiers albums, *Les Aventures de Félix*, sont très fortement influencés par Hergé, Franquin, lui, ne sera jamais un adepte de la ligne claire. La raison en est très simple : l'enseignement de Jijé, avec ses coups de pinceau, ses pleins et ses déliés, est passé par là. D'ailleurs, la personnalité de Jijé – né en 1914, à cheval sur les générations Franquin et Hergé – est sans doute pour quelque chose dans l'absence de connivence entre les pères de *Tintin* et de *Gaston*. L'anecdote est célèbre : Hergé ayant reproché à Jijé d'avoir emprunté les traits de Tintin pour créer son héros Jojo, ce dernier avait envoyé pour toute réponse à Hergé un dessin représentant Bécassine coiffée d'une houppette…



Attention, monstres sacrés ! Hergé (de profil à gauche), Franquin (de face), Yvan Delporte (et sa célèbre barbe). C'est la seule photo connue des deux dessinateurs ensemble.

© DR

Néanmoins, Hergé aussi, dans ses entretiens avec Numa Sadoul, ne tarira pas d'éloges à l'égard du père de *Gaston* : « Quand je vois un Franquin, par exemple, je me dis : "Mais comment peut-on nous comparer ?" Lui, c'est un grand artiste, à côté duquel je ne suis qu'un piètre dessinateur. » Et Hergé tiendra à inviter Franquin lors de l'émission télévisée spéciale qui lui est consacrée, sur la deuxième chaîne française, le 28 décembre 1969, sous la houlette de Pierre Tchernia. Emission symptomatique, d'ailleurs, lors de laquelle Hergé s'entretient longuement avec Alain Saint-Ogan, son maître, sourit aux bons mots de Goscinny, mais se contente d'écouter poliment les trois phrases prononcées par Franquin…

Dans ce dessin de Franquin paru le 17 décembre 1964, Spirou s'essaie au pantalon de golf, un clin d'œil à Tintin.

« On est dans deux univers étanches, analyse Hugues Dayez. A la rédaction de *Tintin*, on porte la cravate et on publie des bandes dessinées réalistes ; chez *Spirou*, dont Franquin est la star, l'ambiance est beaucoup plus détendue et l'humour a toute sa place. » Hergé ne sera d'ailleurs pour rien dans le « transfert » de Franquin chez *Tintin*, en 1955, décidé par le « patron », Raymond Leblanc. « Je n'ai toujours pas rencontré Hergé », dira d'ailleurs Franquin plusieurs mois après avoir commencé à y publier *Modeste et Pompon*. « Il n'est pas sûr que cette série de gags, avec son esthétique "gros nez", ait été la tasse de thé d'Hergé », suppute Hugues Dayez… Le côté un peu corseté de l'hebdomadaire des éditions du Lombard ne pouvait convenir au créateur de *Gaston*. « Chez Hergé, il y avait un esprit de sérieux », résumera pudiquement Franquin à propos de son passage chez *Tintin*.

Il y a pourtant quelques cousinages dans les œuvres des deux dessinateurs. Avant l'arrivée du Marsupilami, la relation de Spirou et Spip n'est pas sans évoquer celle de Tintin et Milou. Champignac et Tournesol sont les mêmes « seconds rôles », des inventeurs farfelus (que l'on songe aux sous-marins du *Trésor de Rackham le Rouge* et du *Repaire de la murène*). Et la première scène campagnarde des *Bijoux de la Castafiore* ressemble furieusement à la première page de ce même *Repaire de la murène*, publié plusieurs années auparavant.

Outre leur présence commune sur le plateau de Pierre Tchernia, les deux hommes se croiseront encore au moins trois fois dans ces années-là : après Mai 68, lors d'une réunion à l'Ecole de dessin Saint-Luc, à Bruxelles, pour évoquer le lancement d'un enseignement dédié à la bande dessinée (c'est finalement Eddy Paape qui en héritera) ; en 1971, ils feront partie du même jury du Grand Prix Lombard de la bande dessinée ; et enfin, en 1979, lors des émouvantes retrouvailles télévisées entre Tchang et Hergé, Franquin sera présent au milieu du public, aux côtés de Morris et de Bretécher…

Bref, rien qui ne dénote une grande intimité. C'est que, derrière la grande urbanité montrée en public, on a affaire à deux tempéraments très différents. Hergé est incontestablement un homme de droite, qui ne déviera jamais d'un iota de cette ligne claire, dont il est le génie incontesté. Franquin, lui, aurait plutôt des positions anticléricales, pacifistes, et connaîtra une seconde carrière avec *Le Trombone illustré* et ses *Idées noires*. Ce n'est sans doute pas par hasard si c'est en marge d'une interview commune donnée avec l'« anarchiste » Yvan Delporte, en 1977, au journal *Antirouille*, chantre de la contre-culture, que Franquin confiera : « Hergé est un bon dessinateur », avant d'ajouter après un sourire échangé avec Yvan Delporte : « Mais il est quand même un peu con ! » (3) Le mot est violent et, sans doute, dépasse-t-il la pensée véritable de son auteur. Il traduit bien, néanmoins, le sentiment que Franquin peut éprouver, en ces années post-hippies, à l'égard de la personnalité toujours un peu « boy-scout » d'Hergé.

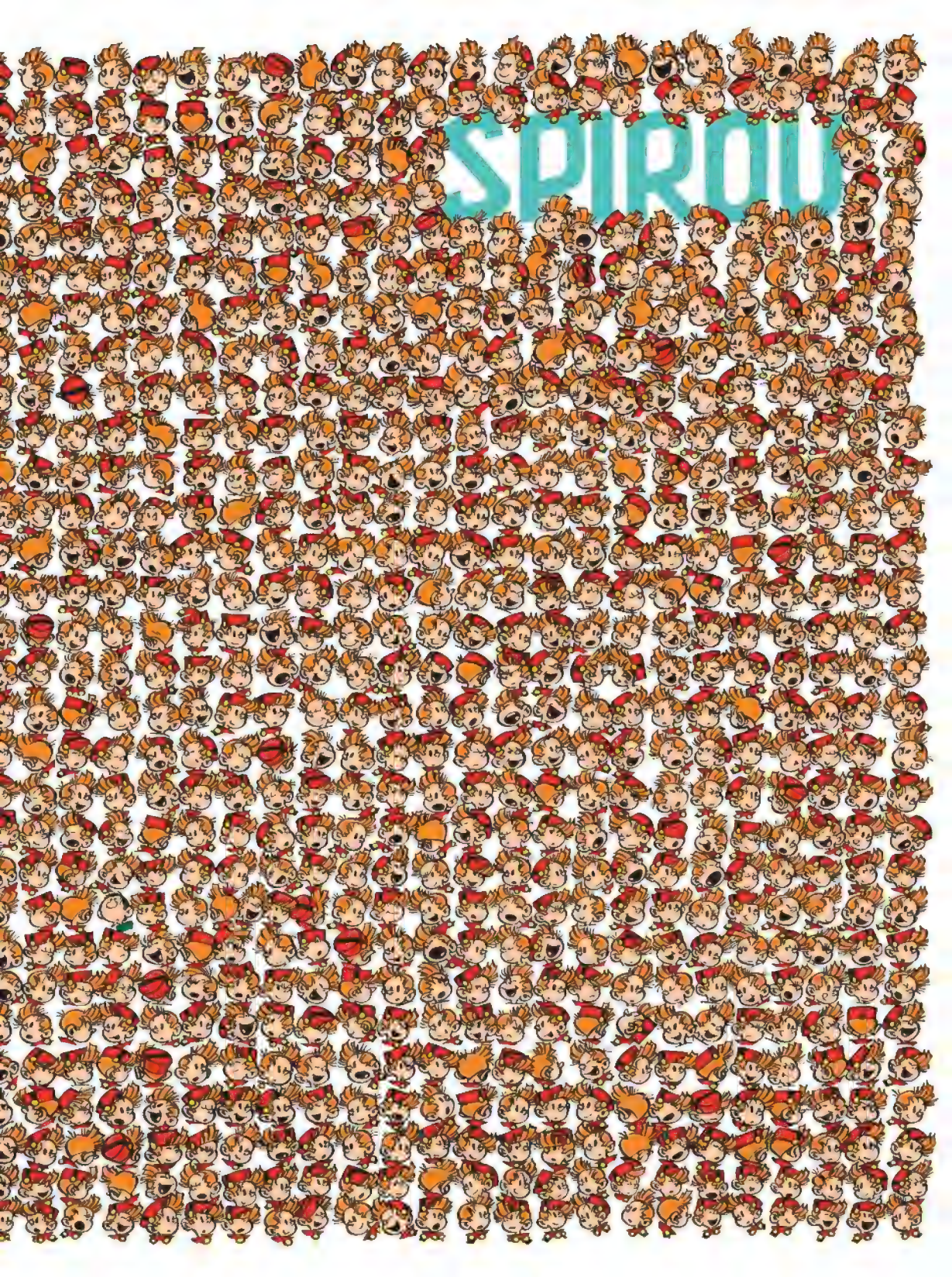
Poisson d'avril ! En 1965, *Spirou* s'amuse à détourner le logo du concurrent *Tintin*.

Graphiquement aussi, leurs voies s'éloigneront toujours davantage : l'un a constamment cherché à épurer au maximum sa ligne claire, l'autre a sans cesse complexifié son dessin au fil des ans. Conclusion presque désenchantée d'Hugues Dayez : « Hergé et Franquin sont deux rails parallèles qui ne se rencontrent jamais. »

Jérôme Dupuis

(1) *Le Duel Tintin-Spirou*, par Hugues Dayez, Editions contemporaines. Hugues Dayez vient de publier une magnifique édition de *La Mauvaise Tête*, de Franquin, chez Niffle.
(2) *Yvan Delporte, réacteur en chef*, par Christelle et Bertrand Pissavy-Yvernault, Dupuis
(3) *Franquin et les Fanzines*, Dupuis.

Un intrus s'est glissé parmi ces mille têtes de Spirou. Devinez qui...


SPIROU

Et Franquin réinventa Spirou

Entretien
Christelle Pissavy-Yvernault

LE JEUNE ANDRÉ N'A QUE 22 ANS lorsqu'on lui propose de reprendre la série phare de la maison Dupuis. En quelques albums, il va porter les aventures du petit groom à une perfection graphique inégalée, avant qu'une certaine lassitude ne le gagne. Christelle Pissavy-Yvernault, coauteure avec son époux Bertrand de *La Véritable Histoire de Spirou* (Dupuis), revient sur les relations ambiguës entretenues par le dessinateur avec son héros.

Qui est André Franquin, en 1946, à la veille de reprendre* Spirou et Fantasio *?

Christelle Pissavy-Yvernault : C'est un jeune dessinateur surdoué de 22 ans. Il a toujours raconté qu'il n'avait passé que dix-huit mois à l'Ecole supérieure des arts Saint-Luc, à Bruxelles, mais ce qu'il oubliait de dire, c'est qu'il y avait été admis directement en quatrième année… Son rêve était de faire du dessin animé. Il était entré à la Compagnie belge d'actualités (CBA), une petite maison qui faisait de l'animation. Y travaillaient aussi Morris, Eddy Paape et Peyo. Mais un beau matin de l'été 1945, ils trouvent porte close. Le patron, Paul Nagant, suspect de collaboration, a été arrêté. Morris, qui travaillait en parallèle pour *Le Moustique*, présente alors Franquin à Charles Dupuis, le directeur de la maison qui édite *Spirou*.

Est-il embauché immédiatement ?

> Non. Charles Dupuis l'envoie chez Joseph Gillain, alias Jijé, dessinateur vedette de *Spirou* et véritable conseiller artistique de l'hebdomadaire. Jijé a tout de suite vu qu'il avait affaire à un garçon talentueux et l'a pris sous son aile, comme il l'a fait avec Morris et Will (futur dessinateur de *Tif et Tondu*). Il faut imaginer ces quatre créateurs, Jijé, Franquin, Morris et Will, travaillant à la même table ! C'étaient un peu les Beatles de Bruxelles ! Mais à cette époque, Jijé voulait se consacrer à une vie de Jésus en bande dessinée. Il aimait l'aspect exemplaire et les valeurs humanistes que véhiculaient les biographies religieuses. Alors, début 1946, il décide d'arrêter ses séries en cours et distribue littéralement «ses» personnages à ses élèves: Eddy Paape récupère Valhardi, Hubinon reprend Blondin et Cirage, et à Franquin échoient Spirou et Fantasio. Jijé est allé voir Charles Dupuis et a réglé ces passages de témoin lui-même.

Franquin se rend-il compte du cadeau qui lui est fait ?

> Pas du tout ! Tout d'abord, la bande dessinée en général lui fait peur, avec tous ces personnages qu'il faut redessiner indéfiniment de case en case. Et puis, en réalité, il n'avait jamais vraiment lu les aventures de *Spirou et Fantasio*, ni celles dessinées par Rob-Vel avant guerre, ni celles publiées par Jijé pendant la guerre. Il ignorait également que le petit groom avait été un symbole de la Résistance. Il préférait les dessinateurs américains comme Segar (créateur de *Popeye*) ou Milton Caniff. N'oublions pas non plus qu'à l'époque Spirou n'est pas vraiment le personnage vedette de l'hebdomadaire qui porte son nom. La star, c'est Jean Valhardi, le beau héros avec son blouson d'aviateur, le «grand frère» des jeunes lecteurs. Pendant une partie de la guerre, ce sont d'ailleurs ses aventures qui sont publiées en couverture de *Spirou*, en lieu et place de celles du petit groom. Autrement dit, sur le moment, le plus verni des élèves de Jijé, c'est Eddy Paape, qui a récupéré Valhardi…

© Eric Garault

***Franquin s'approprie-t-il d'emblée* Spirou et Fantasio ?**

> Il lui faudra un peu de temps. Début 1946, il commence par dessiner une histoire complète, intitulée *Le Tank*, qui ne paraîtra que dans l'Almanach 1947 de Spirou. Il s'agit d'un récit improvisé, dans lequel Fantasio cause des dégâts avec un char racheté aux Américains. On est encore dans un style très proche du dessin animé, avec des planches en «gaufrier», composées de nombreuses cases carrées toutes de la même taille. Mais le test a été concluant. Le véritable passage de témoin s'opérera avec *Les Maisons préfabriquées*, une aventure commencée par Jijé et reprise par Franquin en cours de route, à la cinquième planche. Graphiquement, Franquin se fond dans le moule Jijé. Cette planche paraît dans le numéro 427 de *Spirou*, le 20 juin 1946. On y voit les deux héros courir après une feuille s'envolant sur une plage. Franquin est désormais le dessinateur officiel de la série.

A peine quelques mois plus tard, pourtant, il songe – déjà ! – à se séparer de ses deux héros...

> Comme je le disais, Franquin était presque paniqué à l'idée de devoir dessiner les mêmes personnages des centaines de fois par album. En 1946, il croise un ancien des studios de dessin animé CBA, Jacques Eggermont, et lui propose de reprendre la série ! Eggermont se dit intéressé. Mais les deux amis oublient de s'échanger leurs adresses et les choses en resteront là… Franquin enchaîne alors plusieurs histoires courtes de *Spirou et Fantasio*. Il commence véritablement à trouver son style avec *Mystère à la frontière*.

Continue-t-il la série lors du fameux voyage aux Etats-Unis avec Morris et Jijé ?

> En 1948, craignant un conflit nucléaire en Europe, Jijé embarque femme et enfants pour les Etats-Unis et le Mexique, qu'ils vont sillonner en voiture. Morris et Franquin sont du voyage. Là-bas, Franquin dessine l'épisode *Spirou fait du cheval*, dont il envoie les planches au fur et à mesure chez Dupuis. Il sera même obligé d'en redessiner certaines, sa malle ayant été bloquée à la frontière mexicaine, avant qu'il ait eu le temps d'envoyer ses pages… C'est aussi de là-bas, en 1949, qu'il va présenter pour la première fois sa démission chez Dupuis. Dans une aventure intitulée *Spirou sur le ring*, il avait mis en scène deux bandes rivales d'adolescents. Charles Dupuis lui a envoyé une lettre au Mexique, dans laquelle il expliquait qu'il ne voulait pas voir de «voyous à casquettes» dans son hebdomadaire. Franquin l'a mal pris et, dans l'urgence, pour que le groom soit toujours présent dans *Spirou*, Jijé a dû reprendre du service, dessinant *Comme une mouche au plafond*. Les choses ont fini par se tasser et Franquin a finalement continué la série.

Quand commence l'âge d'or du* Spirou *de Franquin ?

> Incontestablement avec *Il y a un sorcier à Champignac*, publié à partir d'octobre 1950 dans *Spirou* et un an plus tard en album. Pour la première fois, on ne va plus être dans l'improvisation, mais on raconte une histoire écrite à l'avance. C'est le frère de Jijé, Henri Gillain, qui livre à Franquin un scénario extrêmement touffu. L'histoire se passe à la campagne, dans un château, avec un savant étrange, le comte de Champignac, probablement créé par les deux hommes dans le feu de leurs discussions, et des champignons, la passion d'Henri Gillain. Franquin a taillé dans la masse du scénario original pour en faire un album d'une soixantaine de pages. La mise en page s'affine et le trait trouve le juste équilibre entre caricature et réalisme. Ses personnages, ses rues, ses voitures sont à la fois schématiques et réalistes. On peut dire que c'est à partir de cette aventure que Spirou devient vraiment la star de l'hebdomadaire qui porte son nom depuis douze ans…

Passage de témoin, le 20 juin 1948 : à gauche la dernière case de *Spirou* dessinée par Jijé, à droite, la première de Franquin.

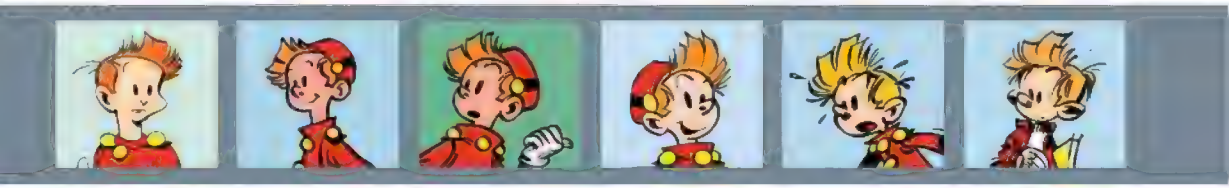
Peut-on dire que Franquin a réinventé la série ?

> Bien sûr ! Lui qui se plaignait que Spirou, avec son costume de groom, était une coquille vide, un personnage reçu en héritage, l'a emmené vers de très hautes sphères ! Il va multiplier les genres : polar avec *La Mauvaise Tête*, espionnage avec *Le Prisonnier du Bouddha*, aventure-documentaire avec *Le Repaire de la murène* ou *La Corne de rhinocéros*… Lui qui sait déjà donner vie à une porte va se régaler en dessinant des animaux : Spip, bien sûr, mais aussi des singes, des dinosaures et le Marsupilami… Graphiquement, il va bénéficier d'une décision de Charles Dupuis, qui instaure un système de double une pour *Spirou*, inspirée d'un périodique rival, *Héroïc-Albums* : sur le bandeau du haut, désormais, on annoncera une série publiée à l'intérieur du journal et, du coup, les aventures de *Spirou et Fantasio* se voient amputées d'un strip, permettant à Franquin d'agrandir un peu ses cases.

Le premier album complet de *Spirou* dessiné par Franquin, qui regroupe quatre histoires parues dans l'hebdomadaire (dont *Le Tank*). Il sort en 1948.

***Il introduit aussi une forme de modernité esthétique dans l'univers de* Spirou...**

> Pour notre enquête, nous avons passé des journées entières à regarder des photos de famille de Franquin. Quand on observe ses intérieurs, ses meubles, ses voitures, on s'aperçoit que lui et son épouse Liliane étaient de véritables esthètes, qu'ils aimaient le design,



la mode, etc. On retrouve tout cela dans *Spirou* : les villas modernes, la ligne de la Turbotraction, les fauteuils fifties… Soit dit en passant, l'examen de toutes ces photos de famille amène à nuancer très fortement l'image souvent véhiculée d'un Franquin dépressif. On y voit au contraire beaucoup de gaieté et d'énergie.

On l'ignore parfois, mais, au fil des ans, Franquin va faire appel à plusieurs scénaristes pour la série...

> Oui, et d'ailleurs ils seront toujours crédités, soit en page de garde, soit même, parfois, en couverture. Après la collaboration avec Henri Gillain sur *Il y a un sorcier à Champignac*, Franquin réalise quelques albums en solo, dont *Spirou et les Héritiers*, qui voit la première apparition du Marsupilami et de Zantafio, le cousin de Fantasio (dont les traits sont inspirés du jeune Michel Greg). Puis Geo Salmon, un ancien des studios CBA, dont le nom de plume est Jo Almo, lui souffle l'idée des *Voleurs du Marsupilami*, persuadant un Franquin hésitant de réutiliser cet animal incroyable. En 1953, Maurice Rosy, directeur artistique des éditions Dupuis et inventeur du personnage de Monsieur Choc pour la série *Tif et Tondu*, écrit le scénario du *Dictateur et le Champignon*. C'est lui qui crée le métomol, ce fameux gaz ayant la propriété de faire fondre le métal, dont Franquin, d'abord sceptique, tirera merveilleusement parti au niveau graphique. On doit aussi à Rosy le scénario des *Pirates du silence*.

Greg sera l'autre scénariste important de la série...

> Il avait déjà collaboré avec Franquin sur des gags en une page de *Modeste et Pompon*. Pour *Spirou et Fantasio*, il écrit tout d'abord les scénarios du *Prisonnier du Bouddha* et de *La Peur au bout du fil*. Il donnera notamment de la consistance au personnage de Spip, désormais plus corrosif et introduisant une distanciation par rapport à l'action. Puis, lorsque Franquin inventera le personnage de Zorglub, c'est Greg qui l'affublera de la zorglangue et des zorghommes. Enfin, il écrira aussi *QRN sur Bretzelburg*. Comme le feront tous ses autres scénaristes, Greg se plaindra amicalement de son ami Franquin, lequel, paraît-il, avait une fâcheuse tendance à dévier du scénario de départ en cours de route…

J'ESPÈRE QUE CE MÉTIER NE VOUS EMPÊCHE PAS D'APPRENDRE À CUISINER !!
EN TOUT CAS, JE VOUS INVITERAIS BIEN À DÎNER… POUR VOUS EMPOISONNER !

Franquin introduit le premier personnage féminin de *Spirou* : Seccotine, dans *La Corne de rhinocéros* (1952).

On croisera même un personnage féminin dans le Spirou et Fantasio de Franquin : Seccotine. Est-ce nouveau, pour l'époque ?

> C'est bien simple, nous avons vérifié, Seccotine est le premier personnage féminin à apparaître dans les pages de *Spirou [en 1952, avec* La Corne de rhinocéros*, NDLR]*. Les autres héroïnes du journal ne feront leur apparition que dix ans plus tard, que ce soit Isabelle, Natacha ou Sophie. J'ai toujours trouvé que Seccotine était très moderne, libérée, belle, avec son scooter. Mais c'est un personnage complexe que d'autres considèrent comme l'incarnation de la femme ambitieuse. Maurice Rosy nous a dit que rien n'empêchait les dessinateurs des années 50 de mettre en scène des personnages féminins dans *Spirou*, mais ils ne savaient pas trop comment faire… Franquin a confié un jour que si Seccotine apparaissait assez peu dans la série, c'était parce que les vêtements féminins avaient tendance à se démoder très vite et dataient donc les albums, à l'inverse des pantalons et des chemises des hommes, plus intemporels.

Les caractères de Spirou et de Fantasio évoluent-ils au fil du temps, pendant la période Franquin ?

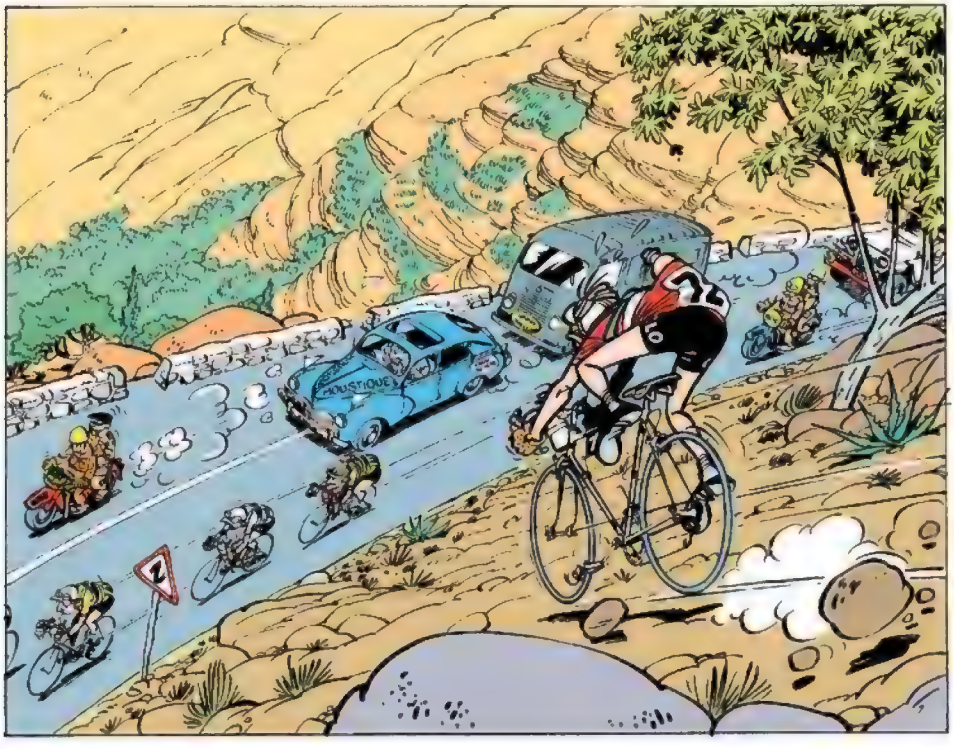
> Assez peu. Fantasio perd un peu en inventivité. Dans les premiers épisodes, il crée par exemple le Fantacoptère. Quant à Spirou, il reste toujours la figure de la droiture, même s'il lui arrive parfois de pousser de grosses colères, contre des douaniers notamment. Cela le rend plus humain.

Au fil des années, on sent poindre une certaine lassitude du côté de Franquin...

> Il a passé son temps à répéter qu'il n'était pas l'inventeur de *Spirou et Fantasio*, qu'il avait hérité de personnages déjà existants et que cela était moins excitant que de mettre en scène ses propres créations. Il ne faut pas oublier non plus qu'il a commencé à dessiner *Spirou et Fantasio* à l'âge de 22 ans. A la quarantaine, c'est vrai, il a ressenti un peu de lassitude. Il était aussi moins en phase avec Charles Dupuis, qui avait adoré *Le Nid des Marsupilamis*, mais n'aimait pas trop l'univers des *Zorglub*. Charles Dupuis aurait aimé que Franquin revienne à un Spirou plus poétique. Et puis, il avait tendance à surcharger Franquin de travail, notamment en lui commandant des aventures destinées au *Parisien libéré*, comme *Spirou et les hommes-bulles*, espérant que cela allait permettre la conquête du marché français. Franquin n'osait pas refuser. D'une manière générale, il savait que *Spirou et Fantasio* était la pierre de voûte des éditions Dupuis, que la série était toujours plébiscitée lors des fameux référendums auprès des lecteurs de *Spirou*, mais, au fond, cette responsabilité lui pesait.

Comment cela s'est-il traduit ?

> Il a d'abord dû faire appel à des collaborateurs de luxe, comme Jidéhem ou Will, pour dessiner les décors de certains albums, comme



Les Pirates du silence ou *Le Prisonnier du Bouddha*. Il est aussi tombé gravement malade et son rythme de production s'est ralenti. De longs mois s'écoulent sans qu'aucune nouvelle aventure ne soit présente dans *Spirou*. On a même dû interrompre la prépublication de *QRN sur Bretzelburg* dans l'hebdomadaire pendant un an et demi, avant qu'il ne termine l'album. D'une certaine manière, son dessin s'en est ressenti. Alors que la grande majorité des dessinateurs de bande dessinée vont plutôt vers l'épure au fil des ans, lui, au contraire, est allé vers la complexité. Regardez certaines planches de *QRN*, c'est évident. On y retrouve d'ailleurs un peu sa fascination pour le dessinateur Ronald Searle.

De quand datez-vous la « rupture » ?

> On a coutume de dire qu'il a vraiment dynamité la série de l'intérieur avec le dernier album qu'il signera, *Panade à Champignac*. J'aurais plutôt tendance à situer cela un peu plus tôt, avec *Bravo les Brothers,* prépublié dans *Spirou* en 1965. Dans cette histoire complètement folle, les deux héros ne quittent quasiment pas les locaux de la rédaction de *Spirou*. Fini, les grands voyages en Afrique ou en Palombie ! Et puis, surtout, il y a, au fil du récit, un troisième personnage qui prend de plus en plus de place : Gaston Lagaffe. C'est comme si on assistait presque en direct au passage de témoin entre les deux personnages qu'il n'a pas inventés et ce Gaston, qui est sa propre création. Il doit sentir qu'avec Gaston il tient un héros plein de promesses. N'oublions pas que nous sommes juste avant Mai 68 et que les « gentils » Spirou et Fantasio ne permettent pas à Franquin d'exprimer l'esprit de rébellion qui est en lui.

***Comment arrête-t-il* Spirou et Fantasio ?**

> Très brutalement. Un beau jour, avant d'écrire *Panade à Champignac,* il dit à son épouse : « J'arrête Spirou, je n'en peux plus, je vais aller le dire à Dupuis. » Ce qu'il a fait. Et d'un seul coup, il a ressenti une immense délivrance. Il a eu du mal à prendre cette décision, mais, à un moment, c'est sans doute l'instinct de survie qui lui a commandé de passer à l'acte. Franquin a seulement demandé à garder le personnage du Marsupilami pour lui. La série a été confiée à Fournier, qui est revenu à une vision plus poétique.

Depuis toujours, les fans débattent à propos de l'« âge d'or » du* Spirou *de Franquin. A quel album le faire commencer ? Où l'arrêter ? Quel est votre avis sur cette question épineuse ?

> Pour moi, l'âge d'or commence avec *Il y a un sorcier à Champignac* et s'achève avec *Panade*. Entre les deux, aucun temps mort.

Et quel est le chef-d'œuvre de la série, selon vous ?

> Avec *La Mauvaise Tête,* il est au sommet de son art. On y trouve la dispute entre Spirou et Fantasio, au début, qui plonge le lecteur dans une émotion pure ; puis, il y a cette scène terrifiante avec la tête géante ; et enfin cette mythique course cycliste ! Dans cet album, tout est juste, équilibré, beau. Du pur Franquin ! ●

Propos recueillis par Jérôme Dupuis

Spirou et entre les

Comme toute série, les aventures du petit groom sont truffées de détails ou de clins d'œil que l'on ne perçoit pas toujours à la première lecture. Décryptage de la période Franquin en sept cases.

UNE CAMPAGNE TRÈS FRANÇAISE

BIEN QUE PARAISSANT DANS UN HEBDOMADAIRE BELGE, *Spirou et Fantasio* se déroule dans un décor plutôt français. Rien d'étonnant : c'est en France, plus précisément en Thiérache, juste de l'autre côté de la frontière, au croisement de l'Aisne, du Nord et du Hainaut, que Franquin est parti faire des repérages, avant de dessiner les paysages d'*Il y a un sorcier à Champignac*. « A Laon, il y avait des petits magasins, des toits d'ardoises, un style de province française que j'aimais bien », se souviendra Franquin un demi-siècle plus tard dans *Libération*. Pour les scènes plus champêtres, comme ici dans *Le Repaire de la murène*, Franquin a parfaitement su restituer le bocage et les chemins creux de la région du Nouvion-en-Thiérache. Enfin, il représentera la gare toute proche de Saint-Quentin dans *Les Robinsons du rail*. Saint-Quentin, où les éditions Dupuis avaient un entrepôt, à mi-chemin entre Bruxelles et Paris…

OÙ EST PASSÉ LE REVOLVER ?

EN CE TEMPS-LÀ RÉGNAIT SUR LES PUBLICATIONS destinées à la jeunesse une très rigide Commission de surveillance et de contrôle, instituée par la loi du 16 juillet 1949. Elle allait faire des ravages dans la bande dessinée, interdisant un temps à la vente des albums de *Gil Jourdan* (!) ou obligeant Morris à revoir certaines cases de *Lucky Luke*. Parfois, l'éditeur préférait même anticiper. C'est ce qui arriva à Franquin dans cette scène de *La Corne de rhinocéros* : à la demande des éditions Dupuis, les revolvers des « méchants » furent purement et simplement gouachés ! Avant de réapparaître dans des versions ultérieures…

LA PREMIÈRE APPARITION DU MARSUPILAMI

FRANQUIN NE LE MESURE PAS SUR LE COUP, mais cette case de *Spirou et les Héritiers* va changer le cours de sa carrière. On y aperçoit, pour la première fois, le Marsupilami, encore à contre-jour, en Palombie. Dès le lendemain, il fera la connaissance de Spirou et de Fantasio… Franquin a souvent raconté comment cet animal fabuleux lui avait été inspiré à la fois par le Pilou-Pilou de *Popeye*, par la lecture des articles du cryptozoologue Bernard Heuvelmans et, enfin, par un contrôleur du tramway de Bruxelles qui devait accomplir dix tâches simultanément. Depuis ce jour où il est apparu dans la jungle palombienne, le Marsupilami ne quittera plus *Spirou et Fantasio* durant toute la période Franquin. Le dessinateur en récupérera même les droits au moment de céder la série à Fournier.

VOTEZ TINTIN !

ON LE SAIT, FRANQUIN ET HERGÉ NE RATAIENT JAMAIS une occasion de s'assurer de leuradmiration réciproque. A la fin des années 50, ils travaillèrent un temps pour le même hebdomadaire, *Tintin*, dans lequel Franquin publiait *Modeste et Pompon*. Mais c'est quelques années plus tard que ce dernier va faire un discret clin d'œil à Hergé, dans cette case de *Panade à Champignac* : on y voit le visage de Tintin sur une affiche à moitié déchirée. Case riche de références, d'ailleurs, où l'on remarquera aussi l'enseigne du magasin de jouets (Au Schtroumpf) et, sur la droite, un caméo du Petit Noël, le héros de *Noël et l'Elaoin*…

Fantasio lignes

LE COMTE DE CHAMPIGNAC A ÉTÉ MARIÉ !

SABRE DE BOIS ! Ce vieil original de Pacôme Hégésippe Adélard Ladislas, comte de Champignac, a eu une épouse. On ne l'a jamais vue, mais il y est fait très explicitement – sinon aimablement – allusion dans cette case de *Z comme Zorglub*. Qu'est devenue la « comtesse » ? On imagine plutôt Champignac veuf que divorcé, mais rien ne l'indique dans la suite de l'aventure. Quant aux féministes, elles apprécieront sans doute les mots associés à madame de Champignac: « cuisine » et « lessive »…

DU TEMPS DE MA FEMME, C'ÉTAIT LA MÊME CHANSON : PACÔME, INVENTE CECI POUR MA CUISINE ; PACÔME INVENTE CELA POUR MA LESSIVE... ET PACÔME INVENTAIT !...

LE JOUR OÙ SPIROU A PORTÉ UN JEAN…

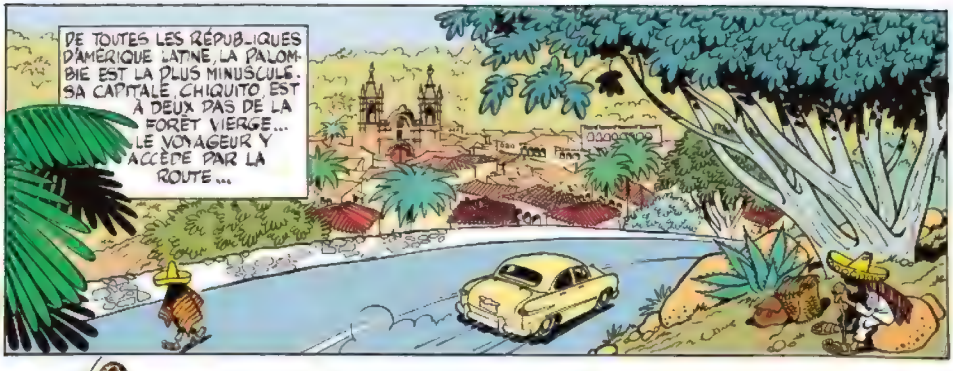
A LA PAGE 2 DU *GORILLE A BONNE MINE*, Spirou porte encore son inamovible costume rouge de groom. Deux cases plus loin, miracle (ou sacrilège ?), il l'a troqué pour un jean à revers très tendance et une chemise de baroudeur. Tout au long de cette aventure africaine, il arborera ce jean et une très seyante chemise rouge. Serait-ce parce que le costume de groom aurait été trop incongru dans la savane ? Quelques années plus tôt, Spirou l'avait pourtant arboré tout au long de la très africaine *Corne de rhinocéros*… Et il le portera à nouveau dans les aventures postérieures au *Gorille*. Vingt ans plus tard, un autre célèbre héros de bande dessinée, Tintin, abandonnera son pantalon de golf pour un jean, dans *Tintin et les Picaros*…

...EXTRAORDINAIRE SUSPENSION !...
...ET QUEL SILENCE TOTAL ...ET ELLE BONDIT !!
...ALORS, LA VOITURE EST DÉCAPOTABLE INSTANTANÉMENT. VOUS TIREZ SUR LE PETIT BOUTON, ICI, ENTRE LES SIÈGES, ET VOYEZ : TOUT D'ABORD LE TOIT RECULE SOUS LA VITRE ARRIÈRE EN UNE SECONDE...
ZZZ

FRANQUIN, HÉROS DE *SPIROU ET FANTASIO*

DISONS QUE C'EST LE CÔTÉ « HITCHCOCKIEN » de Franquin… Très discrètement, le dessinateur s'est représenté au second plan de cases de *Spirou et Fantasio*, souvent en compagnie de son épouse, Liliane. On les aperçoit ici, dans *Vacances sans histoires*, admirant la magnifique Turbot 2. Pour ceux qui voudraient s'amuser à retrouver ces caméos, sachez que Franquin apparaît aussi dans *Il y a un sorcier à Champignac*, *La Quick Super* et *Les Voleurs du Marsupilami*… ●

Jérôme Dupuis


DE TOUTES LES RÉPUBLIQUES D'AMÉRIQUE LATINE, LA PALOMBIE EST LA PLUS MINUSCULE. SA CAPITALE, CHIQUITO, EST À DEUX PAS DE LA FORÊT VIERGE... LE VOYAGEUR Y ACCÈDE PAR LA ROUTE...

Sur la piste du Marsupilami

DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL EN AMAZONIE

La Palombie, sa capitale pittoresque et sa faune haute en couleur… C'est au cœur de ce petit pays d'Amérique du Sud que notre intrépide reporter a cherché à percer l'un des derniers grands mystères de la création : le *Marsupilami franquini*.

IL FAIT CHAUD À CHIQUITO. Normal, la capitale palombienne se trouve sur la ligne de l'équateur. Seul remède contre la moiteur étouffante : s'abreuver de Colibri, la bière locale. La fin de journée, paisible, ferait presque oublier l'histoire agitée de cette petite république dictatoriale d'Amérique du Sud, enclavée entre le Venezuela, le Pérou, le Brésil et le Guaracha, un micro-Etat encore moins connu.

Les Palombiens surnomment leur capitale *« la grande ciudad »*. Un oxymore quand on sait que *chiquito* signifie « tout petit ». Aux murs de la favela El Corazon, des graffitis aux couleurs du pays (jaune, bleu, rouge), délavés par les pluies, glorifient le patriotisme d'une population habituée aux révolutions et aux coups d'Etat depuis son indépendance, en 1923 : « Viva Palombia ! », « Viva el Libertador ! », « Viva el Dictator ! », « Palompeu Palombien ! » – et ce plus étrange « Houba Banana », qui s'avère être un slogan publicitaire pour une boisson louche, à base de banane et de pétrole pour imiter le pelage de l'animal qui a fait la gloire du pays : le Marsupilami.

Dans le centre-ville, hérissé de buildings et de sièges de banques depuis le boom économique, seule la façade de l'hôtel Bella Vista rappelle le glorieux passé d'une cité coloniale bâtie au XIX[e] siècle, après les défaites des conquistadores espagnols et des *bandeirantes* portugais. Le pays comptait déjà 227 895 habitants au recensement de 1959, dont 123 765 Chiquitas.

Gravée à la machette à même le comptoir de bois du café Chiquito Paradiso, une phrase sibylline : « Qui s'y frotte, s'y lave les mains. » C'était la devise du président Zavatas, maître de la Palombie à partir de 1990, avant d'être renversé par le général Pochero. Achilo Zavatas, ancien ministre de la Propagande, avait lui-même succédé à Baby Prinz, qui régna sur la República palombiana pendant vingt ans, après avoir hérité du pouvoir de son père, Papa Prinz, finalement victime d'un attentat réussi après 27 tentatives avortées.

Baby Prinz portait bien son nom : malgré sa réputation de dictateur sanguinaire, il collectionnait les peluches. Surnommé « le dictatillon » par les mauvaises langues, il avait fait ajouter un Marsupilami au drapeau national. Un emblème sympathique supprimé depuis. En l'apprenant, mon rédacteur en chef, M. Fantasio, avait eu l'idée saugrenue d'intituler mon article « Du rififi en Palombie ». C'était sans compter ce qui allait advenir…

Notre informateur à Chiquito, Ramon, est employé des Aerolineas Palombianas. Il explique ainsi la devise du presque regretté président : « Zavatas était propriétaire d'une fabrique de savons. Les Palombiens en consomment beaucoup. Notre pays est un important producteur de savon et de dentifrice. Ce sont les fers de lance de notre industrie.

– Que produisez-vous d'autre ?»

L'homme engouffre une bouchée de tamales avant de répondre. Et commande une autre tequila Coyote.

«Diamants, émeraudes, allumettes… Comme spécialité locale, nous avons aussi des *petacas*.»

Devant mon air éberlué, il précise, dans un grand éclat de rire : « Ce sont des blagues à tabac.

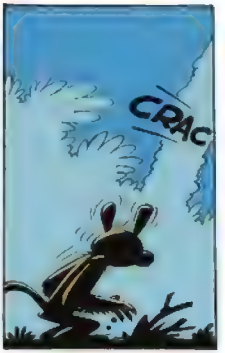
– Je ne suis pas là pour plaisanter, señor Ramon. Je vous l'ai dit, j'enquête sur le Marsupilami…

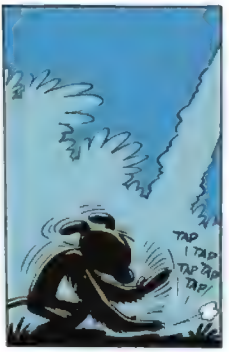
– Si vous cherchez un souvenir original de Palombie, je peux vous dénicher un authentique bracelet en poil de Marsupilami. Il faut vous méfier, il y a des contrefaçons depuis l'affluence touristique… Nous recevons beaucoup d'Européens depuis l'ouverture de la ligne Bruxelles-Chiquito par la Palombian World Airways. Avant, il fallait passer par Caracas, seule capitale à desservir la Palombie. Nous pouvons remercier le Marsupilami, notre mascotte nationale ! Et, bien sûr, le señor Franquin, qui a fait connaître notre pays dans le monde entier…

– Mais alors, où se cache-t-il, ce fameux animal ? Et surtout, existe-t-il vraiment ?»

L'employé manque de s'étrangler.

«Mais bien sûr qu'il existe ! La preuve : ses aventures en dessin animé sont diffusées dans 50 pays !»





Il retrouve son calme à cette seule évocation, qui l'emplit de fierté pour sa république ainsi internationalement promotionnée…

«Et les Zygomaztèques, les anciens habitants de Palombie, vénéraient le dieu Marzupilcoatl… La forêt palombienne est le territoire des Marsupilamis. Plus précisément au pied du volcan El Sombrero. Mais je vous déconseille fortement la région. Pas évident de survivre au milieu des serpents sournois, des oiseaux mauvais coucheurs et des alligators voraces. Sans compter le pire prédateur de tous (et le plus bête) : le braconnier. Mais aussi les pollueurs, débroussailleurs, "déforesteurs" et ratiboiseurs de tout poil… Et c'est le territoire des féroces Indiens Chahutas. Des réducteurs de tête !»

Mon interlocuteur s'éponge le front.

«Mais si vous insistez pour vous y rendre, cela vous coûtera 300000 palombos.»

« Gringo, ne plaisante pas… »

Ramon m'a recommandé les services de Precioso Bombonera, capitaine du *Santa Calamidad*. Ce marin d'eau douce bedonnant et mal rasé n'a rien de précieux dans son tee-shirt maculé de cambouis. Son regard fuit sous une casquette douteuse. L'homme avait tenté de capturer, naguère, le célèbre Marsupilami, ce petit animal à fourrure jaune à pois noirs, doté d'une longue queue préhensile.

« Sa queue mesure jusqu'à huit mètres. La queue de la Marsupilamie est moins longue, mais portée avec beaucoup plus d'élégance. Elle marche sur la pointe de pieds, précise Bombonera pour démontrer sa parfaite connaissance du sujet. Les petits ont la queue nouée à la naissance. Adulte, le mâle pèse de 30 à 35 kilos. On évalue sa taille à environ 80 centimètres. Il se nourrit de petites noix oléagineuses, de noix de coco fraîches et de termites décortiqués. Son plat de résistance est le piranha, dont il recrache les arêtes. Gringo… Il y a encore un autre détail à connaître.

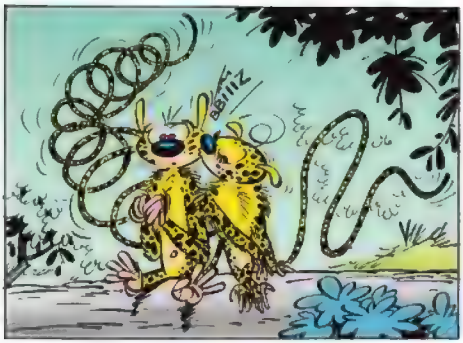
Le capitaine me regarde gravement.

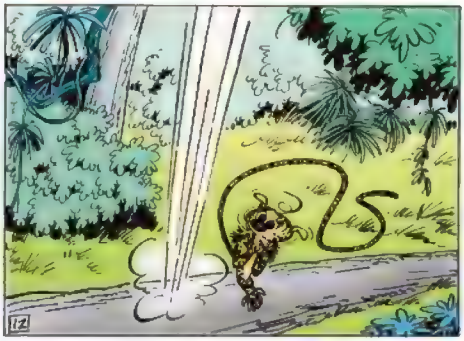
– On ne plaisante pas avec le Marsupilami… »

Bombonera n'exagère pas tant que cela. D'ailleurs, comme je l'ai appris au cours de mes recherches, le Marsupilami a été reconnu par la très officielle Zoological Society of London ! Il a même été le sujet d'une conférence « Découverte de notre monde » de Mlle Seccotine, une journaliste qui filma ses ébats en Palombie. Ses aventures sont publiées par la prestigieuse Bibliothèque rose depuis 2006. Le très sérieux WWF (Fonds mondial pour la nature) en a fait sa mascotte pour défendre les forêts tropicales. Et grâce à l'astronome français Jean-Claude Merlin, l'astéroïde 98494 porte son nom !

Sans oublier la déclaration très officielle de notre ancien ministre de la Culture, Frédéric Mitterrand : « J'ai tenté d'être le Spirou du gouvernement. Je lis dans la presse que j'en serais plutôt le Gaston Lagaffe. Mais mon rêve secret serait de devenir le Marsupilami de la politique. »

Pour se rendre sur les terres de l'animal, il faut d'abord emprunter un tronçon de la Transpalombienne, la seule route du pays, dont l'immense chantier fut entrepris par la multinationale Prométhée, numéro un mondial des allumettes en bois – au grand dam des éco-





logistes. A la lisière de la capitale, ce sont d'abord des plaines désertiques, décorées de cactus, une savane herbeuse. Les hauts sommets des Andes palombiennes marquent le commencement de la forêt tropicale. Une jungle vierge, dense, pluvieuse. Je me remémore les paroles entendues à Chiquito : « Manger ou être mangé, tel est le jeu cruel des habitants de la forêt. »

La vieille camionnette du capitaine nous dépose à un port fluvial de fortune, au ponton de bois branlant. En crachant dans l'air une noire fumée, le *Santa Calamidad* remonte des heures durant le Rio Soupopoaro, un affluent de l'Amazone, infesté de piranhas, où les touristes belges se plaisent à faire du rafting. Puis c'est le Rio Soupalagrimaz, affluent du précédent, victime des orpailleurs et de la pollution au plomb. Le village de Tavoululor-Toraduplon est le camp avancé de ces chercheurs d'or.

Outre la faune, typique de l'Amazonie (tapirs, jaguars, anacondas, fourmis cannibales dont raffole le Marsupilami), on m'avait mis en garde contre d'autres espèces encore plus redoutables : *garimpeiros* (chercheurs d'or), *huaqueros* (pilleurs de tombes) et autres *chicleros* (cueilleurs de caoutchouc)... On trouve aussi des amateurs de papillons exotiques, un expert japonais en chauves-souris (surnommé Batman) et toutes sortes d'illuminés, parmi lesquels Chester Carlson, l'inventeur du photocopieur, qui habite désormais le temple de Boavista.

« Vous comptez interviewer le Marsupilami ? Ha ha ! Bonne chance, jeune homme... Des patrons de presse du monde entier ont promis des primes mirifiques à qui l'apercevrait. Des reporters chevronnés ont passé plus d'un mois dans cette forêt, à traquer l'animal. Certains se sont même fait parachuter des caméras perfectionnées. On les a retrouvées broyées. Car la diva palombienne a horreur d'être filmée ou photographiée. »

De drôles d'oiseaux

Plus loin encore, c'est le village (aux airs de bidonville) de Fopatropikolé, lieu de passage obligé des aventuriers de tout poil... Entre les masures aux toits de tôle, des cochons se roulent dans la boue.

A la Cantina El Tiburon, je rencontre Emil Pistil. Ce botaniste passe ses journées à peindre dans la jungle. Il rêve de répertorier une orchidée rarissime. La *Chahutium* ne pousse que dans la forêt amazonienne de Palombie, sur le territoire occupé par les Chahutas. Une fleur quasiment invisible à cause de sa brève période de floraison...

Pistil est un personnage poupin et un peu tête-en-l'air. Mais très cultivé dans son domaine.

« Connaissez-vous le comitl ? Une sorte de cactée, qui fleurit tous les quinze ans. C'est aussi le nom du dieu Cactus, auquel les Amérindiens de Palombie immolaient de jeunes vierges nubiles...

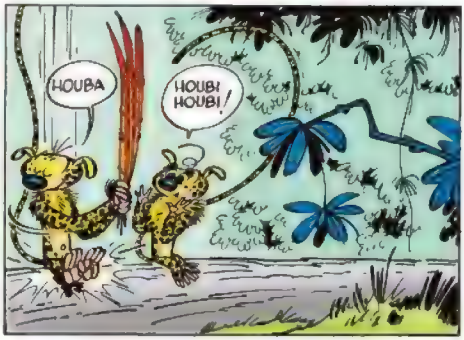
– Quel rapport avec le Marsupilami ?

– Mais il faut tout vous apprendre ! Vous n'avez pas lu les albums de Franquin ? Le pollen du comitl, transporté par les toucans, agit comme un signal. Il indique au Marsupilami qu'il est temps de livrer ses petits à eux-mêmes...

– Mais qu'est-ce qu'un Marsupilami, précisément ? Une espèce de singe ou d'écureuil ? Un lémurien ou un marsupial ?

– Sa morphologie, son habitat évoquent le chimpanzé. Il se frappe la poitrine comme un gorille. On l'a cru apparenté à un primate des forêts brésiliennes, appelé *Ilfebo amacao*. Mais son poil est laineux. Le mammifère arboricole qui lui ressemble le plus n'est autre que... le paresseux. Cependant, un détail ne colle pas : le paresseux a trois griffes ! Or le Marsupilami, outre sa longue queue, se démarque par le fait qu'il a quatre doigts. »

Barabas, un vieil explorateur, se mêle à notre conversation.



« Le Marsupilami ressemble beaucoup au fourmilier pygmée, une boule de poil à la fourrure orange et à la queue préhensile. Il vit non loin d'ici, en Equateur, où les indigènes le nomment "barbapapa".

– Je ne suis pas d'accord. Il faut chercher du côté des marsupiaux... Au Surinam, on a découvert un mammifère appelé "rat de forêt", un opossum du genre *Alexandri alexandra*. Et ses petits s'accrochent à son dos... Comme ceux du Marsupilami ! »

L'homme qui s'exprime ainsi s'appelle Apollon Nabokov, il est spécialiste des papillons.

« Il y a aussi l'opossum nain des montagnes, de la famille des *Asticoti asticota*... »

Un nouveau personnage prend part à la conversation. Sous son front dégarni, un nez proéminent supporte des petites lunettes. Il s'appelle Noé et a élu domicile dans la jungle. Il est dresseur d'animaux et se vante d'avoir sauvé une famille de Marsupilamis des griffes d'un braconnier notoire, Bring M. Backalive, qui s'est autoproclamé «plus grand chasseur des cinq hémisphères ». Mais un seul animal manque à son tableau de chasse : l'insaisissable Marsupilami.

« Vous n'y êtes pas du tout ! tonne Noé. Vous n'avez jamais aperçu l'ombre de la queue d'un Marsu ! Le *Marsupilami franquini* est une espèce unique : c'est à la fois un mammifère et un ovipare. Car il pond des œufs et les couve. La Marsupilamie donne deux à trois œufs par portée, en forme de poire, et couve pendant trois semaines. L'animal n'appartient donc pas à la sous-classe la plus répandue et la plus évoluée, celle des placentaires, chez qui les petits se développent entièrement dans le corps de leur mère. On ne peut pas non plus le ranger parmi les marsupiaux, chez lesquels le fœtus termine son développement dans une poche ventrale où il est allaité. Le Marsupilami est donc un mammifère dit "monotrème", le seul répertorié dans cette catégorie avec l'ornithorynque et l'échidné. »

Pour avoir une chance d'en observer, le savant me conseille de gagner le mont Urticando. Un ancien volcan («attiédi, et non éteint», précise-t-il), au cratère inaccessible et inviolé. Au moment de me quitter, il me salue d'une étrange formule: « A peluche ! »

Un aventurier local, Indiana Smith, m'a proposé ses services. Il porte une veste beige, des lunettes noires, un chapeau ceint d'une bande qui semble faite en peau de jaguar (espérons que ce ne soit pas du Marsupilami)... Une vraie caricature. Il se vante d'avoir accompagné le millionnaire Harold « Buster » Stonelove, l'homme qui ne rit jamais, jusqu'au temple de Boavista.

Pour éviter les féroces Chahutas, nous prenons un avion-taxi, l'*Aguila del Paradisio*. Helmut, le pilote, est un ancien de la Luftwaffe. Son nom complet est Ersatzausweiss von Lilimarlehn. Il adore le rase-mottes (« Pour éviter les radars bolcheviks », se plaît-il à répéter). Ses roues frôlent souvent la canopée, au grand désarroi des aras.

Le Junker 52 se pose enfin au pied du volcan, après avoir survolé la sierra Fracasa, surnommée « le tombeau des dieux distraits » par les Indiens.

L'Urticando bénéficie d'un microclimat grâce à ses sources d'eau chaude. L'endroit serait paradisiaque sans la présence d'une sournoise mante religieuse, endémique, baptisée par les entomologistes *Pador kidepourmis blandish*. Les lieux abondent en animaux rares et étranges : l'imalipusram, une sorte de reptile, le glyphodon ou encore le tamarsupilanoir, une sorte de gros fourmilier...

« En route, mister ! » lance Smith.

Une galerie mène au cratère, parmi les cactus candélabres.

Je me réjouis intérieurement. Je vais bientôt voir gambader des petits Marsupilamis, en jaune et noir... Nous débouchons enfin dans le cratère, hérissé de rochers lunaires. La suite se déroule comme une séquence de dessin animé.

Smith se retrouve assommé. J'entrevois une boule de poil, un gros nœud, pareil à un gant de boxe, et j'entends distinctement un cri gracieux, dont la retranscription donnerait quelque chose comme: « Houbi ! » Au moment où je me prends les pieds dans une liane jaune et noir, avant de m'évanouir à mon tour, j'aperçois, comme dans un rêve, une Marsupilamie en train de tricoter. Et elle me fait un clin d'œil. ●

Tristan Savin

Un regard ambivalent sur la modernité

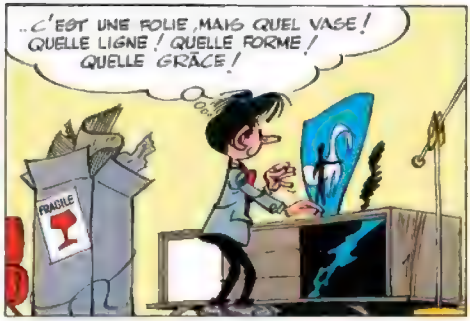
Dans les années d'après-guerre, Franquin observe et décrit avec acuité son époque, entre goût pour le design et l'innovation et méfiance croissante envers l'industrialisation et la société de consommation.

Modeste et Pompon, jeune couple moderne des nouvelles classes moyennes.

A DE NOMBREUX EGARDS, Franquin est un pur produit de l'après-guerre. Il a 20 ans lorsque les chars alliés arrivent à Bruxelles et a connu l'*american way of life* durant son escapade à travers les Etats-Unis. Il appartient à cette génération de jeunes dessinateurs belges réunis sous la bannière *Spirou* (avec Will ou Jidéhem notamment) qui vont se trouver gagnés par l'élan de modernité optimiste qui contamine l'Europe dans les années 50. On ne parle alors pas encore ni d'école de Marcinelle, ni de style atome, mais les éléments sont déjà en place : mélange habile de courbes et de lignes racées, couleurs vives, curiosité bienveillante pour l'urbanisme et le design, vénération pour la culture automobile.

Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si Franquin, amateur de grosses cylindrées, se plaît rapidement à illustrer dans *Spirou* la chronique « Starter » de Jacques Wauters, véritable déclaration d'amour au cheval-vapeur. En 1954, la mythique Turbot-Rhino 1 (rapidement rebaptisée Turbotraction) apparaît dans *La Corne de rhinocéros*, avec son fuselage en fibre de verre, ses faux airs d'avion à réaction et son compteur qui peut grimper à deux cent cinquante à l'heure. Le modèle aurait été inspiré par celui d'un ingénieur français du nom de Grégoire, un partisan de la traction avant et de l'aérodynamisme dont Franquin aimait à répéter la devise : « Il est inutile de faire des voitures rapides qui se baladent comme des armoires à glace dans le vent. » Avec la Turbotraction, le dessinateur célèbre « la légende absolue de l'automobile », cette mythologie moderne à laquelle il sacrifie lui-même, au volant de sa DKW ou de sa MG 1100. La vitesse est reine, le dynamisme une obsession constante. Dans *Tif et Tondu* comme dans *Spirou et Fantasio*, les belles voitures élancées filent dans des mégapoles teintées de modernisme ludique, aux architectures de verre et d'acier – bientôt Bruxelles verra à son tour son décor évoluer à l'approche de l'Exposition universelle de 1958, censée consacrer l'utopie urbaine et épurée des Trente Glorieuses.

Ce souci de la modernité culmine chez Franquin avec *Modeste et Pompon*, série de gags en une page lancée en 1955 dans les pages de *Tintin*, alors qu'il n'a encore que 31 ans. Pour la première fois, le dessinateur est maître de créer ses personnages, ses décors, son propos. L'esprit de cette série méconnue est d'autant plus fascinant. « *Modeste et Pompon* est une série mal-aimée par les amateurs de Franquin, qui n'y voient qu'une accumulation de gags domestiques en banlieue pavillonnaire », explique ainsi Augustin David, historien de l'art et auteur de *Franquin et le Design* (un essai à paraître chez Dupuis en mars prochain). « Elle s'avère en réalité beaucoup plus riche et subtile qu'elle n'en a l'air. Car Franquin, au-delà de la simple question du gag, parvient à densifier son propos en interrogeant son temps : comment vivre dans cette époque partagée entre une tradition qu'on semble tenu de rejeter – victime collatérale de la récupération dont elle fut l'objet durant les années de guerre – et une modernité galopante ? Comment appréhender l'être au monde matériel ? Avec humilité, il avait compris que les objets, les contextes de vie étaient d'un grand secours pour éclairer le temps présent. »



Modeste, à l'image de Franquin, est un amateur sincère et pointilleux d'objets design.

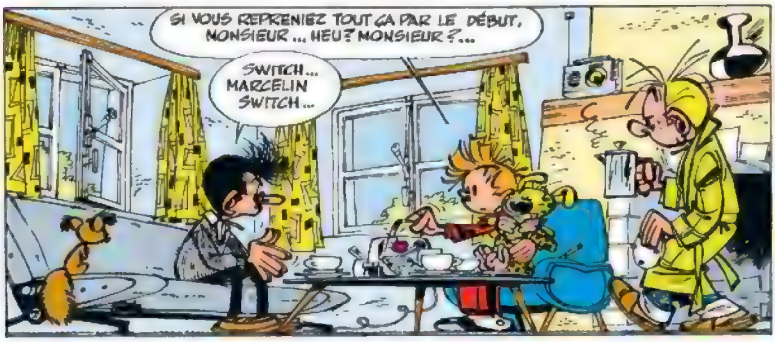
L'avant-garde d'une époque

Dans *Modeste et Pompon*, Franquin évoque le quotidien d'un jeune « couple » moderne, emblématique des nouvelles classes moyennes : Modeste est un garçon serviable, curieux et un peu prétentieux ; Pompon, une jeune et jolie ingénue, prototype même de la « chic fille ». Mais plus encore que leur caractère naïf, ce sont les sublimes décors dans lesquels ils évoluent qui frappent le regard : le pavillon de Modeste est résolument contemporain, peuplé des dernières innovations en matière d'électroménager (télévision, tondeuse à gazon, cuisine équipée…), mais également d'œuvres d'art et de mobilier à la pointe du design. Une touche très tendance qui contamine aussi les albums de *Spirou et Fantasio* de la même époque, comme *Les Pirates du silence*, *La Foire aux gangsters* ou *La Peur au bout du fil* où se multiplient les scènes dans des intérieurs avant-gardistes : fauteuil Lady de Marco Zanuso, sofa Tecno D70 d'Osvaldo Borsani, chaise Butterfly de Jorge Ferrari-Hardoy, réfrigérateur dessiné par Raymond Loewy, chaise DW de Charles et Ray Eames, siège Tonneau de Pierre Guariche, ou encore lampes signées Arne Jacobsen… « Je n'ai pas été chercher mes modèles très loin. J'ai travaillé à partir de tables, de chaises et de fauteuils italiens, dits "tech", qui se trouvaient chez moi », expliquera le dessinateur, grand amateur d'arts décoratifs, qui n'aimait rien tant que faire son nid avec l'air du temps. « Franquin était intéressé par ce qui se faisait dans le moment présent, confirme Augustin David, et n'hésitait pas à écumer les boutiques italiennes et scandinaves. Il était sensible aux lignes et aux traits de ces meubles typiques du design industriel, mais aussi, selon les entretiens qu'il donna par la suite à Numa Sadoul, au confort qu'ils pouvaient apporter. Le fameux fauteuil Lady par exemple, qu'il possédait, était une merveille d'ingénierie qui bénéficiait de quatre ou cinq densités de mousse selon la partie de réception du corps. »

Au modernisme petit-bourgeois assumé – et parfois moqué – du couple formé par Modeste et Pompon, Franquin oppose plusieurs modèles inverses. D'abord celui des voisins casse-pieds, MM. Ducrin (créé par Greg) et Dubruit (imaginé par Goscinny), comptable et fonctionnaire des impôts de leur état, typiques d'un esprit conservateur et suranné. Mais aussi celui de Félix, cousin maladroit de Modeste – qui annonce un autre gaffeur à venir… Ce dernier est délicieusement paradoxal : s'il vit dans un intérieur démodé, où brillent les statues coloniales, les bibelots et les meubles d'avant-guerre, ce représentant de commerce a toujours un gadget farfelu à vendre à Modeste, promesse d'une catastrophe à venir.

Le cas de Félix est, à cet égard, emblématique du phénomène d'attraction/répulsion que Franquin va continuer dès lors à entretenir avec l'idée de progrès. Car si la modernité est omniprésente dans les albums de *Spirou* des années 50, elle n'en apparaît pas moins inquié-

Dans *Les Pirates du silence*, la cité futuriste d'Incognito-City imaginée par Will, élitiste mais désincarnée, qui annonce la critique de la modernité version Jacques Tati.



A gauche, le sofa Tecno D70, d'Osvaldo Borsani ; à droite, le fauteuil Lady, de Marco Zanuso. Ces sièges design qu'adorait Franquin sont reproduits fidèlement dans *QRN sur Bretzelburg* (en haut).

tante, à l'image de la cité futuriste d'Incognito-City, étrange monde clos réservé à l'élite, qui accueille *Les Pirates du silence* – et qui annonce déjà la critique sociale d'un Jacques Tati, dont le film manifeste *Mon oncle* sortira sur les écrans trois ans plus tard, en 1958. Dans *Vacances sans histoires,* Franquin s'amuse de la mode des stations balnéaires qui poussent le long du littoral méditerranéen, dont les luxueux casinos ne promettent plus guère le bonheur qu'à des De Mesmaeker. Quant à *QRN sur Bretzelburg,* entamé en 1961, il pourfend avec un humour grinçant l'irruption des nouveaux médias dans le quotidien occidental. « La technologie, admirée par Fantasio, qui devrait nous faciliter la vie, devient une véritable contrainte », analyse ainsi Pascal Robert dans son essai « Brouillez les sens et le sens s'embrouille: de l'incommunication dans *QRN sur Bretzelburg* ». « *QRN* est aussi une critique des médias, qui semblent plus aptes à générer de l'incommunication qu'autre chose, si ce n'est un abrutissement généralisé. »

Le grand détournement

Franquin, c'est certain, a le regard aussi lucide qu'aiguisé. Tout comme il a célébré avant les autres le modernisme de l'après-guerre, il a encore un temps d'avance pour deviner les dérives de la société de consommation. En 1959, il a abandonné *Modeste et Pompon,* confié à Dino Attanasio, l'auteur de *Spaghetti.* Entre-temps, il a créé Gaston, nouveau porte-parole de son rapport au monde et à la marche de l'époque. Si le garçon n'est pas réticent aux inventions modernes et à l'esprit d'innovation, il a l'art de détourner les objets de leur usage quotidien, de dépasser leur fonction originelle – ce n'est peut-être pas un hasard si Lagaffe est né la même année que l'Internationale situationniste… D'abord observateur naïf du monde qui l'entoure, Gaston va surtout se révéler de plus en plus engagé au fil des années, épousant ou devançant des causes qui gagnent alors l'espace public – écologie, pacifisme, décroissance. « A partir de la deuxième moitié des années 60, le terreau politique de l'époque le marque comme tout un chacun, juge Augustin David. Avec *Gaston,* il se sentira autorisé à professer un retour à la terre jusque-là proscrit. Quant à son activisme antiparcmètres, il n'est pas sans évoquer, toutes proportions gardées, les pratiques alors contemporaines de certains groupes d'extrême gauche, en Italie par exemple. »

Les années 70 consacreront cette évolution du regard de Franquin sur le progrès. La Fiat à damiers pétaradante de Gaston prend la place de la Turbotraction, les étangs et la forêt celle des villas luxueuses et des immeubles futuristes. Dans les *Idées noires,* Franquin va encore plus loin : les chaises design, autrefois si confortables, viennent transpercer l'homme d'affaires qui s'y assoit, et les grues se muent en bêtes géantes prêtes à tout détruire. Comme dans un cauchemar zorglubien, l'homme s'est effacé derrière le groupe et la machine. La modernité triomphante a bel et bien vécu. ● **Julien Bisson**

***Franquin et le design*, par Augustin David, Dupuis (parution en mars 2015)**
A noter qu'une intégrale des 183 planches de *Modeste et Pompon* paraîtra aux éditions du Lombard en juin 2015.

© SIP

L'histoire secrète de Gaston Lagaffe

C'est autant le bébé que l'alter ego de Franquin. Employé au courrier des lecteurs dans la rédaction d'un célèbre hebdomadaire, le gaffeur permet au dessinateur de faire – enfin ! – du Franquin. Voici comment est né ce mythe populaire.

IL EST MIGNON. Noir et blanc, entre le cocker et le jack russell. La plupart du temps, il se promène sans laisse, trottinant hardiment entre les jambes de Longtarin, mais il lui arrive aussi de se faufiler à l'intérieur de la rédaction. Souvent, il cherche l'âme sœur, et Franquin lui colle une bulle avec un cœur à l'intérieur. Ce petit chien, qui traverse discrètement une cinquantaine des gags de *Gaston Lagaffe* et fait depuis plus d'un demi-siècle l'objet d'une chasse au trésor passionnée, résume à lui seul le génie de Franquin. Le dessinateur raffolait des œuvres à tiroirs – après tout, le chef-d'œuvre de sa vie n'a-t-il pas pour décor une fabrique de bandes dessinées ? – et craignait toujours de ne pas en donner assez à ses lecteurs. Mais c'est aussi toute la saga de *Gaston Lagaffe* que l'apparition subreptice de ce petit chien résume à elle seule. Car c'est ça, *Gaston* : l'histoire d'un héros né par hasard. D'une bande dessinée humble et tendre qui a fait son chemin à rebrousse-poil des diktats de son temps et de la tyrannie des superhéros. Et cette histoire foutraque, iconoclaste mais surtout généreuse regorge de clins d'œil. Pour peu qu'on veuille bien les voir.

Une idée en passant

Tout commence en janvier 1957. Franquin a 33 ans, un rôle clé au sein du *Journal de Spirou* et bientôt un nouvel atelier bruxellois, dont il taira jalousement le numéro de téléphone. L'homme est très demandé. Un jour, alors qu'il frise déjà le burn-out, il vient pourtant trouver le rédacteur en chef, Yvan Delporte, dans les bureaux de *Spirou*. Il sait que cet anticonformiste à barbe de prophète accueille toujours les idées à bras ouverts. Et justement, Franquin en a une. Une de rien du tout, une pour le changer de ses travaux habituels. Une idée en forme de blague : « On pourrait faire, dans *Spirou*, un personnage, un héros sans emploi, c'est-à-dire un héros de bande dessinée qui ne serait pas dans une bande dessinée. Et alors, comme il n'aurait rien à faire, il ferait des gaffes et saboterait le journal par ses maladresses. »

Delporte pointe sa barbe fournie en signe d'assentiment : l'idée est adoptée. Reste à

donner un visage à cet antihéros. Brainstorming dans un troquet à deux pas de la rédaction, Au bon vieux temps. Sur un sous-bock, Franquin griffonne une bouille qui deviendra Gaston. La silhouette d'échalas et les cheveux en baguettes de tambour seraient une réminiscence d'un gaillard aperçu lors de son voyage en Amérique. Quant au prénom, une contribution de Delporte, marqué dans sa jeunesse par la maladresse d'un copain d'école, Gaston Mostraet. Gaston, c'est aussi le prénom du beau-père de Franquin, mais le dessinateur n'est pas hostile aux passerelles entre l'intime et la fiction. N'est-il pas en train de devenir père pour de vrai au moment où il donne naissance à Gaston sur le papier ?

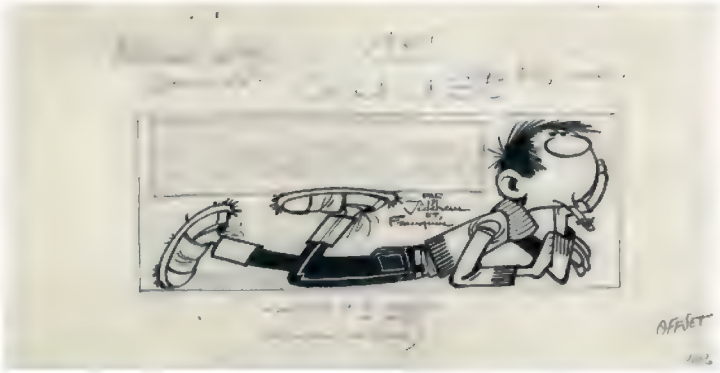
Arroser l'arroseur

Voilà donc André Franquin, des commandes par-dessus la tête, embarqué dans les aventures d'un héros désœuvré. Ironique, n'est-ce pas, de la part d'un tel bourreau de travail ! A moins qu'en offrant de son précieux temps à un personnage aussi mou – mou, le « gros pif en forme de pomme de terre » ; molles, les épaules voûtées ; molle, la bouche gobant un mégot –, Franquin n'ait voulu tout envoyer en l'air dans une grande explosion de rire. De fait, la première rencontre de *Gaston* avec les lecteurs de *Spirou*, dans le n° 985 daté du 28 février 1957, se décline sous le thème du saccage : des traces de pas noires souillent la bordure d'une page. Dans un coin, un jeune homme vient de pousser la porte de la rédaction. A-t-il frappé avant d'entrer ? Pas sûr, vu son air un peu tête en l'air et la nervosité avec laquelle il tire sur son nœud pap'. Oui, pour sa toute première fois, Gaston a mis la forme : cheveux courts, blazer, chaussures de ville. La semaine suivante, le revoilà dans un coin de page. Il a réussi à entrer, mais il semble toujours un peu embarrassé. Pas d'inquiétude, le garçon prend vite ses aises : affalé sur une chaise au numéro d'après, il s'allume une cigarette. Remballé, le costume élégant : le mythique pull à col roulé s'est imposé, lui aussi. Sept jours plus tard, enfin, quelqu'un semble avoir remarqué sa présence. En bas de la rubrique Sports, surmontés d'un grand point d'interrogation, Spirou et Fantasio observent Gaston qui fait le pied de grue, clope au bec. Dans les fêtes, on met toujours du temps à repérer les pique-assiette.

Le 28 mars 1957, le *Journal de Spirou* passe en couleurs. Quadrichrome, le fumeur solitaire est bel et bien fiché. Bleu, le liseré de traces de pas ; vert, le pull-over ; bleu clair, les revers du jean foncé ; rouges, les chaussettes. Et turquoise, les espadrilles ? Pas si vite. Pour l'instant, Gaston porte des chaussures de cuir. Quand Franquin poussera d'un cran supplémentaire le laisser-aller vestimentaire du personnage, les espadrilles de Lagaffe seront orange. Mais l'état déplorable des souliers de toile n'est pas du goût d'un lecteur de Mauléon-Licharre, fief pyrénéen de l'espadrille. Soucieux de la réputation de sa ville, il envoie à Franquin deux paires de chaussures flambant neuves, l'une noire et l'autre bleue. Franquin jette son dévolu sur la paire bleue, que Gaston adoptera pour ne plus jamais la quitter.

Six semaines après son apparition, l'intrus prend enfin la parole, au cours d'un dialogue digne d'une pièce de Beckett. « Qu'est-ce que vous faites ici ? » C'est Spirou qui soutire au grand escogriffe ses « J'sais pas… », ses « Beuh… » et ses « Sais plus… ». Aucune information ne filtre de cette absurde interview, si bien que Spirou finit par lâcher : « Mais vous êtes bien sûr que c'est ici que vous devez venir ? » Toujours est-il que Gaston est dans la place. Et que ça se voit. Dès la semaine suivante, il renverse de l'encre sur le concours de la semaine, provoquant le tonitruant « Mille millions ! » de Fantasio. Dès son origine, la création de *Gaston Lagaffe* repose sur cette trouvaille géniale : faire interagir la fiction et la réalité. Ainsi, cette première gaffe fait partie intégrante du concours, puisque les lecteurs sont invités à retrouver les mots tachés par la maladresse de Gaston. Avec cet habile stratagème, Franquin réalise son fantasme : arroser l'arroseur et ridiculiser le pète-sec.

Pauvre Fantasio ! Lui qui incarne un reporter sympathique et intrépide dans *Spirou*, le voilà catapulté dans la peau d'un secrétaire de rédaction rabat-joie. Rabat-joie mais indispensable : clown blanc de Gaston, il fait valoir ses gags dans un dispositif comique vieux comme le monde. Le 25 avril 1957, il s'attaque au problème du



Un croquis annoté par Franquin de la couverture du premier album de *Gaston*, en 1960. L'impression en mini-format a trompé certains libraires, qui y ont vu un objet marketing.

« héros sans emploi » dans une communication historique : « Ce jeune homme, qui répond – parfois – au nom de Gaston, constitue pour la rédaction tout entière un problème quasi insoluble. [...] D'une interview réalisée par notre ami Spirou, il ressort que Gaston a été engagé au journal. Par qui ? Il nous a été impossible de l'apprendre. » Et de s'exclamer, horrifié : « *Spirou* est le seul journal au monde qui possède un héros en trop ! » Fantasio n'est pas au bout de ses peines. Un jour, Gaston se place devant l'objectif et son visage en gros plan obstrue une rubrique tout à fait sérieuse, « Le fureteur vous parle de... » Un autre, il libère une colonie de souris blanches dans toutes les marges du journal. Ou provoque un incendie d'extincteur. Bref, Gaston introduit chez *Spirou* un joyeux foutoir. Le procédé fonctionne ; alors que l'idée était née d'une simple plaisanterie et que nul ne pensait qu'elle passerait l'hiver – et surtout pas Franquin ! –, l'antihéros infiltré devient indispensable au journal.

LES MEMBRES DE LA RÉDACTION croqués par Franquin. Seul le rédacteur en chef est inspiré par une personne réelle, en l'occurrence Yvan Delporte.

La parution du millième numéro de *Spirou*, le 13 juin 1957, l'illustre assez bien. Pour l'occasion, Franquin réalise un tour de force, dessinant mille visages du groom en couverture. Mille ? 999, pour être exact. Car un intrus s'est fait un peu de place au soleil. On vous laisse deviner qui... C'est aussi dans ce numéro que le dessinateur fait sa reconnaissance en paternité, à l'occasion d'une autre grande première : sur la seizième page, Gaston emménage dans sa toute première bande dessinée – un briquet à gaz, un « essai » explosif et Fantasio qui rôde dans les parages. Signé Franquin, donc.

Il faudra attendre décembre 1957 pour que cette pratique se généralise. Jusqu'à cette date, les illustrations de *Gaston* continuent d'apparaître à la sauvage dans les pages du magazine. Mais Gaston a la folie des grandeurs, à tel point qu'il essaie d'ourdir un putsch, remplaçant le titre « Spirou » du n° 1018 par une pancarte « Gaston ». Première victoire : le 28 novembre 1957, dans deux strips qui deviendront le gag 0 de la série, un Fantasio atterré annonce pour la semaine suivante les récits hebdomadaires du héros-sans-emploi. Car Franquin commence à se sentir à l'étroit dans ses simples dessins humoristiques. Décidé à offrir une activité au héros-sans-emploi, Franquin met sur le coup le jeune dessinateur qu'il vient d'engager à son atelier, Jidéhem. Il a l'intention de léguer la bande dessinée à son cadet, après l'avoir formé. Au 15 A, avenue (ou « rue ») du Brésil, le travail est collégial ; les planches circulent de table en table et Franquin incarne davantage le rôle du donneur d'ordre – l'amour du pouvoir en moins – que celui du tâcheron. Au début de l'épopée *Lagaffe*, c'est donc Jidéhem qui dessine la majorité des *Gaston*. Et combien de fois l'aura-t-il dessiné et redessiné, ce Gaston, sous l'œil intraitable de Franquin, qui trouvait toujours « trop raide » le trait de son apprenti et l'exhortait à faire « plus mou » !

L'étoffe des héros

N'empêche que Jidéhem a donné beaucoup de lui à Gaston. « Bof », « M'enfin », « Oâââh », toutes ces expressions ont été directement prélevées de son vocabulaire, et Franquin a pris l'habitude de lire les gags de *Gaston* avec l'intonation de Jidéhem pour tester leur efficacité. Enfin, c'est à Jidéhem que l'on doit le nom de l'homme aux contrats. L'histoire est connue. Jidéhem, pour l'état civil, s'appelle Jean De

Maesmaker, J.D.M, Ji-dé-hem. Le jour où Franquin, reprenant une idée soufflée par son ami Greg, introduit à la rédaction un homme d'affaires adipeux et obsédé par la signature de contrats, Jidéhem retrouve dans le personnage de faux airs de son père, directeur d'un grand magasin bruxellois. Et le businessman fut baptisé d'un nom flamand aussi savoureux qu'un waterzooï.

Mais pas question de De Mesmaeker à ce stade de l'histoire. La nouveauté, en ce 11 décembre 1957, ce sont ces deux strips dans lesquels Gaston va pouvoir évoluer à son aise. Notre héros sans bande dessinée a donc fini par obtenir gain de cause. Mais lui octroyer une planche, n'est-ce pas une façon de le faire rentrer dans le rang? Franquin a bien nourri cette crainte, qu'il confie à Numa Sadoul, en 1986: « L'idée était de ne pas en faire un personnage de bande dessinée. Le fait pour lui d'avoir sa propre série a consisté en somme à trahir ses origines. » Pour autant, Gaston n'a rien du héros standard. En charge du courrier des lecteurs, il le laisse s'embouteiller à vue d'œil. Aussi Gaston continue-t-il à « démolir certaines pages du journal par divers moyens nés de sa fantaisie », conformément au souhait de son créateur.

Oh la vache!

Le 24 septembre 1959, de deux strips sur deux pages différentes, les gags de Jidéhem et Franquin passent à une vraie demi-planche. A croire que la paresse paie. Pourtant, le 15 décembre 1960, coup de théâtre : Gaston Lagaffe est licencié. Tout part d'une campagne de sensibilisation aux bienfaits du lait, « la brigade M », lancée par le gouvernement belge, et à laquelle Franquin a, du reste, apporté son soutien. Inspiré par le sujet, Franquin imagine Gaston ramenant au bureau une vache gagnée lors d'une tombola. Dessiné en couverture avec l'animal, le gaffeur s'écrit, ravi : « Avec ça, je serai le champion des brigadiers M! » Pour les lecteurs français, étrangers à cette campagne belge, la bulle est remplacée par une phrase plus transparente : « Elle est bien, hein! Et comme laitière, il paraît qu'elle est championne. »

Ce qui devait arriver arriva… Dix semaines et presque autant de gags plus tard, un communiqué de Fantasio-Delporte annonce que Gaston a été licencié. M. Dupuis, celui de la fiction, est tombé nez à nez avec le mammifère. Seulement entraperçu dans la série, le patron est l'ombre tutélaire de *Gaston Lagaffe*, le trait d'union entre la vraie rédaction et celle de la série, dont les membres et l'organisation sont purement fictifs. Et le plus drôle, c'est que le vrai M. Dupuis a bel et bien eu maille à partir avec une vache. Franquin, perfectionniste et déjà attiré par le potentiel comique de l'animal, lui avait réclamé d'en faire l'acquisition deux ans plus tôt. On ne refuse rien à son dessinateur vedette, aussi désorganisé soit-il. La vache fut achetée et donna un veau, sans que Franquin eût encore daigné la croquer. On

AH! OUI, PREMIER TRAVAIL, GASTON: VOUS RÉPONDREZ UN PETIT MOT GENTIL À CHACUN DES LECTEURS QUI ONT AIMABLEMENT ÉCRIT POUR RÉCLAMER VOTRE RETOUR.
BRRROOOROUM

LE RETOUR TRIOMPHAL DE GASTON à la rédaction, après avoir été « licencié » par M. Dupuis. Plus de 7 000 petits lecteurs de *Spirou* ont exigé son retour par courrier.

UNE ESQUISSE DE MAQUETTE signée Franquin pour le deuxième album de *Gaston*, édité en demi-format à l'italienne.

la vendit. Mais quelques mois plus tard, pour les besoins pressants du gag, il fallut en racheter une autre… Une longue histoire que celle de Dupuis et les ruminants… Et une histoire juteuse ! Gaston congédié, Franquin et Delporte vont s'en donner à cœur joie.

Les numéros s'enchaînent, toujours pas de *Gaston*. Le 29 décembre 1960, Fantasio prend la plume, en proie à un « insupportable remords ». Il a croisé son ex-employé dans la rue, « plus voûté que de coutume, comme accablé par la fatalité ». La semaine suivante, il lance un appel aux lecteurs, le stylo brandi dans une pose empruntée aux prospectus de propagandes de la Seconde Guerre mondiale : « Vite, écrivez pour sauver Gaston. » L'injonction est claire : « Ecrivez tous, en masse, par milliers, écrivez à M. Dupuis de reprendre Gaston. » Et le vœu est exaucé. Plus de 7000 lettres de petits lecteurs outrés déferlent chez l'éditeur. Le 19 janvier 1961, un encart des éditions Dupuis en forme de faire-part de décès annonce que « le sieur Gaston Lagaffe, né à Marcinelle d'une erreur de jeunesse d'André Franquin, est réintégré dans l'équipe de la rédaction ». La mise en scène pourrait être enseignée aux étudiants en marketing.

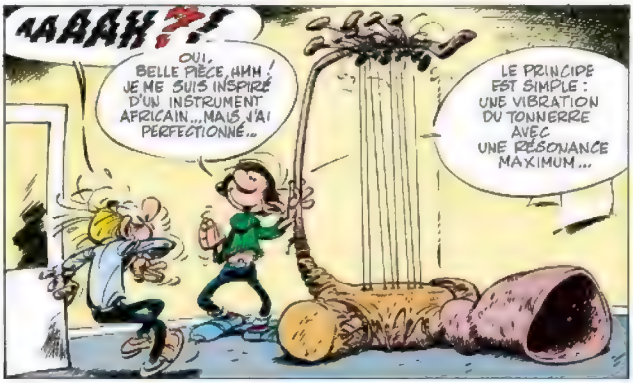
Plus rien n'arrête alors *Gaston*. Le 4 janvier 1962, sa demi-planche est promue en couverture. La famille est prête à s'agrandir. Si De Mesmaeker a fait son apparition dès le mois de mars 1960, le casting de *Gaston* va s'étoffer d'un coup durant l'année 1962. Le 22 mars, Gaston fait la connaissance de ses pires ennemis : l'agent Lontarin (qui deviendra Longtarin par la suite) et son carnet à souche. Avec son képi noir et son bâton blanc, le brigadier-chef a tout du flic français. C'est qu'en haut lieu on a demandé à Franquin de gommer toute belgitude. En effet, pour agrandir son tirage, *Spirou* doit miser sur les ventes en France. Ainsi, la série *Gaston* est vite transplantée dans une réalité pseudo-française – platanes bien taillés et clochers d'église – à peine mâtinée de faubourgs bruxellois. En juillet, c'est Prunelle et Lebrac qui débarquent. De celui-ci, le plus décontracté des personnages secondaires, Franquin se sent particulièrement proche. Il n'hésitera pas, d'ailleurs, à s'inspirer de ses propres mésaventures pour colorer les gags dont il est la victime. Vous souvenez-vous de la redoutable gomme-jokari, que Gaston accroche par un élastique au-dessus de la table à dessin de Lebrac ? Une expérience authentiquement tentée par ce grand bordélique de Franquin, toujours à la recherche de ses instruments de travail.

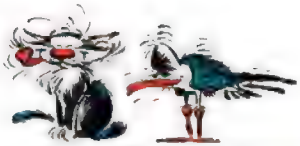
Du rire en bonus

Niveau casting, Franquin semble avoir voulu garder le meilleur pour la fin. En août puis en novembre de cette faste année 1962, Jules-de-chez-Smith-en-face et M^lle^ Jeanne font leur entrée dans la ronde. Deux personnages chers au cœur de Gaston, et deux personnages qui n'avaient pas vraiment vocation à s'enraciner. Le premier, qui deviendra l'un des piliers de la bande de Gaston, apparaît d'abord comme un agent invisible, partenaire d'une bataille navale longue distance. Même combat pour Jeanne, dont seule la queue-de-cheval rousse intéresse Gaston, en quête d'une comparse pour un costume de centaure deux-places. Pourtant, Franquin s'attache à ce « petit monstre, d'une laideur sans nom ». Et sous son crayon magique, à mesure que les sentiments de Gaston s'épaississent, Jeanne finit par devenir franchement « appétissante ». Officiellement, leur relation reste platonique. En privé, Franquin a admis s'être amusé à lui consacrer des planches plus explicites.

En 1963, *Spirou* accueille une nouvelle rubrique, « Le bal à Gaston », qui représente le gaffeur vêtu de costumes toujours plus extravagants – poulpe, manche à air, culbuto, tour Eiffel. Deux ans plus tard, une autre rubrique satellite est inaugurée. « En direct de la rédaction » institutionnalise le principe adopté dès la naissance du gaffeur : les communiqués d'une rédaction affligée par ses gaffes. *Gaston* a presque atteint sa vitesse de croisière. En 1966, il obtient enfin l'augmentation qu'il mérite : une pleine page de gags dans le journal, quatre étages de bêtises attendues chaque semaine avec dévotion par des milliers de lecteurs.

Puis vient l'année 1968. Pavés devant la Sorbonne, révolution rue du Brésil. Franquin trouve enfin le courage d'abandonner *Spirou et Fantasio*. Libéré des aventures du groom, le dessinateur laisse partir son poulain Jidéhem, qui piaffe de se consacrer pleinement à *Sophie*, sa série. Plus question pour Franquin de se débarrasser de *Gaston*. Il laisse libre cours à son imagination, comme avec ce drôle d'objet aux propriétés cataclysmiques, inspiré par la découverte d'une harpe ancestrale au Musée royal de l'Afrique


AAAAH ?!
OUI, BELLE PIÈCE, HMM ! JE ME SUIS INSPIRÉ D'UN INSTRUMENT AFRICAIN… MAIS J'AI PERFECTIONNÉ…
LE PRINCIPE EST SIMPLE : UNE VIBRATION DU TONNERRE AVEC UNE RÉSONANCE MAXIMUM…



centrale : le Gaffophone. L'instrument, populaire au point que le magazine organisera un concours de sa meilleure reproduction artisanale, finira pourtant par lasser Franquin, phobique de la facilité, et l'invention géniale prendra sa retraite dans un entrepôt de la rédaction, envahi d'herbes folles et de bébés oiseaux. Deux mois après l'avènement du Gaffophone, nouveau séisme : pour la première fois, au bas de la planche 644 – une histoire de moteur électrique pas très au point, dont Prunelle fera les frais –, Franquin met en scène sa signature : « Franqurrrheuh », intégrant dans son orthographe et dans sa graphie le râle d'un Prunelle asphyxié. Dès lors, le généreux Franquin prend l'habitude d'offrir à ses lecteurs ce petit bonus de rire sans cesse renouvelé.

Années d'euphorie

Elargissement des décors, introduction de nouveaux personnages : la fin des années 60 représente une forme d'âge d'or. La mèche tombante ornée d'un reflet bleuté, Gaston a achevé sa croissance. Il réduit son temps de sommeil, arrête de fumer et s'éloigne de plus en plus de la rédaction. Au cours du même gag, le 13 mars 1969, Gaston adopte deux nouveaux amis : le chat dingue – inspiré du chat de Franquin, César, presque aussi malicieux que sa représentation fictive – et la mouette rieuse à l'air sinistre – dont le dessinateur admirait les congénères lors de ses séjours en mer du Nord. Mais c'est à cette époque, surtout, que survient un chamboulement de taille : Fantasio prend la porte. Vingt-trois ans que Franquin dessine ses petits cheveux jaunes et ses sourcils relevés en accent circonflexe. En deux planches, le supérieur de Gaston est expédié à Champignac, domaine de *Spirou*, dans un jubilatoire et très franquinien mouvement de communication entre les œuvres. Avec son collier de barbe – emprunté à celui d'un traducteur néerlandais employé chez Dupuis – et sa chemise aux manches retroussées, Prunelle est bien plus moderne que son prédécesseur. Plus sympathique, aussi. S'il s'énerve tout rouge – son « Rogntudjû ! » est entré dans les annales –, il comprend, dans une certaine mesure, la poésie de Gaston, comme lors de cette scène mythique où, débusquant son employé endormi, lové au creux d'une niche de courriers en retard, il soupire : « On hésite à interrompre un moment de bonheur… »

ROGNTUGNI!!!!
ROGNTUGNI!!!!
BINQUO!?! CEUX QUI FOURRENT DE CES BIDULES GUERRIERS PLEIN LEURS ILLUSTRÉS, FAUT BIEN, DE TEMPS EN TEMPS, QU'ON LEUR RAPPELLE À QUOI SERVENT CES MERVEILLES…

LE GASTON MILITANT des années 70 et 80, qui supportait mal les cadeaux guerriers que *Spirou* distribuait à ses jeunes lecteurs.

L'ULTIME CASE DE GASTON, inachevée. Franquin avait émis le souhait que personne ne reprenne la série après lui.

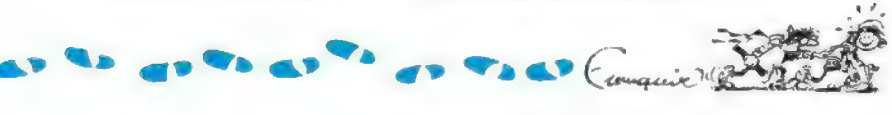
Passée l'euphorie de cette décennie, *Lagaffe* se fait désirer. Embarqué dans l'aventure du *Trombone illustré*, attiré par la nouveauté et par l'amer parfum des *Idées noires*, Franquin ne tient plus le rythme d'une planche par semaine que lui impose le statut de *Gaston*. En 1973, Thierry Martens, le nouveau rédacteur en chef de *Spirou*, trouve une parade : « Le coin des classiques ». Sous ce titre indolore se dissimule une pratique redoutablement perverse : à chaque semaine dépourvue de nouveau *Gaston*, la rédaction ressort du placard un ancien gag. Franquin, qui n'abhorre rien tant que ses anciens dessins, est bien obligé de s'y remettre.

La fin d'un mythe

Sans rien perdre de sa vigueur, l'humour de *Gaston* se déporte alors vers des terrains moins naïfs. En guerre contre les parcmètres et les maquettes d'avions nazis offertes en supplément de *Spirou*, accompagnant Greenpeace dans une action contre les baleiniers et participant à une manifestation anti-armement, *Gaston* devient militant et même égérie, le temps d'une campagne Unicef dans les années 80. Seulement, Franquin a beau prendre des libertés par rapport au format traditionnel, s'octroyant des retours aux strips ou aux gags dessinés, *Gaston* déserte peu à peu les pages du journal. Et si elle le requinque, la rencontre au festival d'Angoulême de 1984 avec des petits lecteurs capables de lui citer des gastonnades vieilles de quinze ans ne donne pas suffisamment de force à Franquin pour qu'il atteigne son objectif : le millième gag.

Le 25 juin 1991, le père de *Gaston* livre à *Spirou* sa dernière planche, numéroté 909. Il disparaît six ans plus tard, après avoir formulé deux souhaits : ne faire mentionner que *Gaston* dans sa notice du dictionnaire, et ne pas donner de nouveau papa au gaffeur. Seul le second sera exaucé : depuis 2009, un vaste travail de collecte et de recolorisation des planches de *Gaston* a été entrepris par Isabelle Franquin et Frédéric Jannin. Et grâce à cette exégèse, qui culmine avec la parution, en 2013, d'une sublime édition intégrale, c'est un *Gaston* flambant neuf qui nous invite à plonger dans ses gags pour y dénicher chien amoureux et baume au cœur. Encore et encore.

Romane Lafore



Le bestiaire de Franquin

A poil, à plume, à sang froid ou à queue préhensile : les animaux tiennent le haut du pavé dans les divers albums du dessinateur. Revue de détail.

LA COUVERTURE DU *CAS LAGAFFE* EST EMBLÉMATIQUE : on y voit le chat de Gaston lové dans l'un de ses bras et « la mouette » fièrement posée sur sa main. Franquin a toujours eu un intérêt particulier pour les animaux. Son univers en est rempli. « Petites bêtes, bestioles, mammifères terrestres ou marins, animaux imaginaires… Il racontait volontiers qu'il avait toujours vécu entouré d'animaux depuis sa plus tendre enfance », peut-on lire sur son site officiel. En effet, il passait ses vacances à la campagne, chez ses tantes Hortense et Germaine, où il côtoyait chiens, chats, poules, dindons et moutons… Comme Gaston, il a élevé des souris blanches (ou grises) et, comme Spirou, il a recueilli un écureuil qui vécut chez lui plusieurs années. Ainsi qu'un hérisson, une tortue et des perruches.

Devenu dessinateur, l'ami des bêtes a inévitablement rempli ses planches d'une faune abondante, que ce soit dans *Spirou* ou dans *Gaston Lagaffe*, allant même jusqu'à créer le plus fabuleux des compagnons imaginaires, un animal à la fois habile, drôle et intelligent, l'animal de ses rêves : le Marsupilami.

« C'est un trait de l'enfance d'adorer les animaux et de se plaire en leur compagnie, comme Gaston », peut-on lire dans le recueil de ses dessins animaliers*. N'oublions pas que Franquin débuta avec Morris, le père de Lucky Luke et de… Jolly Jumper. Parmi ses complices, on pouvait compter Roba, créateur de *Boule et Bill*, ou encore Peyo, le papa des *Schtroumpfs* (ils travaillèrent ensemble au dernier album de *Spirou*).

De même que Tintin ne se sépare jamais de Milou, Spirou a toujours été accompagné de Spip, son fidèle écureuil. Un compagnon discret, courageux, malin et délicat. Mais cela ne suffisait pas à Franquin : il a agrémenté les aventures de *Spirou et Fantasio* d'une murène, d'un rhinocéros, de serpents… L'album *Le gorille a bonne mine* est « l'occasion pour l'auteur de se documenter sérieusement afin de représenter de manière réaliste la faune et la flore africaines », nous apprend José-Louis Bocquet dans *Franquin, chronologie d'une œuvre*.

Et l'album *Les Voleurs du Marsupilami*, avec ses scènes de cirque, permet à Franquin de faire surgir chevaux, fauves et éléphants, sans oublier un amusant varan du Nil échappé du zoo.

Le Marsupilami, justement, vit dans la jungle de Palombie, en Amérique du Sud, et apporte au dessinateur un excellent prétexte pour donner vie à la fabuleuse faune amazonienne (avant sa disparition hélas programmée) : anaconda, tapir, jaguar (dont le pitoyable Gatogordo, qui tente toujours en vain de dévorer les bébés Marsupilamis), perroquets, aras, piranhas, toucans… Le facétieux créateur en profite pour imaginer un bestiaire encore plus étrange : l'imalipusram, une sorte de reptile ; le glyphodon ; la sournoise mante religieuse *Pador kidepourmis blandish* ; le tamarsupilanoir, un gros fourmilier ; le crog-frog (une grenouille), le tignass (un colibri à grandes oreilles), le flash (un animal nocturne) ou encore la fourmi cannibale (le mets favori du Marsu)…

Il ne pense qu'à chat…

Quantité de personnages du *Marsupilami*, y compris dans l'après-Franquin, sont des animaux (Bibu, petit Marsupilami mâle sans taches ; Balboa, le serpent de *Bip et Sarah, enfants de la jungle* ; Cavernabrole, le perroquet gris du Gabon, adopté par Rémi et Collin ; Mercurio, le chien de Lingo, un méchant garimpeiro) ou des « amis » de la faune (Lida Dorvasal, chercheur de papillons ; Mars Charrière, chef d'expédition scientifique ; Douglas G. Hair, milliardaire texan, collectionneur d'objets liés au Marsupilami)…

Dans les aventures inventées par Franquin, la faune en ressort systématiquement victorieuse, les chasseurs et trafiquants en tous genres sont ridiculisés, humiliés (c'est le cas, également, de manière presque idéologique, dans les *Idées noires*). La morale de ses albums est toujours identique : l'homme est un prédateur, généralement stupide.

Quant à Gaston Lagaffe, il est « éco-cool ». Traduisez : baba écologiste. Il recueille les animaux dans son bureau, les soigne, leur parle comme à des enfants ou à des amis… En couverture de l'album *La Biodiversité selon Lagaffe*, il est suspendu au cou d'une girafe. On ne s'étonnera pas de retrouver, plus tard, les créatures de Franquin associées au prestigieux WWF (et à son emblématique panda). Défenseur des baleines, le dessinateur aura également mis *Gaston* au service de Greenpeace. Historiquement, il peut être considéré – et c'est tout à son honneur – comme l'un des pionniers, dans l'histoire de la BD francophone, de l'écologie et de la défense des animaux.

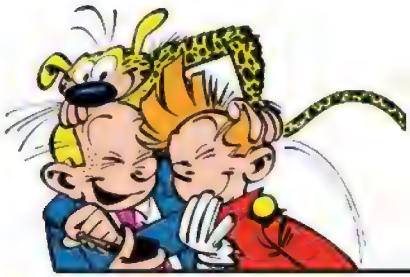
« Chat dingue, mouette rieuse, singes de cirque et homard rescapé peuplent l'univers de Gaston, gaffeur invétéré et grand ami des bêtes », lit-on encore sur franquin.com. Les admirateurs du gaffeur s'en souviennent : le chat occupe une place de choix. Sournois, griffu et chapardeur, mais aussi farfelu, capricieux, râleur et gourmand, il est la bête noire de la rédaction, et de M. De Mesmaeker en particulier. La mouette également. Elle parvient toujours à faire échouer la signature des contrats de l'homme d'affaires… Comme si Franquin avait souhaité doter ses bestioles de « qualités » humaines, avec leurs attachants défauts.

Le « chat dingue », ou « fichu chat », apparu en 1970, aurait été inspiré par un certain César, adopté par la famille Franquin en 1967. Isabelle, la fille d'André et de Liliane, le raconte dans l'éclairant avant-propos du hors-série *Des gaffes et des chats* : « Mon père s'est directement inspiré des facéties de César. Le gag de la super-balle, celui du fil dans lequel il s'emberlificote… César avait une véritable personnalité. Il valait son pesant de pâtée pour chat ! »

Dans cet album, chef-d'œuvre du genre, Gaston, après avoir été réprimandé toute une journée (par un policier, une femme de ménage, ses patrons et ses collègues) se confie à sa souris grise baptisée « Cheese » : « Bin ! Je suis content de te voir… Toi, au moins, tu me fais un large sourire… »

Les aventures de Gaston sont également peuplées de vaches, de poissons rouges… Sur la couverture de *Faites gaffe à Lagaffe*, le sympathique baba cool tient trois tortues en laisse. Pour mieux signifier qu'il faut craindre les hommes plus que les bêtes… ● **Tristan Savin**

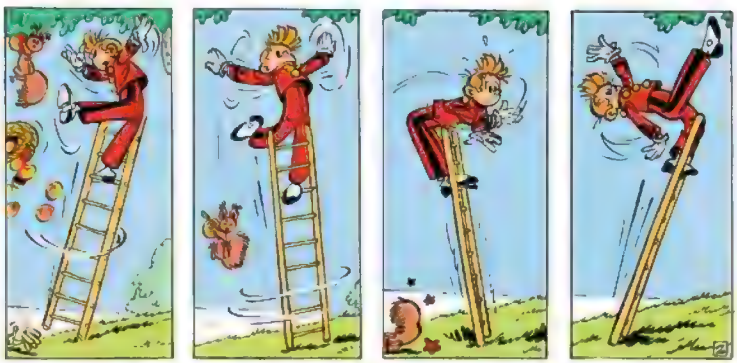
* *Le Bestiaire de Franquin*, 2 volumes (Marsu Productions, 2004 et 2006)



Le maître de l'humour

Entre inventions et onomatopées, burlesque et humour noir, l'art du gag était chez Franquin une orfèvrerie unanimement saluée, mais diversement analysée. Décodage.

AVANT DE DEVENIR les auteurs vedettes du *Journal de Spirou* et des éditions Dupuis, Morris, Peyo et Franquin s'étaient connus en travaillant pour un petit studio bruxellois de dessins animés, la Compagnie belge d'actualités (CBA). C'était en 1945. C'est là que Franquin a appris le sens du burlesque. C'est là aussi qu'il travailla son art du mouvement, et fignola ce qui le distinguerait d'Hergé, dont le dessin est bien plus statique. Le Belge Philippe Capart a coécrit *Morris, Franquin, Peyo et le dessin animé* (éditions L'An 2, 2005). Pour lui, le cinéma burlesque américain a forgé l'art de Franquin, car il « oblige à démonter le geste. C'est une belle école de chorégraphie. André Franquin, comme les réalisateurs de dessins animés (Tex Avery, Bob Clampett, Chuck Jones...), sont les héritiers de ce cinéma du geste qui était resté, depuis les années 20, coincé dans le muet (et le mime) ». Hugues Dayez, critique de cinéma bruxellois, est lui aussi un connaisseur de Franquin – il commente d'ailleurs une nouvelle édition de *La Mauvaise Tête*, parue en novembre chez Dupuis –, qui a, selon lui, « des références clairement américaines. Son travail a consisté à évacuer ces influences pour faire la transition entre les *comics* américains et une nouvelle bande dessinée belge : il a été le premier, chez nous, à ne pas faire de gags familiaux, mais des gags plus universels, sur un terrain plus quotidien, plus social, puis plus absurde ». Quand on rétorque que le cinéma d'Harold Lloyd ou de Jacques Tati était cependant une orfèvrerie d'écriture, Capart bondit : « On parle beaucoup des intellectuels comme de gens "lettrés", mais les Franquin, Morris, Uderzo étaient des intellectuels par l'image, comme l'étaient Charlot, Tati, Grimault ou Buster Keaton. C'est une vérité essentielle, qui me semble complètement échapper aux milieux culturels, engoncés dans le théâtral et le littéraire. » Pour lui, l'art du gag chez Franquin est visuel, totalement visuel.



Le trait face aux mots

Et Dayez de compléter : « Prenez *Gaston* : chacun des gags est pensé en dessins, et non en scènes écrites. En quoi ? Par l'expression des personnages. C'est le running gag de Prunelle qui, ouvrant la porte du bureau de Lagaffe, tombe sur lui et sa nouvelle (énième) invention. C'est, encore, le "boum !" que fait la boule de bowling lorsque Gaston tente de casser une noix avec. Chez n'importe qui d'autre, l'effet serait tombé à plat. Chez Franquin, le premier effet comique est dans l'expression, la vie, donnée à chaque attitude. Du pur gag de dessinateur. Ici, l'idée est toujours transcendée par le dessin. » Serait-on exclusivement dans un comique de situation et de répétition ? A voir. Jul, grand admirateur du Belge, souligne « une grande élégance de vocabulaire. C'est par une syntaxe hyperchâ-

ALLONS VOIR COMMENT GASTON SE DÉBROUILLE AVEC LA TONDEUSE À TÉLÉ COMMANDE...
VOUS DIREZ CE QUE VOUS VOUDREZ, LA TONDEUSE AVAIT PRIORITÉ...
Franquin

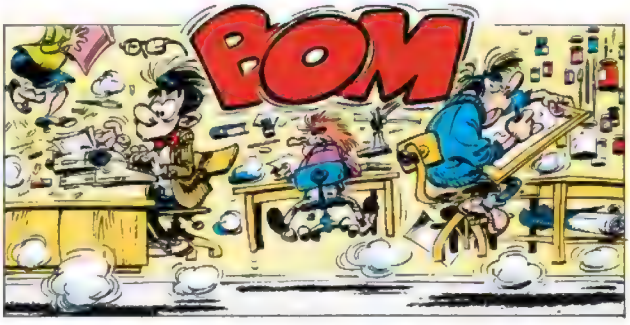
tiée qu'il a magnifié le comic strip. Le décalage entre le langage de Gaston d'un côté et celui de Fantasio, Prunelle, De Mesmaeker ou Mlle Jeanne de l'autre est ce qui fait que, chez lui, le gag tombe au cordeau. Comme un costume bien taillé ». L'analyse de la syntaxe est d'ailleurs un élément qui permet une lecture politique de *Lagaffe*, dont nombre de lecteurs firent le symbole de l'homme refusant le travail. Une attitude, un décalage, qui font dire à Jul que, « au fond, tout ce que sous-tend le comique de Gaston est cette question : est-il fou ou fait-il le fou ? On arrive en plein Michel Foucault ». Chez Franquin, l'idée du jeu de mots et celle du running gag ont un sens éminemment politique, jusqu'au radicalisme des *Idées noires*. Ces dernières reposent d'ailleurs sur un graphisme certes épuré, mais aussi sur un texte taillé et poli comme un diamant noir.

L'onomatopée pour accorder les lignes

Mais ceux qui l'ont vraiment connu n'en démordent pas : le gag de Franquin repose sur le visuel. Batem, qui reprit le *Marsupilami*, évoque ainsi sa « façon de coter ses cases afin de s'assurer du meilleur impact de celles-ci. Mais il fallait aussi et surtout que cela le fasse rire ! Nombre de ses gags ne fonctionnent que parce qu'il les a illustrés lui-même, car l'effet comique peut aussi ne provenir que de son dessin, de la justesse de l'attitude ou de l'expression de ses personnages ». Hugues Dayez ne dit d'ailleurs pas le contraire. Pour lui, seuls ses propres gags fonctionnent vraiment. « L'humour de Franquin est un humour de dessinateur. Quand Greg travaillait avec Franquin, il faisait du Franquin, car c'était un caméléon notoire – c'est d'ailleurs le seul qui est parvenu à s'emparer de *Tintin*. Goscinny a certes fourni des gags à Franquin, mais ceux-ci étaient trop précis et ne marchaient pas car Franquin avait besoin de mener le bal. »

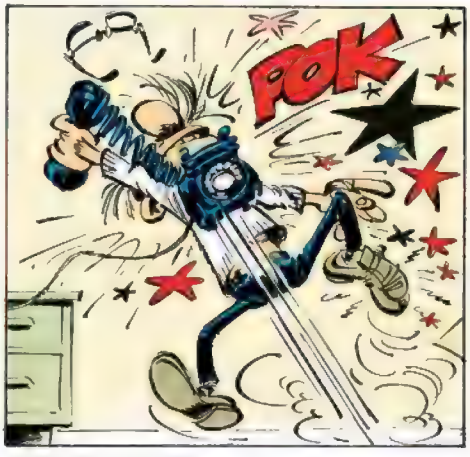
C'est peut-être dans l'art de l'onomatopée que, chez lui, le gag opère l'union du verbe et du dessin. C'est là que réside une partie de son inventivité, de son extravagance. Là aussi que se lit clairement son évolution graphique et sémantique. Hugues Dayez l'admet volontiers : « Il est vrai qu'il a poussé l'onomatopée très loin… graphiquement. Chez certains, elle aurait été moche, inutile, vulgaire, sans rien apporter d'autre que du bruit. Par elle, Franquin est parvenu à intégrer du texte dans l'image comme personne. » Du texte dans l'image : un art d'auteur, une réussite d'illustrateur. C'est en cela, aussi, que Jul vénère le Belge : « Dans la bande dessinée d'humour, le scénario représente l'alpha et l'oméga. Et Franquin, ne l'oublions pas, était auteur ET dessinateur. Comme auteur, ses gags et sa musique ont amené du *nonsense* et une profondeur nouvelle à son art. Et c'est cette musique, par le swing de son scénario, qui a été magnifiée par son trait. » Musical, l'art du gag de Franquin ? Le maître ne manquait en tout cas pas de cordes à son arc… •

Hubert Artus



Les 7 familles du gag

Maître de l'humour, Franquin a su exploiter, au fil des ans, la multiplicité de ses formes pour mieux faire rire ses lecteurs. Revue de détail.



LE BURLESQUE

ENFANT DU DESSIN ANIMÉ et du cinéma muet, Franquin a su pousser à son paroxysme l'art du burlesque et de la pantomime. Appliqué à la bande dessinée, celui-ci repose sur quelques piliers parfaitement maîtrisés par le dessinateur : sens du découpage, vivacité du trait, expressivité des personnages. Dans le gag 679, Gaston a remplacé le fil du combiné de Prunelle par un ressort, qui va rendre l'appareil incontrôlable – de quoi occasionner un sacré «coup de téléphone»...

L'ABSURDE

OUTRE LA MÉCANIQUE BIEN HUILÉE du gag, Franquin ne négotait pas non plus sur l'usage d'un humour plus «absurde», que n'auraient pas renié les Monty Python. S'il en fera surtout usage dans la période *Trombone illustré*, le *nonsense* figurait déjà en bonne place dans les premiers gags de *Gaston*, où l'étrangeté du personnage est flagrante. Ainsi de ce gag où le «génie» de Gaston est employé à construire un trombone géant. Ou dans la série hilarante des « Mais si on danse ? », où le dessinateur, bien aidé par ses lecteurs, imagine des costumes plus absurdes les uns que les autres.

Djiiiii
- BAH ! HONNÊTEMENT, J'AVOUE N'AVOIR PAS ENCORE TROUVÉ DE GRAVE INCONVÉNIENT À L'INSTALLATION... TOUCHONS DU BOIS !
Djiiiii

LE JEU DE MOTS

MÊME S'IL NE PARSÈME PAS SES PAGES d'autant de calembours qu'un René Goscinny, Franquin n'en maîtrise pas moins l'art du jeu de mots qui fait mouche. De Mesmaeker, assommé par un marteau, s'écrie ainsi : «C'est un coup monté pour me descendre ! » Ce même De Mesmaeker qui voit ses contrats servir de cornets de frites : ils sont rédigés en «caractères gras»... Franquin associe ainsi trouvailles verbales et comique de situation dans un cocktail qui, comme le système de pneumatiques de Gaston, réussit à vous en mettre «plein la vue».

L'AUTODÉRISION

TÔT FRANQUIN A SU s'amuser de lui-même et de ses créations, jusqu'à se mettre en scène (de façon invisible) dans *Gaston*, notamment. Un jour, c'est une sculpture murale d'oreille, que Franquin aurait créée lui-même à partir de l'oreille de Gaston. Un autre, ce dernier lui rend la pareille avec une main-fauteuil bâtie sur ses croquis… Dans ce gag 720, Gaston débarque à la rédaction avec un carton plein de têtes miniaturisées façon Jivaros. Un nouveau mode de caricature signé Franquin, qui ne s'attire que les railleries d'un Prunelle passablement agacé.

LE RUNNING GAG

ÉLÉMENT INCONTOURNABLE des séries humoristiques, le running gag est un aspect essentiel de l'humour de Franquin – dégâts du gaffophone, bataille de boîtes de conserve, noix récalcitrantes, homard incongru, les exemples ne manquent pas. Le genre culmine, bien sûr, avec l'impossibilité pour Fantasio, puis pour Prunelle, de signer les fameux contrats de M. De Mesmaeker – pas moins de 101 gags y sont consacrés, où ces feuilles de première importance seront tour à tour passées sous la douche, brûlées, mixées ou encore salies par une fiente de pigeon. Ironie suprême : seul Gaston parviendra, à deux reprises, à signer un contrat avec l'homme d'affaires !

...ET JE SUIS HEUREUX D'ÊTRE AUJOURD'HUI PRÉSENT PARMI VOUS, PARMI TOUTES CES MAGNIFIQUES BÊTES À CORNES À LA TÊTE DESQUELLES MONSIEUR LE PRÉFET NOUS FAIT L'HONNEUR DE S'ASSEOIR, LUI QUI, DEBOUT À LA PROUE DU SPLENDIDE TROUPEAU DE LA RACE BOVINE DU PAYS, TIENT, D'UN ŒIL LUCIDE ET VIGILANT...

LA SATIRE

S'IL ATTEINT SON PAROXYSME dans les *Idées noires* (chasseurs et militaires, notamment, en prennent pour leur grade), le goût de Franquin pour la satire et la parodie est déjà présent dans ses œuvres précédentes, que ce soit avec Modeste et Pompon, qui raillent la modernité, ou avec Gaston, pourfendeur en chef de l'ordre public. Le gaffeur prendra notamment pour cible l'agent Longtarin, et avec lui tout ce qui porte l'uniforme – ce qui vaudra d'ailleurs à Franquin un courrier courroucé des pouvoirs publics français lors des événements de Mai 68 !

L'HUMOUR NOIR

ON RÉDUIT GÉNÉRALEMENT aux seules *Idées noires* ce versant de l'humour de Franquin. Mais de ses premiers gags dans *Le Moustique* au recueil de ses monstres dans *Cauchemarrant*, en passant par la planche réalisée pour Amnesty International montrant un Gaston torturé, le dessinateur a toujours laissé planer, sur son œuvre, une certaine inquiétude teintée de colère. Lui-même d'ailleurs n'y voyait pas une rupture franche avec ses travaux précédents, jugeant que ses *Idées noires* n'étaient rien d'autre que du « Gaston trempé dans la suie ». ● **Julien Bisson**

“*Franquin, les* Idées noires *et moi*”

Entretien
Marcel Gotlib

LE GÉNIAL CRÉATEUR de *Gai-Luron*, de *Rubrique-à-brac* et de *Rhâ& Lovely* n'a jamais caché son admiration pour Franquin. La création du magazine *Fluide Glacial* lui donna l'occasion de publier les *Idées noires*... Le dessinateur nous livre ses souvenirs.

Marcel Gotlib en 1974, l'année où il rencontra Franquin pour la première fois.

© William Karel/Gamma

Selon le livre* Et Franquin créa la gaffe, *vous auriez déclaré avoir appris à dessiner avec l'album* Le Nid des Marsupilamis, *paru en 1960. Franquin aurait donc été votre prof de BD sans le savoir. C'est vrai ? Vous aviez pourtant 26 ans à l'époque...

Marcel Gotlib : Je ne m'en souviens plus du tout. J'ai toujours adoré Franquin depuis que j'ai mis le nez dans un de ses albums. Alors, que ce soit celui-ci ou un autre... *Le Nid des Marsupilamis* est formidable, il est même adorable... Mais mon album préféré est *QRN sur Bretzelburg*. J'ai regardé à la loupe chacune des cases. J'ai l'intégrale de Franquin en trois exemplaires. Et une dédicace, dans un de ses derniers albums, que j'ai découpée et encadrée. J'ai appris à dessiner, dans l'absolu, avec d'autres dessinateurs, mais lui a été un de mes maîtres, oui. En 1960, je n'étais pas encore dans la BD. J'ai commencé en 1962, quand *Vaillant* (qui allait devenir *Pif Gadget*) m'a commandé une page hebdomadaire. Avant, je faisais des petits albums à colorier, pour enfants. Mais j'ai vite déchanté. Mon but, c'était *Pilote*.

Avec le recul, qu'est-ce qui vous a séduit dans le travail de Franquin ?

> Tout me plaisait, mais avant tout son graphisme, son dessin. Aussi bien *Spirou* que *Gaston Lagaffe* ou tous ses autres albums. Y compris quand il travaillait au *Trombone illustré*, un supplément à *Spirou* qui n'était pas du tout du goût du grand patron. Il se plaignait de recevoir des lettres de parents de lecteurs. Il n'y avait pourtant rien de méchant là-dedans.

PREFACE
Franquin. Le plus Grand Auteur B.D. du monde. Ses dessins sont des bijoux, des merveilles, des feux d'artifice. Son inspiration féerique, son Génie. Son talent époustouflant et fascinant. Son sublime. Le moindre de ses dessins [illegible] une fresque grandiose. Michel-Ange et Léonard de Vinci se prosternaient devant lui. Ses extraordinaires Chef-d'Œuvres sont dignes de magie à l'état pur. Franquin perfection de la divinité, œuvre accomplie. Franquin magistral. Franquin éblouissant. Franquin rayonnant. Franquin la tendresse.
Je devais, je devais absolument dire tout ça, même si ça doit blesser sa légendaire modestie.
GOTLIB

Le Trombone illustré *publiait les* Idées noires. *Puis, en 1977, les* Idées noires *paraissent dans* Fluide Glacial – *que vous veniez de créer deux ans plus tôt avec Alexis et votre ami d'enfance, Jacques Diament. Est-ce vous qui avez proposé à Franquin de vous rejoindre ?*

C'est effectivement dans *Le Trombone illustré* que Franquin a commencé à faire les *Idées noires*. Juste avant, il ne travaillait plus, il était plus ou moins en dépression. Quand il ne travaillait pas, toute la profession lui tombait dessus pour lui demander un petit dessin, n'importe quoi. J'ai fait comme les autres, je lui ai envoyé un scénario crayonné et, à ma grande surprise, il m'a renvoyé mon scénario exécuté en couleurs. Quand j'ai vu ça, je suis tombé raide. Cette planche *[une histoire de Martiens sur un banc, NDLR]* est parue dans *Fluide*. Il me l'a offerte, elle est toujours au mur dans mon bureau. Plus tard, *Le Trombone* a été obligé de s'arrêter, sur les injonctions formelles de M. Dupuis. Il n'y avait plus d'*Idées noires*. Je me suis tout de suite rué sur Franquin et je lui ai dit que je voulais les *Idées noires* pour *Fluide*. J'ai publié toutes celles parues dans *Le Trombone*, en un seul paquet, avec une couverture que j'ai bidouillée avec un dessin de moi en page de garde. Ensuite, il a continué à nous livrer une page par semaine.

Dans quelles circonstances avez-vous rencontré Franquin la première fois ?

C'était à Angoulême 1 *[la première édition du festival de bande dessinée, en janvier 1974, NDLR]*. Je me suis retrouvé entre mes idoles : Franquin et Harvey Kurtzman, le créateur du magazine *MAD*. Il y avait aussi Mandryka et Claire Bretécher, c'était la grande époque de *L'Echo des savanes*, sorti peu avant *[en mai 1972, NDLR]*. Il y a eu un mini-scandale quand des parents ont mis le nez dans le journal et ont hurlé à la profanation de Mickey Mouse *(rires)*. Après le lancement de l'*Echo*,

Le portrait de Franquin par Gotlib, paru en préface de l'album des *Idées noires*.

OÙ SUIS-JE ?
DIEU MERCI, IL N'ÉTAIT QU'ASSOMMÉ !
VITE ! EMMENEZ-LE !
NON ! JE NE VEUX PAS !
TAISEZ-VOUS ! VOUS NOUS AVEZ FAIT UNE DE CES PEURS ...
HEUREUSEMENT, TOUT EST BIEN QUI FINIT BIEN !
24

« Avec Franquin, on s'est entendus tout de suite. Qui pouvait ne pas s'entendre avec lui ? C'était une crème. Il était a-do-rable. »

Mandryka est resté le patron, Claire a commencé à faire *Les Frustrés* au *Nouvel Obs*, et je me suis retrouvé sans rien de spécial à faire. J'hésitais à reprendre mon carton à dessins pour retourner à *Pilote*, mais je gardais le bon souvenir d'un journal dont on était les maîtres. Je me dégonflais, car il y avait les problèmes administratifs. Et j'ai revu un copain d'école, Jacques Diament. A nous deux, avec un troisième larron, Alexis, hélas disparu deux ou trois ans après, on a mis *Fluide* sur rails… C'était en 1975, le premier numéro est sorti le 1er avril ! C'était l'exode de *Pilote*. Tous les dessinateurs voulaient faire un journal. Ils ont disparu les uns après les autres. Sauf *Fluide* : le prochain numéro fête ses 40 ans.

Revenons à votre rencontre avec Franquin…

Je me souviens d'une anecdote… Nous étions à table avec Kurtzman et, à un moment, j'ai sorti la vieille blague : « Comment vas-tuyau de poêle ? Pas mal, et toile à matelas ? » Le jeu de mots n'est pas génial, mais ça arrivait bien dans la conversation. Les autres se marraient, mais Kurtzman ne comprenait pas un mot de français et m'a demandé ce que ça voulait dire. Je lui ai répondu : « C'est comme si, en anglais, on disait : *"How do you Douglas Fairbanks ? Not bad and Yul Brynner."* » Il m'a regardé et m'a dit : « *And you find that funny ?* » « Et vous trouvez ça drôle ? » C'était la belle époque, c'était fabuleux. Avec Franquin, on s'est entendus tout de suite. Qui pouvait ne pas s'entendre avec lui ? C'était une crème. Il était a-do-rable. Si j'insiste sur le mot adorable, c'est parce que dans le métier il y en a plein qui sont le contraire. On était obligé de s'entendre quand on discutait avec lui. Il avait ce tempérament belge : il riait, il avait un rire très fort. Même s'il était dépressif. Quand on est allé le voir en Belgique avec Diament pour lui demander l'autorisation de sortir les *Idées noires* en album, il a dit : « Bien sûr », sans discuter des droits. On en a sorti un et demi : un normal, et l'autre qui faisait la moitié, à l'italienne, car il n'y avait pas assez de pages. Quand on a sorti ça, c'est devenu l'album qui s'est le mieux vendu chez Audie, les éditions de *Fluide Glacial*. C'était avant *Les Bidochons*, qui sont devenus la locomotive du journal. Et même un mythe, puisqu'ils sont dans le dictionnaire.

En quoi ces Idées noires étaient-elles révolutionnaires, à l'époque ?

Pour moi, Franquin a toujours été révolutionnaire. Son dessin a fait des petits – y compris moi. J'ai eu un jour cette phrase magnifique *(rires)* : « Derrière toutes mes oreilles, il y a une oreille de Franquin. »

D'un point de vue technique, en quoi le dessin de Franquin était-il novateur ? Est-ce sa façon de rendre le mouvement qui en fait un dessinateur hors pair ?

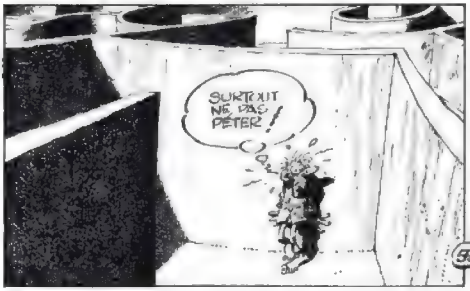
Oui, c'est tout ça… Les expressions des visages et les attitudes corporelles. C'est difficile à expliquer. Les deux grands, à cette époque, c'étaient Franquin et Hergé. Pour moi, il n'y avait pas photo, c'était Franquin avant tout.

***Ce sont deux écoles très différentes, celle de Bruxelles, avec* Le Journal de Tintin, *et celle dite de Marcinelle, avec* Le Journal de Spirou…**

Oui, voilà.

Les gros nez d'un côté, la ligne claire de l'autre.

C'est cela. Mais je dois reconnaître que je ne suis pas un fan de *Tintin*. Ça ne m'a jamais attiré. Si le graphisme ne m'attire pas, je ne



lis même pas l'histoire. Donc, en fait, je ne l'ai pas lu. Un jour, j'ai eu le malheur de dire à Goscinny que je n'avais jamais lu un album d'Hergé et il m'a engueulé : « Comment ? Vous êtes dessinateur de BD et vous n'avez jamais lu un *Tintin* ? Faites-moi le plaisir d'en lire ! » Pourtant, c'est tout le contraire d'*Astérix* et des gros nez d'Uderzo. Un jour, Mandryka m'a téléphoné et m'a dit : « Allo ? La boucherie Sanzot ? » Je n'ai pas compris. Quand il m'a expliqué, je n'ai pas trouvé cela drôle. Mais c'est le principe du running gag, au début, le lecteur ne comprend pas. C'était pareil avec mon Newton.

Et vous, comment vous situez-vous, aujourd'hui, par rapport à Franquin ? Un simple élève ?

Au début, oui. Après, on n'est pas élève toute sa vie, alors je crois avoir trouvé un style, entre guillemets, qui m'est propre, même s'il doit beaucoup à Franquin, à Kurtzman et à des tas de gens, y compris des écrivains.

Pour en revenir aux* Idées noires, *diriez-vous que c'est de l'humour noir ?

Ça peut être considéré comme de l'humour noir. Quand on connaît Franquin, ce sont effectivement des idées assez sombres parce que ça correspond à son tempérament. Et certaines *Idées noires* sont très dures, elles font penser à la mort. Comme le gag de ces types qui jouent à la pétanque avec des grenades.

La mort est omniprésente. Ce sont des histoires de meurtre, de suicide... Est-ce un humour de désespéré ?

« Certaines *Idées noires* sont très dures, elles font penser à la mort. Comme ces types qui jouent à la pétanque avec des grenades. »

Je ne sais pas s'il était vraiment désespéré, c'est peut-être un bien grand mot. Il était dépressif. Il avait été malade. Il avait eu un infarctus, je crois *[en 1961, Franquin était atteint d'une hépatite virale, NDLR]*. Il n'allait pas bien et ça se sentait surtout dans les *Idées noires,* pas dans le reste de son travail, ni dans *Spirou* ni dans *Gaston Lagaffe.* Mais il adorait faire des espèces de petits monstres.

Il aimait les animaux. Il y en a plein son œuvre...

Dans *QRN sur Bretzelburg,* il y a une scène d'anthologie, avec un train, des charcuteries qui tombent, des chiens qui cavalent et dévorent tout : on les entend presque se parler en se pourléchant…

Vous avez collaboré à certaines de ses* Idées noires... *Vous reconnaissiez-vous dans cet humour ?

Il n'était pas « humour burlesque ». Il était humour tout court. J'étais influencé par Franquin, mais pas seulement. Il y avait tous les burlesques, notamment les Marx Brothers, mais aussi les livres. C'est ça, la formation d'un dessinateur : on est influencé par tout ce qu'on ingurgite avant de se lancer dans le métier. Par exemple, Gai-Luron, c'est Droopy.

Vous, vous êtes surtout dans la parodie.

Oui, j'adore ça. Quand j'étais en classe, adolescent, j'adorais parodier, pasticher des auteurs, y compris ceux que je n'avais pas lus. J'ai tellement l'amour de l'imitation que je suis capable de reconstituer la référence.

« Il considérait cela comme de la rigolade très poussée. Mais l'humour, qu'il soit noir ou blanc, c'est fait pour faire rigoler. »

...SI, SI, C'EST UNE BONNE IDÉE, LE SIÈGE ÉJECTABLE POUR HÉLICOPTÈRES... C'EST LA RÉALISATION QUI ...
IL Y A DIX ANS QUE JE LE DIS : C'EST POSSIBLE, MAIS VERS LE BAS ...
ALLEZ ! NETTOYEZ ET DÉCOREZ ...

Etes-vous d'accord avec l'idée selon laquelle* Spirou *est de la BD pour enfants,* Gaston *de la BD pour ados et les* Idées noires *de la BD pour adultes ?

Oui, on peut dire ça comme ça.

***On sent cette évolution chez Franquin, au fil des ans ; chez vous aussi d'ailleurs : vous êtes passé à la BD pour adultes avec* Fluide Glacial.**

C'est vrai. Avec *L'Echo des savanes*, aussi. C'est une évolution qui me paraissait normale. A l'époque de *Rubrique-à-Brac* et de *Pilote*, je sentais que je commençais à piétiner. Mais je trouvais des systèmes qui, finalement, se sont révélés plus comiques. Dans l'une des dernières *RAB*, la sexualité chez les animaux, je prenais l'amibe, le cochon, l'éléphant et l'homme. Par couples. Avec les différentes phases : la séduction, etc. Et après, il y a l'acte. Mais dans *Pilote*, ce n'était pas possible. Alors à la fin du strip, j'ai mis des photos qui n'ont rien à voir ! Par exemple, un bouquet de fleurs… Un jour, Claire Bretécher m'a dit que c'était encore plus drôle comme ça, bien plus que si j'avais été plus loin dans la démonstration de la sexualité. C'est pour cela que j'aime Perec et l'Oulipo. Il y a des contraintes à contourner.

Chez Franquin, il y a aussi un aspect politique.

Oui. Je ne dirais pas politisé… Mais engagé, oui.

A travers* Gaston *et les* Idées noires, *on comprend qu'il n'aimait ni les industriels, ni les chasseurs...

Oui, c'est ça, il défendait la nature, il était écolo. Et antimilitariste, ça, c'est sûr.

Il était en résonance avec la jeunesse contestataire de son époque. Peut-on dire qu'il était, finalement, une sorte de hippie – sans connotation péjorative ?

Oui, oui. Tous ces mecs-là ont tous plus ou moins disparu. Ça fait mal au cœur d'y penser. Dans cette génération de dessinateurs, ils étaient tous sympas. Mais curieusement, la plupart étaient contre *L'Echo des savanes*. Jijé, par exemple, trouvait normal de dessiner des cochonneries à table, sur une nappe, mais pas professionnellement. Et il n'était pas le seul. Mais ce n'était pas méchant.

Comment était Franquin, dans la vie de tous les jours ?

Il était formidable. On se marrait bien. Sa dépression ne se sentait pas du tout. Je suis souvent allé le voir à Bruxelles. D'ailleurs, j'avais plus de copains et de collègues belges que français. Je ne pense pas qu'il y ait un humour belge, mon ami Jannin est un malade de l'humour anglais. On dit un humour belge pour un mauvais humour *(rires)*.

Et quand vous avez travaillé avec lui, que vous lui faisiez des scénarios, ça se passait comment ?

Je lui faisais des scénarios gribouillés, lui se débrouillait, je n'allais pas lui donner d'ordre. Je les lui envoyais par la poste. J'ai fait pour lui *Le Corbeau pétomane*, qui est paru dans *Fluide*. Et *Les Chats*, avec des toutes petites cases. Et deux ou trois idées pour les *Idées noires*. Mais à chaque fois, il éprouvait le besoin de mettre « idée de… ». Un jour, je lui ai donné une idée pour une page de garde d'album, un Jésus qui marche sur les eaux (pleines de goudron) et il a marqué, en dessous du dessin, qui était très bien : « Idée Gotlib ». Mais je l'ai viré. Il m'a donné tellement d'idées toute sa vie que celle-là, je lui en faisais cadeau.

Vous a-t-il fait des confidences sur sa dépression ?

Il en parlait peut-être à ses proches, mais moi, je ne l'ai jamais entendu se plaindre de sa déprime. J'ai bien connu sa femme, Liliane. Je corresponds toujours avec sa fille Isabelle. Quand on a sorti le premier album des *Idées noires*, à *Fluide*, on n'avait pas d'attaché(e) de presse et j'ai écrit à Claude Villers, le juge du *Tribunal des flagrants délires* (sur France Inter, NDLR) : « On sort un pur chef-d'œuvre, est-ce que tu pourrais inviter Franquin ? » Et il l'a fait. Franquin a chanté *Le Clairon*, de Déroulède, lors de cette émission, c'était très marrant. Après cela, tout le monde se ruait sur lui pour lui demander de signer n'importe quoi. Car il se permettait de faire des gags dans sa propre signature… Je n'en connais pas d'autre qui faisait cela – à part peut-être le dessinateur de *Popeye*, qui dessinait toujours un cigare…

Est-ce que Gaston Lagaffe est en quelque sorte son autoportrait ?

Certainement. Il y a mis de lui. Avant, Franquin avait repris la main pour Spirou,

créé avant guerre par Rob-Vel et repris par d'autres ensuite. Il était obligé de suivre la voie. Alors que Gaston Lagaffe, c'est purement lui. Il avait des tas de traits de caractère et de comportement qu'il a reproduits chez Gaston. Par exemple, Gaston bricole, et lui aussi était bricoleur. Ce personnage est fabuleux. Et certaines des pages des albums sont vraiment des merveilles.

Et il y a toujours des animaux...

Oui. Et comment il les dessine ! Les éléphants, les vaches...

Parmi ses personnages, lequel préférez-vous ? Spirou, Gaston, le Marsupilami ?

Ce n'est pas un personnage que je préfère, c'est toute son œuvre. Je prends tout.

Et la Palombie ? Que pensez-vous de ce besoin de créer, de toutes pièces, un pays ?

C'était vachement marrant, comme idée. Et le nom est très beau, il me plaisait. J'ai d'ailleurs mis des années à comprendre que c'était un jeu de mot sur la Colombie ! La palombe et la colombe...

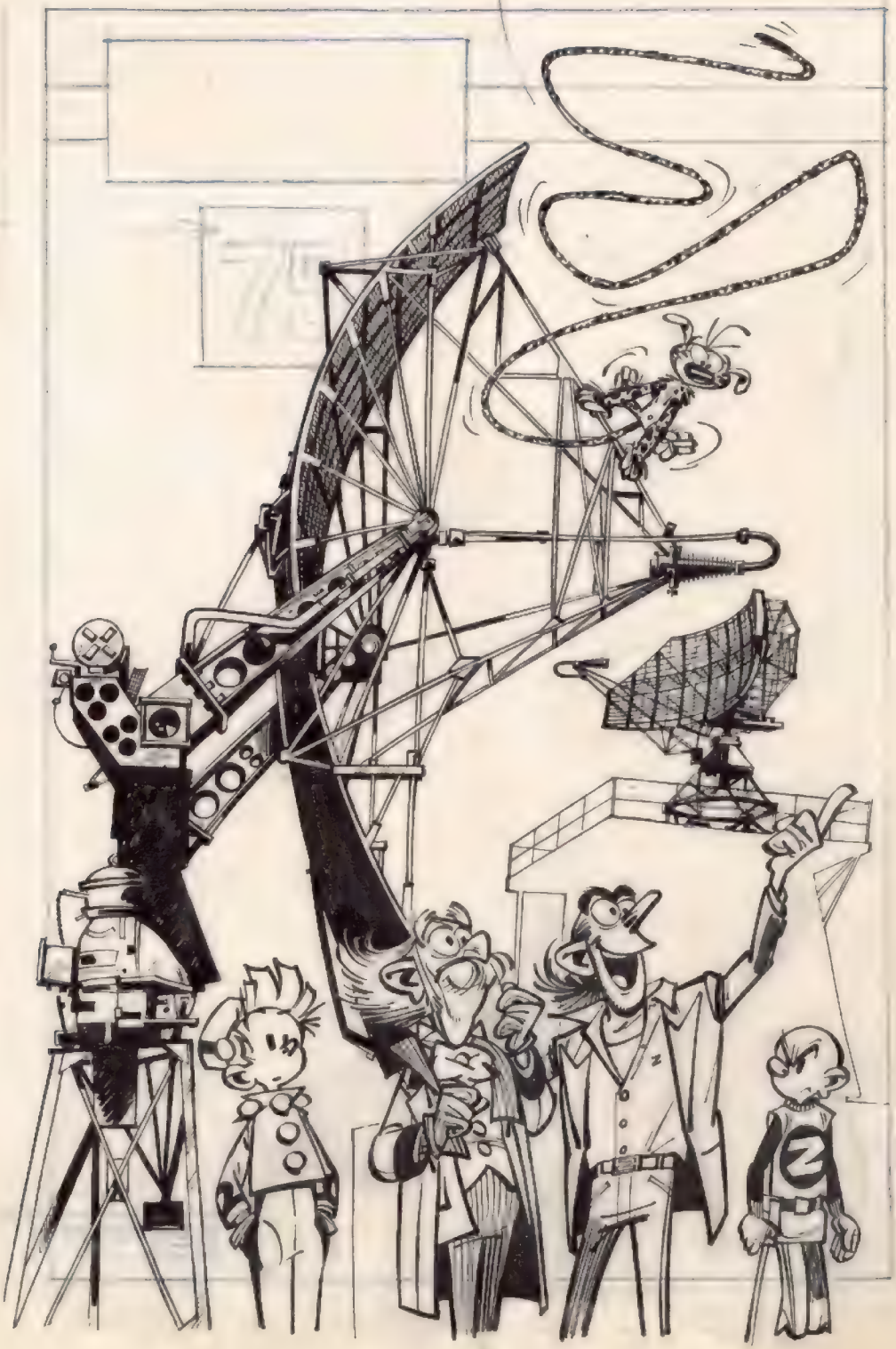
Franquin disait : « Mes idées noires ne sont pas autre chose que de la rigolade ! » Il le pensait vraiment ?

Il considérait cela comme de la rigolade très poussée. Mais l'humour, qu'il soit noir ou blanc, c'est fait pour faire rigoler.

N'y avait-il pas autre chose, quelque chose de plus profond ?

Si, mais il était extrêmement modeste. D'ailleurs, il a dessiné *Modeste et Pompon* pour *Le Journal de Tintin*. ●

Propos recueillis par Tristan Savin



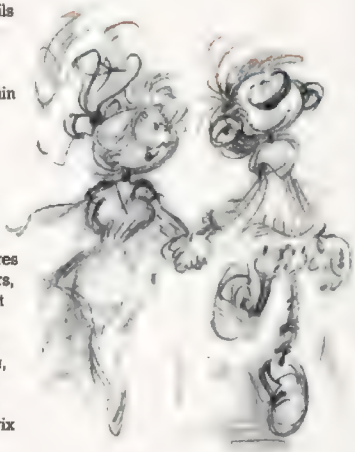
INÉDITS

Franquin

Explorer l'œuvre d'André Franquin, c'est se confronter à un drôle de paradoxe : si les albums et autres recueils de son travail pèsent déjà lourd, ils ne forment pourtant que le sommet d'un iceberg beaucoup plus imposant. Travailleur acharné, Franquin a laissé derrière lui des dizaines de milliers de dessins, couvertures et animations. Des pépites qui commencent seulement, depuis quelques années, à être découvertes et recensées.

Lire a ouvert cette malle aux trésors, pour vous dévoiler des documents rares ou inédits, des esquisses, des repentirs, des cases supprimées, qui témoignent du *work in progress* franquinien. Certains de ces dessins ne sont parus jusqu'ici que dans les pages de *Spirou*, il y a un demi-siècle de cela. D'autres n'existent que dans de rares recueils édités à de très petits tirages, à des prix hors de portée du grand public. D'autres encore n'ont jamais été montrés sur papier jusqu'à aujourd'hui. Leur point commun : la richesse de la palette d'un artiste qui aura su explorer plusieurs chemins graphiques avec la même exigence de qualité.

JULIEN BISSON



OUI,
Il y a du nouveau à propos du Marsupilami ! Dès la semaine prochaine, nous serons en mesure de vous rendre compte de certaines découvertes de la plus haute importance.
Pour tous ceux qui s'intéressent au Marsupilami, la prochaine aventure de Spirou sera le
Film de l'Année

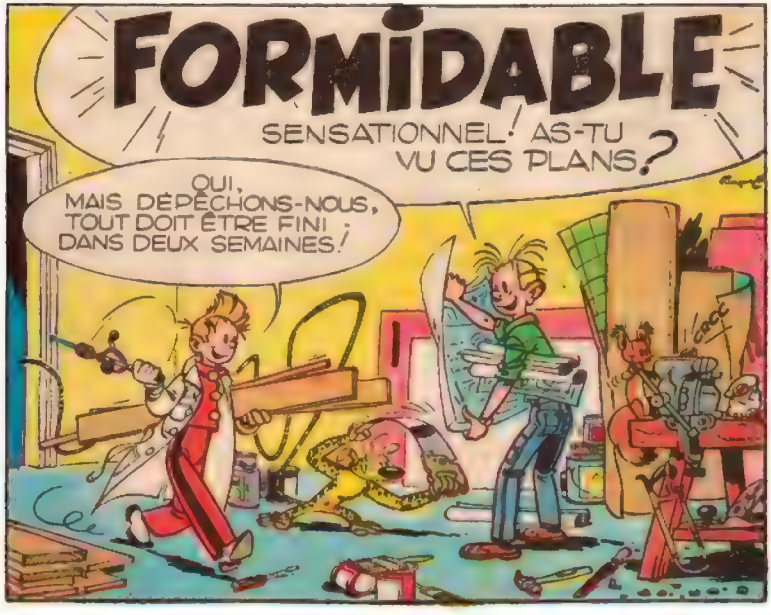
Une aventure bien mystérieuse
Dans le *Spirou* numéro 968, daté du 1er novembre 1956, apparaissait ce petit encart, annonçant le début, la semaine suivante, d'une nouvelle aventure de *Spirou*, dont le titre serait *Le Film de l'année*. Elle paraîtra finalement sous un nom plus connu : *Le Nid des Marsupilamis*.

Starter et Seccotine
Dessinateur occasionnel de « Starter », la rubrique automobile de *Spirou*, et créateur du petit mécanicien éponyme, Franquin n'hésitait pas à y ajouter ses propres personnages. A l'image de ce dessin de 1956, où on peut reconnaître une certaine Seccotine…

Autocollant Gaston
Le 9 novembre 1972, le prix de *Spirou* augmente : il passe de 1,50 à 2 francs ! Pour faire passer cette augmentation, de nouvelles séries sont lancées, un grand concours est organisé et… des autocollants sont agrafés au centre du journal, prêts à être décollés ! C'est l'inévitable Gaston qui essuie les plâtres…

Un rockeur-né
Dans l'un de ses premiers strips, Gaston s'essaye au rock, avant que Fantasio ne lui casse une chaise sur la tête. Voici une série de croquis préparatoires inédits qui montrent le travail de Franquin pour un projet de figurine latex.

Face-à-face insolite
Parue dans *Spirou* le 20 décembre 1962, cette confrontation hilarante entre Gaston et Franquin fait suite au retour en première page de *QRN sur Bretzelburg* – après de longs mois d'interruption. Désormais habitué aux feux de la rampe, Gaston menace de se mettre en grève – prétexte à un dialogue aussi absurde que savoureux, jusqu'à une inévitable gaffe.



Grands travaux chez *Spirou*
Ce beau dessin de Franquin est apparu dans le numéro 884 de *Spirou*, daté du 24 mars 1955. Il sera suivi d'un autre du même format, la semaine suivante, montrant les deux amis en pleine séance de peinture. Le but de cette campagne ? Annoncer la nouvelle maquette du magazine, avec un meilleur papier et de nouvelles pages en couleurs.

Stalactites égarées
A la page 21 de l'album *Gare aux gaffes* apparaît un dessin montrant les stalactites créées par la ficelle tendue entre les bureaux de Gaston et de Jules-de-chez-Smith-en-face. Mais celui-ci n'est pas l'original de Franquin ! Après l'avoir égaré, ce dernier avait été contraint de le redessiner pour la version album. Il a finalement été retrouvé des années plus tard, dans une brocante, par un petit veinard qui l'a découvert plié en deux dans les pages d'un magazine. Le voilà montré pour la première fois, grâce à l'aide précieuse de Frédéric Jannin : on peut y reconnaître la qualité nettement supérieure du dessin et l'usage de la peinture blanche pour figurer les fameuses stalactites.

SPIROU ET LA
VROOUMM
TURBOTRACTION
RÉSUMÉ :
SPIROU ET FANTASIO SONT EN POSSESSION DES PLANS D'UNE AUTO RÉVOLUTIONNAIRE QUE LES USINES TURBOT METTENT AU POINT. ILS SONT À LA RECHERCHE DE MARTIN, À QUI ILS DOIVENT REMETTRE LES PLANS.
LA PISTE DE MARTIN LES CONDUIT AU CŒUR DE LA BROUSSE AFRICAINE, OÙ ILS EMPÊCHENT UN NÈGRE DE TUER UNE GAZELLE.
L'INDIGÈNE APPELLE SA TRIBU À LA RESCOUSSE...

Changements de titres
Il arrivait que certains albums de *Spirou et Fantasio* changent de titre entre la prépublication dans le journal et la parution en librairie – donnant aux hauts de page d'époque du magazine une rareté réjouissante ! Les lecteurs de *Spirou* ont ainsi pu lire *Spirou et la Turbotraction* (titre initial de *La Corne de rhinocéros*) et *QRM sur Bretzelburg* (au lieu de *QRN*). Quant au *Gorille a mauvaise mine*, il a changé de nom au dernier moment, Dupuis jugeant que le mot « mauvaise » dans le titre risquait de compromettre le succès de l'album…

Gaston et les Schtroumpfs
Dessin original et totalement inédit, réalisé en 1971 par Franquin et Peyo, pour la librairie Lambiek d'Amsterdam. Malgré les précautions prises par le libraire, le feutre de Peyo s'efface peu à peu. Encore quelques années et il aura totalement disparu.

Mlle Jeanne dénudée
Si les amours de Gaston et de Mlle Jeanne sont restées très chastes dans les albums de la série, Franquin osait en privé en proposer une version plus « olé olé ». Il existe même une série de croquis très explicites, que la décence nous interdit de reproduire ici ! Reste ce magnifique dessin d'une Mlle Jeanne dénudée et amoureuse, allongée sur une peau de bête, qui rêve en contemplant le portrait de Gaston.

Gaston et Milou
Le 2 juillet 1959 paraissait, dans les pages de *Spirou*, ce gag numéro 75 de *Gaston*, le montrant avec un célèbre chien blanc venu rendre visite à la rédaction – la légende (très improbable) voudrait qu'Hergé l'ait lui-même dessiné ! Ce dessin n'est par la suite jamais apparu dans les albums classiques de *Gaston* – encore aujourd'hui, la numérotation passe directement du gag 74 au 76.

AH ! PARDON. NOUS OUBLIONS DE VOUS DIRE CE QU'EST DEVENU CE LUCKY CASPIANO, QUI NE S'EST PAS COMPROMIS DANS CETTE TENTATIVE D'ENLÈVEMENT... DEUX MOIS PLUS TARD, EN BANLIEUE, UN MONSIEUR BIEN SORT D'UNE COQUETTE VILLA...
... MONTE DANS SA VOITURE ET MET LE CONTACT...
BAOUM
NOUS SOMMES QUITTES, LUCKY CASPIANO...
POLICE, SOTO KIKI ! CE FEU D'ARTIFICE VOUS RAPPORTERA DE LONGUES ANNÉES DE PRISON... EN AVANT !
GANGSTER ? NE M'EN PARLEZ PAS : C'EST LE PIRE DES MÉTIERS !

La Foire aux gangsters

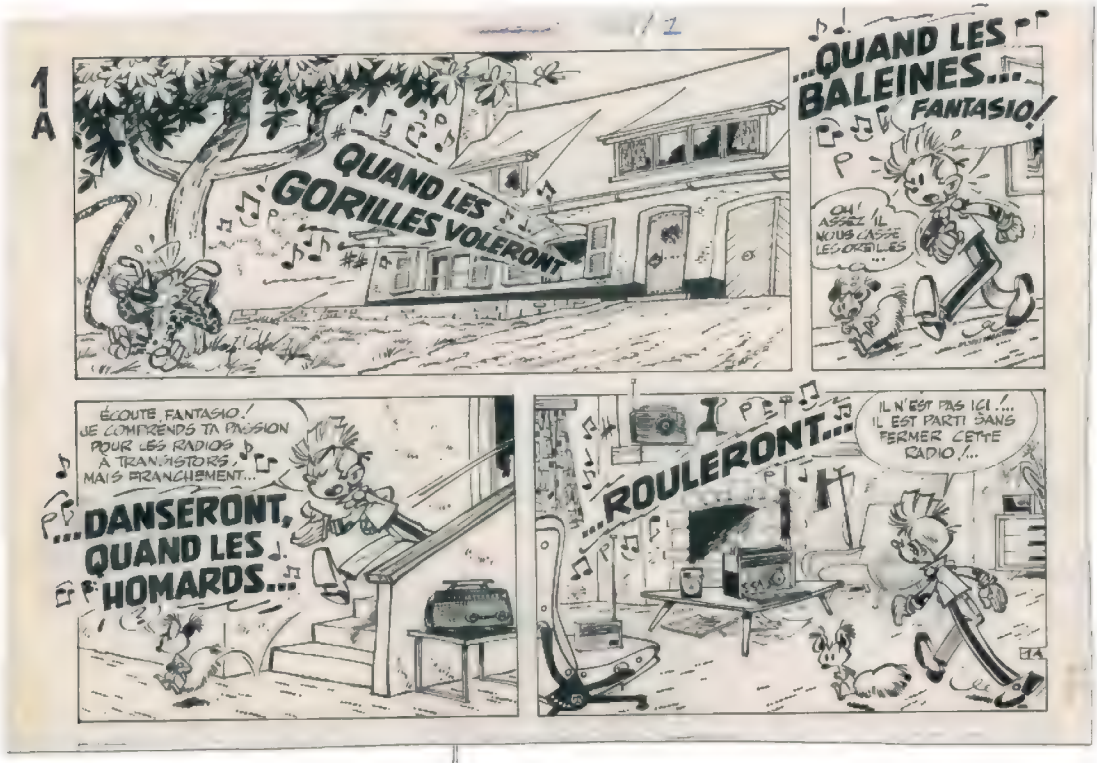
une fin trop violente ?

Si vous n'avez jamais eu entre les mains le numéro du *Journal de Spirou* du 24 avril 1958, il y a fort à parier que vous n'avez jamais lu la véritable fin de *La Foire aux gangsters*, comme le révèle la nouvelle édition de cette histoire, commentée par José-Louis Bocquet et Serge Honorez. Apparaissent en effet deux strips supplémentaires, qui laissent voir la vengeance sanglante de Soto Kiki contre Lucky Caspiano. Quand l'histoire paraît en album, deux ans plus tard, surprise : ceux-ci ont disparu, laissant voir pour seule conclusion un Gaston sortant tranquillement de prison. Que s'est-il passé ? Charles Dupuis aurait-il tiqué devant la conclusion violente de cette histoire, qui venait compléter son album favori, *Le Nid des Marsupilamis* ? Vingt ans plus tard, Franquin regrettera, dans un entretien au journal flamand *Humo*, cette histoire « pathétique », dont il juge n'avoir pas su maîtriser le scénario – en dépit des qualités graphiques évidentes de ce polar audacieux.

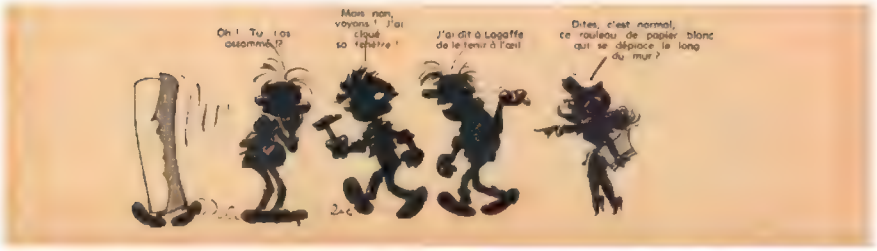
Franquin

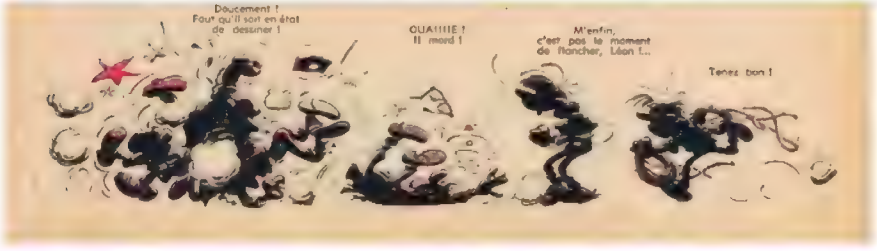
Les strips perdus de QRN sur Bretzelburg

Une certaine mythologie entoure l'album *QRN sur Bretzelburg*, marqué par la dépression de Franquin, qui arrêta de le dessiner pendant un an, avant de signer l'un de ses plus grands chefs-d'œuvre. Reste qu'il manque, dans la version aujourd'hui vendue dans le commerce, plusieurs pages par rapport à la version publiée dans *Spirou* : cinq planches au total ! La raison est simple : Charles Dupuis ayant refusé que Franquin reprenne le personnage de Zorglub, le dessinateur a fait appel à Greg pour composer un autre scénario, mais doit entre-temps faire durer l'épisode du transistor dans le nez du Marsupilami. Celui-ci va donc errer dans la ville, rencontrer un vieux violoniste et provoquer quelques catastrophes… Auparavant, dès la première page, une autre scène aura été supprimée, qui voit Spirou tenter d'éteindre plusieurs appareils musicaux avant de voir débarquer Fantasio. Enfin, une dernière séquence disparaîtra plus loin dans l'album : Fantasio, prisonnier de la forteresse de Schnapsfürmich, est contraint de marcher avec une paire de chaussures trop petites pour lui (il a réclamé du 41, on lui a donné du 37). La scène a été retirée, faisant par trop penser à une séance de torture… Autre différence, plus anecdotique mais pas moins savoureuse : les chansons diffusées par le transistor de Fantasio ont été modifiées entre la version magazine (publiée en 1961) et la version album (de 1966) afin de les rendre plus intemporelles ! Ainsi, le groupe belge The Cousins, auteurs du hit *Kili Watch*, se voit notamment remplacé par Gaston Ouvrard et son *Je n'suis pas bien portant*, un tube datant lui de… 1932 !


1 A
QUAND LES GORILLES VOLERONT
...QUAND LES BALEINES... FANTASIO!
OH! ASSEZ! IL NOUS CASSE LES OREILLES
ÉCOUTE, FANTASIO! JE COMPRENDS TA PASSION POUR LES RADIOS À TRANSISTORS, MAIS FRANCHEMENT...
...DANSERONT, QUAND LES HOMARDS...
...ROULERONT...
IL N'EST PAS ICI !... IL EST PARTI SANS FERMER CETTE RADIO !...

1 B
...A BICYCLETTE...
CET APPAREIL-CI EST FERRÉ. C'EST UN AUTRE QUI...
VITE, MES NERFS NE TIENDRONT PLUS TROIS SECONDES!
...QUAND IL PLEUVRA DES MILLIONS...
CELUI-CI NON PLUS! MAIS ENFIN...
EH BIEN QUOI?
...D'OÙ SORT CETTE SATANÉE MUSIQUE?
...QUAND LES PAVÉS FLEURIRONT...
CLIC
RRRRRCHH
NON, PAS ÇA! C'EST SON RADIATEUR SOUFFLANT...
ZUT! LE GRILLE-PAIN!
ZLOING
...ALORS SUR NOTRE...
MAIS OÙ EST LE BOUTON DE CELUI-C
ELITZ
ATTENTION, IL SE FÂCHE QUAND ON TOUCHE À SON FLASH ÉLECTRONIQUE...
1 B
1 C
POURQUOI TOUS CES APPAREILS SE RESSEMBLENT-ILS?
...PLANÈTE, ÇA TOURNERA ROND
PETIT MONSTRE!
J'AI TROUVÉ! C'EST LÀ!
S'IL VOUS PLAÎT, SAVOURONS, DÉGUSTONS CE SILENCE...
HÂAAAaaaa...
QUAND LES GORILLES VOLERONT...
DÉCIDÉMENT, LA RADIO M'ASSOMME...
QUAND LES BALEINES DANSERONT
SPIROU, DEVINE D'OÙ ME SORT CETTE MUSIQUE!
GRRRRMMBBLL GRMBLLMMLGR
1 C


Oh ! Tu l'as assommé !?
Mais non, voyons ! J'ai cloué sa fenêtre !
J'ai dit à Lagaffe de le tenir à l'œil
Dites, c'est normal, ce rouleau de papier blanc qui se déplace le long du mur ?



Un dessinateur séquestré
Lorsque paraissent ces trois bas de pages, dans le *Spirou* du 7 octobre 1965, cela fait deux ans qu'il n'y a plus eu d'aventures du groom dans le journal. Franquin dessine toujours sa demi-planche hebdomadaire de Gaston et quelques animations, mais il n'a plus guère envie d'un nouveau Spirou – ce qu'il met en scène avec humour dans le journal. La semaine suivante commencera à paraître *Bravo les Brothers*.

Gag inachevé
Parmi les gags restés inédits de Gaston, celui-ci est sans doute le plus frustrant : il est resté inachevé et seule existe la première demi-planche, qui montre Gaston et Jules-de-chez-Smith-en-face rendre visite à un Labévue reconverti en cuisinier. Pour la petite histoire, ce gag, qui devrait être le 908, a été numéroté 907 par Franquin !

HAHO!CA SENT BON ! MAIS C'EST DU LUXE !
AH LA, LA, IN TRIPANDE, TU EXCITERAS !
C'EST DONC VRAI QUE TU TE PASSIONNES POUR LA GASTRONOMIE !
J'AI DRESSÉ LA TABLE AU JARDIN ...
SNIF... ÇA SENT BON.
OUI, SANS PRÉTENTION ...
C'EST L'APÉRITIF MAISON. UNE FORMULE À MOI, BIEN SECRET ! N'EN ABUSEZ PAS, HIHIHI ...
RHAAH FAHHHHH
N'EN ABUSEZ PAS, HIHIHI ...
INSTALLEZ-VOUS LE CHEF EST AUX FOURNEAUX

Publi Gaston

VOILÀ ! LA TÊTE EST BOURRÉE D'EXPLOSIF...
C'EST UNE VÉRITABLE BOMBE PUBLICITAIRE !
C'EST RÉGLÉ POUR EXPLOSER À DEUX KILOMÈTRES DE HAUT...
...À CE MOMENT, LES DIX MILLE TRACTS PORTANT LE NOM DE VOTRE PRODUIT SE RÉPANDENT SUR LA VILLE !
ÇA, ÇA C'EST UNE PUBLICITÉ DANS LE VENT !!
5...4...3...2...1
ZÉRO !
FFFCHW!!!!!!
EN EFFET, ZÉRO ! ELLE A DISPARU..
ATTENDEZ L'EXPLOSION... ET JUSTEMENT, C'EST L'EFFET DE SURPRISE QUI..
BAOUM
J'AI COMPRIS ! DÉSORMAIS JE FERAI MA PUBLICITÉ DANS SPIROU !

d'ailleurs le tarif est au verso...

Publi-Gaston
Cette planche inédite, datant de 1967, était utilisée par *Le Journal de Spirou* pour démarcher de nouveaux annonceurs. Au dos de la planche étaient affichés les tarifs des publicités dans l'hebdomadaire.

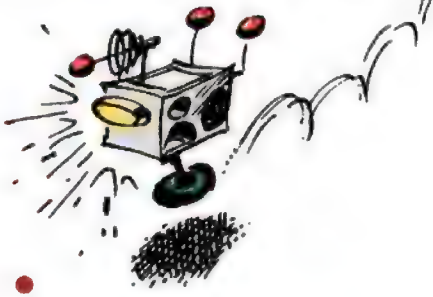
VOUS LE CONNAISSEZ CERTAINEMENT... NOUS L'APPELONS
BEUÂRK-LEMOCHE
MAIS IL A BEAUCOUP D'AUTRES NOMS...
UN CADEAU À FAIRE À UN ENFANT ? BEUÂRK SAIT CHOISIR DES JOUETS DÉLICATEMENT FORMATIFS...
ÂHAHAH ! REGARDEZ MOI LE GAILLARD ! C'EST DÉJÀ UN P'TIT HOMME !...
RRRRAK TRAKTAKTAK KARRÂTAK
QUAND IL VISITE UNE GROTTE, BEUÂRK EE CASSE UNE BELLE STALACTITE...
SI UN GIBIER TRAVERSE LA ROUTE, BEUÂRK DONNE UN COUP DE VOLANT POUR L'ESQUINTER ET LE CHOPER...
VOUS PENSEZ ! LE PLAISIR DE TUER + UNE BOUFFE GRATUITE !
IL FAUT VINGT ANS À LA NATURE POUR FAIRE UN BEL ARBRE. AVEC SA TRONÇONNEUSE À ESSENCE, BEUÂRK LE FOUT EN L'AIR EN VINGT MINUTES...
PAF POUF CRATCH
BEUÂRK-LEMOCHE S'ADONNE À LA PLONGÉE EN MER...
FLAP FLAP
...EST-CE POUR JOUIR DU SILENCE, POUR ADMIRER LES CORAUX, LES COULEURS DU DÉCOR ?...
...POUR VOIR GLISSER LES POISSONS JOLIS ?...
MAIS NON ! C'EST POUR LES TUER, COMME À LA CHASSE SUR TERRE, EN TUER, POUR LE PLAISIR,...
... EN TUER BEAUCOUP PLUS QU'IL NE POURRA EN AVALER ...
SEUL ESPOIR POUR LES POISSONS, C'EST QU'UN JOUR, ATTIRÉ PAR TOUT CE SANG, UN REQUIN...
...CES BÊTES-LÀ, ÇA MANGE N'IMPORTE QUOI...

Beuârk-Lemoche
Parues dans *Le Trombone illustré* le 29 septembre 1977, ces deux demi-planches ont de faux airs d'*Idées noires*, mais ne seront jamais reprises en album, hormis dans une intégrale des éditions Rombaldi de 1987, aujourd'hui introuvable.

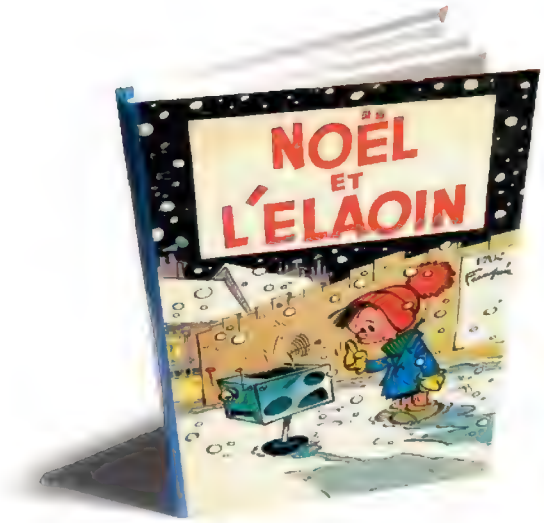
LE MARSHALL
PAR Franquin
DORÉNAVANT NOUS VOUS RACONTERONS CHAQUE SEMAINE LES EXPLOITS DE L'UN DE CES HOMMES COURAGEUX QUI LUTTÈRENT HÉROÏQUEMENT POUR FAIRE TRIOMPHER LA LOI DANS L'OUEST SAUVAGE...
PAS UN GESTE, CHICO! TU ES FOU...
TCHING
BLOOM
IL A EU LE TEMPS D'ATTRAPER SON COLT, MAIS IL N'A PAS DE BALLES DANS SON... SUR LUI... JE VEUX DIRE: IL N'A RIEN POUR RECHARGER SON SIX-COUPS...
REWARD
$10.000
CHICO
OUAIS, CE SCÉNARIO, ON L'A VU CENT FOIS AU CINÉ... TIENS: JE PARIE QUE VOUS SAVEZ COMMENT ÇA SE TERMINE...
PAW
CINQ
UN BON MARSHALL UTILISE AU COMBAT TOUT CE QU'IL TROUVE... ICI, LES "TUMBLEWEEDS", CES HERBES SÈCHES ET MORTES QUI, POUSSÉES PAR LE VENT, TRAVERSENT, DE LEUR AIR TRISTE DE DÉRACINÉES, LES PETITES VALLÉES DE L'OUEST...
PAW
PAW
QUATRE, TROIS...
DANS LE DOS DU VENTRE!
...IL DOIT POUVOIR IMPROVISER UN STRATAGÈME NOUVEAU...
NOUVEAU-TU PARLES!
PAW
DEUX...
PAW
RESTE UNE
WOMAN
PAW
RENDS-TOI, CHICO, TU ES DANS UNE IMPASSE, ET TU AS TIRÉ TES SIX BALLES...
BREW
PAW
'SCUSEZ, MARSHALL... JE VOIS LÀ DES BALLES DONT VOUS NE VOUS SERVIREZ PAS, DITES, N'SEREZ PAS FÂCHÉ SI LE VIEUX CHICO VOUS EN PREND SEPT... SIX POUR SON COLT...
...ET UNE POUR CHA, GRNDD G.LLL... LÀ-À, PAS TRÈS JOLI, MAIS BIEN PRATIQUE, LE P'TIT APPAREIL... POUVAIT PAS SAVOIR, LE MARSHALL...
...QUE LE FRÈRE DE CHICO EST LE DENTISTE LE PLUS INVENTIF DE L'OUEST...
ÉUH... À LA SUITE D'UN INCIDENT REGRETTABLE, NOUS DEVONS RENONCER À VOUS NARRER CHAQUE SEMAINE LES AVENTURES DU MARSHALL... NOUS PRÉSENTONS À NOS LECTEURS TOUTES NOS EXCUSES...

Le Marshall
Cette savoureuse planche d'une page est parue dans l'un des premiers recueils *Super Tintin*, datant d'avril 1979 et consacré au western. Elle n'est reparue que dans une intégrale Rombaldi de 1988, également introuvable aujourd'hui dans le commerce.

CADEAU Un mini-récit de 48 pages



à fabriquer vous-même



La presse enfantine a pour coutume de célébrer les fêtes de Noël avec des récits complets dédiés à l'événement. *Spirou* n'y faisait pas exception et Franquin non plus. Le 17 décembre 1959 parut ainsi dans les pages de l'hebdomadaire un mini-récit de 42 pages (le seul jamais dessiné par Franquin), baptisé *Noël et l'Elaoin*.

Ce petit garçon au nom bien trouvé était né deux ans auparavant dans un court récit *(La Bûche de Noël)* mettant en scène le Marsupilami. L'année suivante, il apparaissait encore dans *Les Etranges Amis de Noël*, une autre histoire de deux pages qui introduisait le merveilleux dans son univers. Avec *Noël et l'Elaoin*, Franquin change cette fois de braquet et signe un conte émouvant et poétique, qui met en scène le petit Noël errant seul dans les rues de Champignac. Livré à lui-même en cette nuit de fête, il fait la rencontre d'un vieil inventeur qui lui confie une mystérieuse machine : l'Elaoin Sdrétu, une « machine à faire plaisir », qui égayera son réveillon en répondant à toutes ses envies…

Rarement rééditée, hormis dans quelques recueils (dont *Les Noëls de Franquin*), cette histoire complète signée Franquin n'est jamais reparue depuis sa sortie sous son format d'origine, celui d'un mini-récit à plier et découper. *Lire* vous offre enfin la possibilité de retrouver la magie de ce conte de Noël.

MODE D'EMPLOI

DÉCOUPEZ les trois pages suivantes le long du pli au cutter
PLIEZ chaque page séparément, en ramenant trois fois le haut de la feuille sur le bas, et en vous aidant des numéros de pages
GLISSEZ chacun des trois cahiers ainsi formés l'un dans l'autre
DÉCOUPEZ le papier le long des pliures avec des ciseaux ou un cutter
AGRAFEZ le tout et profitez pleinement de cette histoire en mini-format

MAIS IL Y A UNE MINUSCULE EXCEPTION : LE PETIT GASTON LAGAFFE, QUI CHAQUE ANNÉE À CETTE ÉPOQUE DE LA GRANDE VILLE, EST IL EST SEUL.
C'EST PÉTE TOUT DE MÊME QUAND ON S'APPELLE NOËL, DE S'ENNUYER SI FORT, UNE NUIT COMME CELLE-CI !
ET DIRE QUE J'AI PROMIS DE NE PAS SORTIR, JE NE SUIS SI BIEN ANNUSÉ...
AH VOILÀ ! J'AI TROUVÉ UN JEU...
MÊME LA NEIGE EST TRISTE !

OUI, C'EST UNE NUIT UN TROU DANS MA PORTE MADAME ! ET ÇA, C'EST LA FAUTE À PAS DE CHANCE, ÇA !
OH!
HÉ ! MAIS... C'EST TROP VITE... J'AI OUBLIÉ QUELQUE CHOSE... QU'EST-CE QUE LUI DEMANDER... UN TOUR À LA FAMILLE FOUCHTRA ? NON, PAS ÇA...
C'EST LA MÊME MAISON AVEC LES VOLETS VERTS ! JE VOUS LE VIOLS, MONSIEUR, JE VOUS LE JURE ! JE SAVAIS QUE JE NE PAS RÊVÉ !
ESPACE

UN PÈRE NOËL N'INVENTE PAS UN ALADIN COMME ÇA !
AVEC UNE BARBE BIEN À LUI ! C'EST DÉCIDÉMENT MAIS IL EST DÉJÀ TRÈS MAUVAIS... IL N'A PAS LES YEUX EN FACE DES TROUS !
JE N'AVAIS PAS VU QUE J'AVAIS LA BARBE POSTICHE !
EDICH !
C'ÉTAIT UN RÊVE !

NOËL
LA PETITE VILLE, FRILEUSE MAIS JOYEUSE, PRÉPARE SA VEILLÉE DE
C'EST TOUJOURS TOUT JUSTE ASSEZ DE NEIGE, POUR QUE LES PAVÉS SOIENT BLANCS À CHAMPIGNAC-EN-CAMEROUSSE.

AUX DERNIÈRES NOUVELLES, IL SEMBLERAIT QUE LA VISION DE CONVERTIR LES USINES D'ARMEMENT EN USINES D'ARMEMENT EN ENFER : ILS S'ENTREPRENDRAIENT BIENTÔT LA FABRICATION EN GRANDE SÉRIE DE L'**ELAOIN SPRETU**.

Franquin © Dargaud-Lombard 2014

NOËL ET L'ÉLAION

LES VACANCES SONT ENFIN CHOISIES, LES DERNIERS CADEAUX...
TOUCHÉ PAR L'ESPRIT DE NOËL, PANTALON NA PAS D'ANTAGONISME ET LA JOURNÉE CONTINUE EN
CHOSE RARE N. DUPUIN EST À JEUN...
D'ABORD UN PETIT VIN LÉGER
PAF
2
CERTAINS NE PRÉSENTENT QU'UN FESTIN
CHIC ! LA BELLE NEIGE DANS MON RÊVE AUSSI ! IL EN AVAIT BEAUCOUP
CONNAÎT-ON LA CAUSE DE LA PANNE DE COURANT DE CETTE NUIT ?
39
JE N'ESTIME EN...S'IL A BIEN AMUSÉ UN PETIT GARÇON UNE NUIT DE NOËL, TOUTES CES ANNÉES DE TRAVAIL N'AURONT PAS ÉTÉ PERDUES...
NOËL ! SE COUCHA ET LE MATIN
J'AI BIEN DORMI... ET J'AI RÊVÉ... OUI ! RÊVÉ TRÈS BIEN !
NON, TOUT ÇA N'EST RIEN ! JE NOUBLIERAI JAMAIS LA PETITE MACHINE
L'ÉLAION SPÉCIAL ! ENFIN ! IL VA VRAIMENT ARRIVER...
ENFIN, LE VOILÀ ! UN INTERLOCUTEUR DE QUALITÉ ! L'ÉLAION SORD-TU ICI ?
ON NOUS CONFIE DANS CE CAS PRÉCIS UNE MISSION QUE NE POURRA JAMAIS L'ARRÊTER...
38
TUER FOUDROYABLE ÉLAION SPÉCIAL JE N'AI JAMAIS VU D'AUSSI GROS ÉLOIGNS
PLOUF
GRÈVE À CETTE BELLE NEIGE ! LE PETIT NOËL N'EST PAS TROP TRISTE QUAND IL VIENT REMPLIR L'ÉLAION SPÉCIAL DU PÈRE NOËL
AH NOUS NE PAS RONFLER ! L'ÉLAION, NOËL ! VENEZ NOUS DÉPANNER ! LE DIAGNOSTIC DE LA COMMANDE...
LES ENFANTS SONT TOUT CONTENTS DE NE PAS ÊTRE COUCHÉS...
MMMMMM IL NE PERD PAS DE TEMPS DUPUIN
LE FROID PIQUE MAIS CETTE NUIT LA CHACUN A UN PETIT PLAISIR DANS L'CIEL
TOC
3

IL M'A FALLU PLUS DE VINGT ANS POUR INVENTER DE NOUVEAUX JOUETS... MAIS AUJOURD'HUI, PERSONNE N'EN VEUT...
ON ME DEMANDE UNE NOUVELLE IDÉE CHAQUE JOUR...
LÀ, C'EST UN CHIEN QUI PARLE...
ET LÀ, UNE MACHINE À COUDRE ?
UN... UN ELAOIN SDRÉTU ?
MAIS QUE RÉPONDRE À CES HOMMES D'AFFAIRES DÉNUÉS DE TOUTE FANTAISIE ?
UNE MACHINE PARFAITE, C'EST UN ELAOIN SDRÉTU...
ET À QUOI ÇA SERT, UN ELAOIN SDRÉTU ?
EUH... SDRÉTU...
OOOHH ! VOUS AUSSI ?... EH BIEN, VOUS ÊTES SYMPA, VOUS !
ÉCOUTEZ-NOUS M'ÊTES SYMPA, THÉRIQUE... JE VOUS PRÉTE L'ELAOIN SDRÉTU... VOUS VERREZ...
HEHEE ! QUELLE HOMME ! À MON ÂGE, JE ME FAISAIS ENCORE DES ILLUSIONS... JE CROYAIS QUE MON INVENTION FERAIT MA FORTUNE... HÉLAS, PERSONNE NE VEUT M'ACHETER MES BREVETS, PERSONNE NE ME COMPREND...
?
?
?

IL EST PARTI POUR FAIRE QUOI... JE VAIS FAIRE MOI, AVEC CE CHOSE... ET ELAOIN SORETU ?... JE NE SAIS PAS COMMENT ÇA MARCHE...
JE N'OSERAIS PAS POUSSER SUR SES BOUTONS... ET... JE VAIS METTRE LE PETIT APPAREIL DANS LE TROU POUR NE PAS LE PERDRE...
C'EST TRÈS SIMPLE... VOICI LE DISPOSITIF DE COMMANDE. IL SUFFIT DE POUSSER SUR LES BOUTONS
EUH...?
MAIS MON SIEUR, ATTENDEZ... JE NE...
RAJOUTEZ MOI, ELAOIN SORETU DEMAIN MATIN... J'HABITE LA MAISON JUSTE EN FACE DE L'ENTRÉE DU PARC...
MAIS
OUAH OUAH
EUH, JE VAIS JOUER DANS LE PARC...
S'IL L'EAU DU BASSIN N'EST PAS GELÉE, JE VOUDRAIS BIEN AU PASSAGE PRENDRE UN BATEAU MAIS JE N'AI PAS DE BATEAU...
JE VOUDRAIS QU'IL NEIGE BEAUCOUP...
ÇA ALORS, IL NE NEIGE PLUS TOUT À COUP ? EH BIEN CE N'EST PAS MON JOUR DE CHANCE, CETTE NUIT-CI...
AAHH! QUEL TRISTE...
NAIS ! TU FAIS UN TROU DANS LA BELLE AUTO !
PZZZ!!!!!
OH ! ELAOIN SORETU MANGE LE MORCEAU DE METAL !
CRONK CRUNCH
FCHUUUU! TANGTANG CLONK PUU!!!
OH ! UNE TOUR DE TÉLÉVISION ! BRANCHEMENT COMPLIQUÉ NE LA VOYEZ !
CRAM
IL FAUT QUE JE REPRENNE APPAREIL !
BZZZ
OH ! LA MACHINE SE REPREND !
ZZZZ
AIE AIE AIE, JE N'AURAIS PAS DÛ ÇA S'ALLUME DANS LA BOÎTE MAINTENANT, VITE...
BZZZZZ CHICCHIC CHIC !
AAH!
BZZZ TURTROULOUP
EH ! ELAOIN ! QU'AVEZ-VOUS FAIT À LA CHAISE ELAOIN SORETU ?
OH ! NON, ELAOIN SOR...
BZZ
J'AI REÇU DES SOULIERS... JE NE SAIS PAS POURQUOI, MOI, JE REÇOIS TOUJOURS DES CADEAUX UTILES.
EN MINIATURE EVI-DEMMENT JE NOUS DIRAIS BIEN DES PETITES AUTOS, VA S...
ZZZ?
C'AVANT ÇA LA PREMIÈRE DE LA COMÉDIE...
ZZZ
ÇA ALORS, BEN, IL EST MÊME CHIC, DIS L'AMI, TU NE LE DONNES CE CHOSE ?...
OUVREZ VITE...
J'AIME QUE NON, JE FERAIS UN PETIT COMBIEN AVEC ÇA QUAND IL S'AGIT DE TRAVAILLER, MOI, JE SUIS LÀ...
ÇA NE VA PAS FAIRE MAL, NON ?
BZZ
RESSEMBLE À UNE LE SOULIER D'UN VAGABOND...
LE FAIT EST QU'IL REMPLIT DES SER-VICES, C'EST NUIT LÀ, ELAOIN SORETU... IL REMANURA LES DEUX CONTREVENANTS...
ÇA ALORS, BEN, IL EST MÊME CHIC, DIS L'AMI, TU NE LE DONNES CE CHOSE ?...
OUVREZ VITE...
J'AIME QUE NON, JE FERAIS UN PETIT COMBIEN AVEC ÇA QUAND IL S'AGIT DE TRAVAILLER, MOI, JE SUIS LÀ...
ÇA NE VA PAS FAIRE MAL, NON ?
BZZ
RESSEMBLE À UNE LE SOULIER D'UN VAGABOND...
J'AI DES BOUTONS À FAIRE EN COUDRE, JE VAIS METTRE LES DEUX BOUTONS QUI MANQUENT À MON MANTEAU... TU VOIS, BIEN, MOI, LES BOUTONS...
TU FAIS QUOI ? TU COUDS ?
BING BZZ RUHHH
BLOP
AH !
CHOUETTE ! LA BOULE ! MAINTENANT JE VAIS ME BALLE, ÇA C'EST AMUSANT !
ELAOIN SORETU : UNE MACHINE À FAIRE DANSER... CHIC CHIC CHIC
ATTENDEZ QUE JE LA MONTRE CETTE BÊTE ! JE M'EN VAIS TE LUI ENVOYER...
MONSIEUR, LA BOULE EST PRÊTE DE CHANGER !
EH BIEN JE VAIS CHANTER UNE BELLE CHANSON À MA TANTE ORTIE ET QUE JE LUI FAIS PENSER À UN CHAT QUI MIAULE, MAIS ELLE N'Y CONNAÎT RIEN...
OUAH OUAH
À LA MI-AOÛT

AÏE
PLOUF
OUINN! IL GÈLE ET JE SUIS COMPLÈTEMENT MOUILLÉ! AU PROCHAIN ARRÊT, JE DESCENDS!
BRRR
BRRR
CHIC CHIC CHIC
BRRR
BRRR
BRRR

DZZZ
MIIIII... NIAIS-JE DE MIEN ALLER, JE SUIS PLUS!
PLOUCH
OHHH
OH! IL A FAIT FONDRE LA PLACE!
14
JE TOMBE...?
WOW
PCHHH
VOUS AVEZ FAIT MINE DE NE PAS SAVOIR QUE VOUS N'AVIEZ RIEN DU TOUT...
PCHHH
BZZ
CHIC-CHIC CHIC!
DING
15
AIE!AIE!AIE! CE N'ÉTAIT PAS UNE BONNE IDÉE DU TOUT!
J'AI UNE IDÉE! JE VAIS ENTRER TOUT À COUP DANS LA CABANE ET JE PRENDRAI LE VERROU À L'INTÉRIEUR...
PAF
PAF
PAF

Franquin, *Spirou* et “Monsieur Dupuis”

Pendant près de quarante ans, le père de *Gaston* a été la star de *Spirou*. Cet hebdomadaire était sa deuxième famille, sous la houlette patriarcale de l'éditeur Charles Dupuis. Comme dans toute famille, il y a eu des moments de bonheur, mais aussi quelques crises graves. Récit.

TOUT COMMENCE un peu à l'image de l'une des inventions loufoques de Gaston : en 1896, un jeune apprenti pâtissier de Marcinelle, petite ville minière du Hainaut belge, achète d'occasion une machine d'imprimerie à pédales, qu'il installe dans la cuisine de sa tante. Personne ne l'imagine encore, en voyant le jeune homme « pédaler », mais cet achat sera à l'origine d'un futur empire : les éditions Dupuis.

Le chef d'entreprise en herbe s'appelle Jean Dupuis et commence par imprimer des cartes de visite, avant de lancer deux titres de presse, *Les Bonnes Soirées* et *Le Moustique*. Très croyant, il met aussi au monde quatre enfants, dont un certain Paul – qui servira, bien plus tard, de modèle au fameux « oncle Paul » de l'hebdomadaire *Spirou* – et un petit dernier, Charles, né en 1918. Vous connaissez forcément Charles Dupuis, même si vous n'avez jamais vu son visage : c'est le fameux « monsieur Dupuis » des albums de *Gaston Lagaffe*, ce patron invisible régulièrement évoqué avec un respect mêlé de crainte par Prunelle ou Fantasio. Cet homme va être, pendant près de quarante ans, l'interlocuteur éditorial direct de Franquin chez Dupuis.

L'une des rares photos de Charles Dupuis parues dans *Spirou*. Elle est extraite d'un hommage de trois pages que l'hebdo a rendu à son « patron » lors de son décès, en 2002.

Un débutant à *Spirou*

Car dans l'entreprise Dupuis, Fils et Cie, fortement empreinte de catholicisme social, tout se décide en famille. Chez les Dupuis, on va à la messe de 7 heures, avec les ouvriers, et on prend tous les jours ensemble le thé en fin d'après-midi. C'est collégialement que fut décidée la création de l'hebdomadaire *Spirou*, en 1938. Très vite, Charles va prendre en charge les relations avec les dessinateurs. C'était lui, déjà, qui avait suggéré avant guerre le nom de Rob-Vel pour dessiner les premières aventures de *Spirou et Fantasio*. « Il était une sorte de directeur éditorial de la maison et, lorsqu'il a rencontré Franquin pour la première fois, en 1945, il a tout de suite compris qu'il avait face à lui un immense talent et a tenu à l'engager », explique Christelle Pissavy-Yvernault, coauteur de *La Véritable Histoire de Spirou* (Dupuis). Mais c'est Jijé, le mentor de cette jeune génération de dessinateurs, qui négocie pour Franquin son premier contrat pour *Spirou et Fantasio* : 1 250 francs belges la planche. Le père de *Gaston* ne sera jamais vraiment un homme d'affaires, on le verra…

Il faut dire qu'à l'époque, pour Franquin, *Spirou* ne représente pas grand-chose : il a toujours plutôt été tourné vers les bandes dessinées américaines publiées dans *Robinson* ou *Hop-là*. Pourtant, très vite, l'hebdo-

© Dupuis

madaire va devenir sa deuxième « famille ». Les éditions Dupuis ont acquis des locaux à Bruxelles, rue du Fossé-aux-Loups. Chaque mercredi, Charles Dupuis organise une réunion informelle à la Lanterne, un estaminet tout proche. Autour de la table, il y a Jijé, Will, Morris, Franquin… « Les idées fusaient de toutes parts. C'était gai, farfelu. Ces dessinateurs exceptionnels ont rapidement éclipsé les séries américaines que nous publiions encore à l'époque », se souviendra l'éditeur quarante ans plus tard (1).

« Charles Dupuis était un homme taiseux, bourru en apparence, qui venait de l'industrie du labeur, mais qui aimait profondément les dessinateurs », confie Didier Pasamonik, fondateur des éditions Magic Strip, qui a connu Franquin. L'éditeur met même à la disposition de Morris, Franquin et Eddy Paape un studio au rez-de-chaussée de la rue du Fossé-aux-Loups. Et c'est ainsi qu'après un tout premier dessin (une illustration pour un roman intitulé *L'Aile rouge*), fin 1945, le futur père de *Gaston* commence à publier dans *Spirou*. Il signe parfois encore timidement « AF ». Bientôt, il sera l'un des piliers de l'hebdomadaire.

4500 francs belges la planche

S'ouvre alors une période de suractivité, où Franquin se démultiplie chaque semaine dans le journal : ses deux pages des aventures de *Spirou et Fantasio*, la chronique « Starter », consacrée aux automobiles, des « dessins d'animation » (illustrations diverses, publicités…), le bandeau-titre, les fabuleuses couvertures des recueils, etc. « C'était des cadences inhumaines, raconte Christelle Pissavy-Yvernault. Le problème de Franquin, qui était un être fondamentalement gentil, c'est qu'il n'osait pas dire non à Charles Dupuis. Il lui arrivait de livrer ses planches à trois heures du matin à l'imprimerie ! Nous avons pu consulter ses agendas. Jusqu'en 1955, il a encore un peu de temps libre, mais après, il travaille tout le temps, week-ends compris. Il a été pressé comme un citron. »

Il faut dire que Franquin est la star de *Spirou*. Christelle et Bertrand Pissavy-Yvernault ont retrouvé ses contrats de 1955, à l'époque des *Pirates du silence* : il touche 4500 francs belges par planche (ce qui représenterait, en pouvoir d'achat constant, 673 euros en 2014, selon l'Insee). Multiplié par dix ou par douze, production moyenne de Franquin à cette époque, cela finit par faire une rémunération mensuelle plutôt correcte. A titre de comparaison, un auteur débutant percevait 2000 francs belges. A cela venaient s'ajouter les droits sur les albums, 10 % du prix de vente public. Et, différence de taille, contrairement à l'usage actuel, les dessinateurs touchaient leurs droits sur la totalité du tirage imprimé, et non sur les seules ventes.

Malgré la surcharge de travail, Franquin se sent bien à *Spirou*. Tous ses amis sont là : Morris, Will, Peyo… « Leurs épouses aussi étaient très proches et cette petite bande se retrouvait le week-end à La Hulpe, du côté de Waterloo, dans la maison de Will et de sa femme, pour de joyeuses soirées », raconte Didier Pasamonik. Franquin est aussi très proche d'un ancien typographe à la longue barbe, propulsé rédacteur en chef de *Spirou* : Yvan Delporte. « Tous ces gens formaient une véritable famille, qui cadrait bien avec le fonctionnement un peu patriarcal de la maison Dupuis », résume Christelle Pissavy-Yvernault.

Les vraies raisons du départ à *Tintin*

Pourtant, l'impensable va se produire : un beau jour de 1955, Franquin quitte brutalement *Spirou* ! Et part chez le rival histo-

Au Salon du livre de Nice, en 1970, la *dream team* des éditions Dupuis en pleine séance de dédicace : Peyo, Franquin, Morris et Roba (de bas en haut).

© Augerot & Malaval

Raymond Leblanc, directeur du Lombard, maison d'édition de *Tintin*, qui a « chipé » Franquin à son concurrent direct, *Spirou*.

rique, le journal *Tintin* ! A l'origine de cette histoire, qui a fait couler beaucoup d'encre, une affaire de contrat – signé, celui-là… – que n'aurait pas respecté la maison Dupuis. Franquin a toujours raconté cette crise avec les mêmes mots : « Je m'étais brouillé avec l'éditeur Charles Dupuis et je suis allé immédiatement présenter mes dessins chez le concurrent direct, qui m'a accepté. Je lui ai signé un contrat de cinq ans. Mais Charles Dupuis arrangea notre affaire et je me suis retrouvé à travailler pour les deux maisons à la fois. » (2)

Pour le deuxième tome de leur *Véritable Histoire de Spirou* (Dupuis), consacré aux années 1947-1957, qui devrait paraître en 2015, Christelle et Bertrand Pissavy-Yvernault ont eu accès à la correspondance inédite entre André Franquin et Charles Dupuis. Elle permet de reconstituer cette crise avec précision. « En 1953, Franquin a signé un nouveau contrat avec Dupuis, qui divisait ses droits sur les albums par deux, en échange d'une augmentation de tirage, ce qui fait qu'il devait "s'y retrouver" au total, révèle Christelle Pissavy-Yvernault. Mais quand *La Corne de rhinocéros* sort en 1955, Franquin s'aperçoit que le tirage n'a pas été augmenté. Il envoie une lettre incendiaire à Charles Dupuis. Celui-ci le prend de haut et Franquin lui répond : "O.K., puisque c'est comme ça, je pars !" »

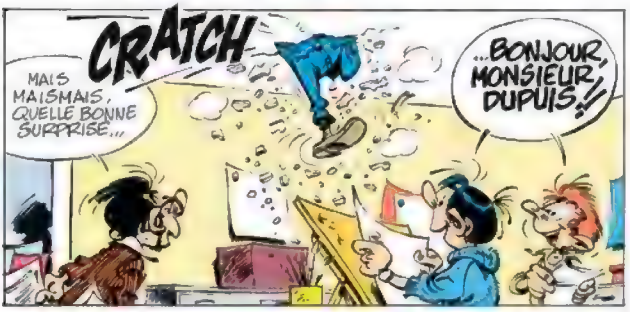
Par l'intermédiaire d'Albert Weinberg, le dessinateur de *Dan Cooper*, Franquin prend rendez-vous avec Raymond Leblanc, le patron du Lombard, éditeur du journal *Tintin*. Les deux hommes s'engagent sur une collaboration, mais uniquement par oral. Franquin envoie alors une lettre de démission à *Spirou*. Là-dessus, coup de téléphone de Charles Dupuis, « en larmes et portefeuille ouvert », comme le notera la belle-mère de Franquin dans son agenda. Franquin cède et revient à *Spirou*.

L'affaire aurait pu en rester là. « La crise a seulement duré dix jours, poursuit Christelle Pissavy-Yvernault. Sauf que Franquin n'a pas osé revenir sur son engagement oral avec Raymond Leblanc. Mais ce n'est en réalité que quatre mois plus tard qu'il signera effectivement son contrat avec *Tintin* ! » En homme d'affaires avisé, Leblanc propose à Franquin un engagement pour cinq ans. Il doit livrer une page par semaine. Ce sera *Modeste et Pompon*, qui font leurs débuts dans le numéro du 19 octobre 1955.

Ce contrat va-t-il apporter la fortune à Franquin ? Alors qu'il était une star et qu'il aurait pu faire monter les enchères, il ne touchera que 2500 francs belges par planche à *Tintin*, soit seulement la moitié de ce qu'il gagnait à *Spirou* ! Quand il annonce ce chiffre à son épouse Liliane, elle l'a regardé et lui a dit : « J'ai épousé un con ! » Et il lui a confirmé : « Oui, tu as épousé un con. » Commentaire de Christelle Pissavy-Yvernault : « Toute la personnalité de Franquin est dans cette histoire *Spirou-Tintin*. »

Le dessinateur retrouve donc très vite sa « famille » de *Spirou*. Il fait même plus : la rédaction de l'hebdomadaire va devenir le décor de ses histoires ! Avec *Gaston*, bien sûr, à partir de 1957. Mais aussi avec *Spirou et Fantasio*, qui investissent les lieux dans le très déjanté *Bravo les Brothers*. Au dire même de Franquin, il dessine des bureaux un peu imaginaires, mélange du sixième étage des locaux de la galerie du Centre, à Bruxelles, où officie la « vraie » rédaction, et de l'immeuble du 8, rue Bellini, où Dupuis a installé son antenne parisienne. Aujourd'hui, cette « mise en abyme » nous paraît assez naturelle, mais, en 1957, dans un hebdomadaire pour enfants, elle relève d'une audace et d'une modernité remar-

L'une des apparitions fracassantes de monsieur Dupuis dans les gags de *Gaston*. Jamais néanmoins Franquin ne dessinera son patron en entier…



© Le Lombard

quables. Si l'on examine sa dimension « psychologique », pourtant, on observe que cette rédaction est tout sauf sereine. Ce n'est peut-être pas innocent.

Le départ des amis Morris et Delporte

Personne ne le comprend encore sur le coup, mais l'épisode de l'aller-retour à *Tintin* va avoir d'immenses conséquences. La page de *Modeste et Pompon* vient s'ajouter au travail déjà harassant pour *Spirou*. Charles Dupuis ne prend pas la mesure de l'état de fatigue nerveuse du dessinateur, lequel mène trois séries de front à partir de 1957, avec la création de *Gaston Lagaffe*. Il lui en demande toujours plus : une histoire de Noël par-ci, un dessin publicitaire par-là, des culs-de-lampe pour le journal et, sans doute la commande de trop, des aventures de *Spirou* parallèles à la série principale, destinées au *Parisien libéré*, dans le but avoué de conquérir le marché français.

Au tout début des années 60, Franquin craque. Hépatite, déprime. Le rythme de parution des aventures de *Spirou* devient erratique, jusqu'à ce qu'il prenne la décision d'arrêter la série. L'air du temps a bien changé, aussi, depuis les années d'après-guerre. « Mai 68 a joué un rôle important, raconte Didier Pasamonik. Franquin était profondément pacifiste. Sa fille Isabelle était assez à gauche. A un moment, il a dû se dire qu'il était totalement aliéné par le travail. » Et puis, l'ami Yvan Delporte, le complice de toujours, est congédié de *Spirou* la même année. Franquin ne s'entendra pas aussi bien avec son successeur, Thierry Martens, marqué plus à droite. Bientôt, ce sera Morris qui, attiré par Goscinny, partira chez Dargaud, dans des conditions assez brutales. Et Jijé vit désormais en France. Bien sûr, il reste Roba, Peyo et Jidéhem, mais les « historiques » ne sont plus là.

Au même moment, en France, une nouvelle génération d'auteurs – Druillet, Moebius, Gotlib, Mandryka… – fait littéralement exploser les cases bien sages de la bande dessinée franco-belge de papa. Admiratif, Franquin les observe, avec le vague sentiment de retarder d'un train. Il mesure alors combien « son » journal, *Spirou*, est resté un hebdomadaire pour enfants bien-pensant. « Il y avait un conseiller religieux, auquel on devait parfois soumettre les planches », raconte-t-il plus tard. Les motifs d'exaspération sont de plus en plus nombreux : un jour, ce sont certains membres de la rédaction qui contestent l'emploi du mot « mec » dans *Gaston* ; un autre, c'est le personnage de Kilikil, le « tortionnaire » de *QRN sur Bretzelburg*, qui passe mal ; ou encore ce sont ces pages consacrées au modélisme dans lesquelles, se plaindra Franquin, on voit des Messerschmitt chaque semaine, et qui seront à l'origine du *Trombone illustré*…

Un projet de reliure pour *Spirou*, dans lequel Franquin a intégré des dessins de ses confrères.

«Monsieur Dupuis» à la retraite

Au fil de ses interviews, on sent croître le désamour de Franquin. Il trouve les traditionnelles histoires de Noël « cucul-la-praline » ; le journal est « conservateur », « moribond ». Certes, il y parraine encore de jeunes dessinateurs, comme Jannin, continue à y publier *Gaston*, évoque un « attachement sentimental », mais on sent bien que le cœur n'y est plus vraiment. L'âge d'or est terminé. D'ailleurs, depuis quelques années, il publie ses *Idées noires* dans *Fluide Glacial*, un journal de bande dessinée « pour adultes » fondé par Marcel Gotlib.

En 1985, quarante ans après avoir engagé un débutant nommé André Franquin, Charles Dupuis prend sa retraite (il s'éteindra en 2002). Avec le départ de « Môssieu Charles », comme l'appelait Delporte, une page est tournée. Les lecteurs n'auront donc jamais vu le visage du « patron » sous la plume de Franquin, malgré les nombreux gags de *Gaston* où son nom est prononcé. « Suis curieux de le voir, ce monsieur Dupuis », dira même un jour monsieur De Mesmaeker. En vain, on s'en doute… Tout au plus apercevra-t-on ses jambes et son chapeau, au détour du gag 894. Jusqu'au bout, « monsieur Dupuis » sera resté l'éminence grise invisible de *Spirou*, cet hebdomadaire dont Franquin fut le roi. ● **Jérôme Dupuis**

(1) Interview recueillie par Didier Pasamonik, en 1989, publiée dans *Les Années Modeste et Pompon de Franquin*, Magic Strip.
(2) *Schtroumpf/Les Cahiers de la bande dessinée*, janvier 1971.

L'aventure du Trombone illustré

TOCTOC!
QUI EST LÀ?
PEPITA.
PEPITA QUOI??
PEPITA PA NOÊÊL, QUAND TU DESCENDRAS DU CIEL...
Y'A PLEIN DE BRINS DE TABAC DANS SA COULEUR...
BINÇA! ÇA FAIT BIEN TROIS MÉGOTS QU'IL A LAISSÉ TOMBER DANS LE POT!!
THEUHEU RHEUHEU!
HÉHOO, ATTENDEZ! OÙ EST L'ACCENT??
ÇA, C'EST UN LOOPING, ÇA!
TROMBONE
ILLUSTRE
«Ce terme n'est pas prohibé par la loi du 31.12.75.

Ephémère vrai-faux supplément à *Spirou*, *Le Trombone illustré* a joué à fond, en 1977, la carte de la clandestinité. Tout une époque...

« **ILS ONT OSÉ!** » s'indigne la rédaction du *Journal de Spirou* dans son numéro du 10 mars 1977. Sous ces mots imprimés en gros caractères noirs soulignés, un énigmatique message avertit les lecteurs : il va y avoir du grabuge dans leur magazine. Car voilà plusieurs semaines qu'une bande d'étranges inconnus s'introduit en pleine nuit dans les locaux du canard. Les fauteurs de troubles ont déréglé les rotatives de l'imprimerie, barbouillé d'encre son veilleur de nuit et taché les pages du magazine avec des traces de pas bleues. Derrière cette mise en scène digne d'un gag de *Gaston Lagaffe* se cachent André Franquin et son ami Yvan Delporte. Les deux garnements s'apprêtent à sortir un objet éditorial insolite : *Le Trombone illustré*, un vrai-faux supplément au *Journal de Spirou*, plié en deux et glissé tel un bâton de dynamite à l'intérieur du magazine. Paru entre le 17 mars et le 20 octobre, l'hebdomadaire pirate deviendra culte, tant par son esprit subversif que par la brièveté de son existence et l'impressionnante liste d'auteurs qui y ont participé.

Un supplément qui briserait l'image un peu proprette du journal ? Il faut dire que, à la veille de la naissance du *Trombone*, *Spirou* n'a plus grand-chose à voir avec l'hebdomadaire novateur, impertinent et décalé qu'il était à la grande époque, quand Yvan Delporte tenait les manettes. « *Spirou* était devenu un hebdo un peu bien-pensant et ronronnant », explique le dessinateur Jean Roba à Christelle et Bertrand Pissavy-Yvernault, coauteurs d'une remarquable biographie de Delporte*. Beaucoup reprochent aussi au journal ses

penchants militaristes : « Tu ne pouvais plus ouvrir un *Spirou* sans tomber sur l'un ou l'autre modèle de ces sales Messerschmitt 109. Ça commençait à sentir le pet de Führer ! » se souvient Franquin quelques années plus tard. Lui qui dessine à l'époque pour les campagnes d'Amnesty International et de Greenpeace ne peut qu'être hérissé par cette dérive droitière du journal... Il va donc organiser avec Delporte une contre-attaque en règle. L'idée ? « Un truc où il n'y aurait pas ce qu'on n'aime pas et où il y aurait ce qu'on aime. C'est grosso modo comme ça que nous avons conçu *Le Trombone illustré*. »

La cave se rebiffe

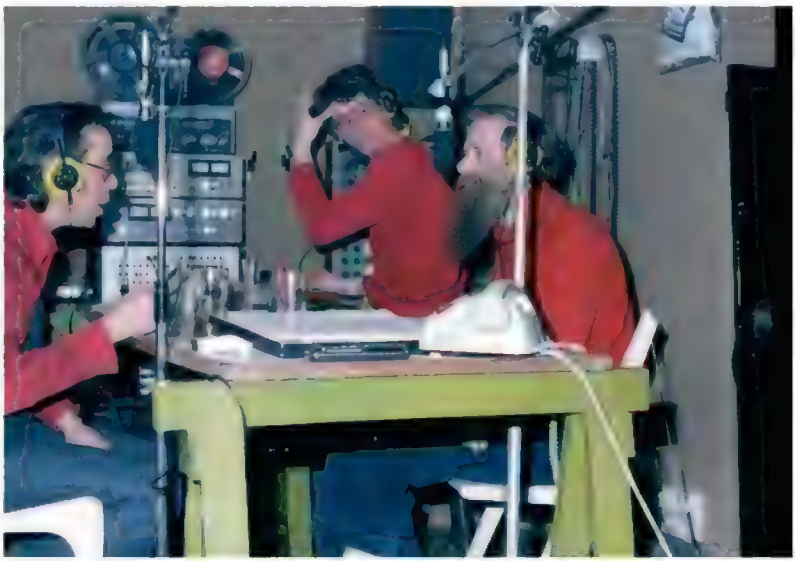
Depuis le début des années 70, le neuvième art prend un nouveau tournant. Le monopole de la bande dessinée belge s'effrite, et c'est désormais en France que les choses se passent. Animés par l'envie de s'adresser à un public plus adulte et dans un registre satirique, plusieurs auteurs affiliés à *Pilote*, le concurrent français de *Spirou*, quittent l'hebdomadaire de Goscinny pour fonder leur propre canard : voient ainsi le jour *L'Echo des savanes*, *Fluide Glacial* ou encore *Métal hurlant*. C'est dans ce contexte d'effervescence que naît *Le Trombone illustré*.

Sans doute Delporte et Franquin auraient-ils pu, comme leurs confrères, faire du *Trombone* un mensuel indépendant, tant l'état d'esprit subversif qu'ils veulent lui insuffler est aux antipodes des valeurs conservatrices et paternalistes de la maison Dupuis. Trop facile pour les deux complices, qui aiment relever les défis ! D'autant que Franquin veut rester fidèle à son éditeur qui, de son côté, ne sait rien lui refuser. « J'ai accepté parce que Franquin était dedans, et parce que je trouvais que c'était bien ! expliquera Charles Dupuis. J'ai trouvé que c'était une idée fantastique : aucun journal pour enfants n'a jamais fait ça ! Et puis j'aimais bien que ce soit présenté de cette manière : *Le Trombone* était tout différent du *Journal*... » Une seule condition posée par Delporte et Franquin : que personne ne mette le nez dans les affaires du *Trombone*. « C'est nous qui ferons ce supplément et ni le rédacteur en chef, ni même vous, M. Dupuis, n'allez nous diriger. On est des grands garçons et on sait ce qu'on fait ! »

Et c'est dans les sous-sols des éditions Dupuis, rue de Livourne, à Bruxelles, que les deux « grands garçons » – âgés respectivement de 49 et 53 ans – installent leur terrain de jeu. Surnommé « la grotte d'Yvan », le bureau ressemble à s'y méprendre à celui de Gaston Lagaffe. C'est un joyeux bazar où règne une atmosphère bon enfant. On y accède par une porte indépendante, à toute heure du jour et, surtout, de la nuit… Ce qui n'est pas pour déplaire à Delporte qui, en matière d'activité

clandestine, n'en est pas à sa première transgression. A la fin des années 50, il avait déjà créé *La Sarbacane*, un petit journal surréaliste imprimé en douce sur les rotatives de Dupuis.

« Nous avons formé l'équipe par contacts d'affinités », explique Franquin. Embarqués dans l'aventure, une myriade d'auteurs provenant d'univers très variés. Parmi eux, des amis de longue date et des petits nouveaux : Peyo, Hausman, Sirius, Gotlib, Loup, Alexis, Bretécher, Moebius, Jijé, Tardi, Enki Bilal ou encore Julos et Didgé qui, se souvient Delporte, « ont débarqué un jour dans la cave avec leurs cartons à dessin sous le bras ». Certains envoient de temps en temps une planche ou une illustration. D'autres se voient confier une



Chez Frédéric Jannin (au fond), qui s'était aménagé un studio d'enregistrement à la maison, Gotlib (à gauche) et Delporte enregistrent une pub pour *Le Trombone illustré*.

© Collection privée Frédéric Jannin

Le « dossier de presse » en volume envoyé par *Spirou* pour annoncer la sortie du *Trombone*.

série entière, comme le tout jeune Frédéric Jannin, qui crée *Germain et nous* avec son ami d'école Thierry Culliford. Tous sont ravis de mettre la main à la pâte et de collaborer à ce journal qui bientôt deviendra culte. Yvan Delporte met à profit ses talents de meneur de troupe : il donne carte blanche à ces auteurs et les pousse à sortir des sentiers battus.

Franquin dessine chaque semaine le titre du supplément, où il dévoile une facette plus ouvertement artistique de son talent. Regorgeant d'innombrables détails, chaque couverture est un petit chef-d'œuvre, une merveille de drôlerie et de poésie portée par une galerie de personnages plus attachants les uns que les autres. Un couple de jeunes amoureux, un vieillard squatteur, le Marsupilami, un petit oiseau et une petite fille et sa plante qui pousse, qui pousse, qui pousse… Mais aussi cet évêque peu orthodoxe, véritable clown muni d'une crosse épiscopale bientôt baptisée « la mitre railleuse ». Celle-ci deviendra au fil des semaines une crosse de hockey sur glace, une pagaie de canoë, un tuba de plongée, une perche de saut en hauteur, un monocycle et même une poêle à crêpes. Autre personnage inoubliable : l'accro au tabac, qui crache ses poumons chaque semaine et finit par y laisser sa peau. C'est la première fois que Franquin fait mourir l'un de ses personnages. Lui qui, à l'époque, s'est mis en tête d'arrêter de fumer mettra même en scène, dans l'un des titres, l'enterrement du pauvre malheureux… « Un gars qui était toujours d'excellente tumeur ! » s'exclamera l'un des invités en tête de cortège.

Jouant à fond la carte de la clandestinité, le *Trombone* se présente comme un corps étranger, radicalement séparé du journal qui l'abrite. « Nos auteurs exonèrent la rédaction de *Spirou* de toute responsabilité de leurs bêtises », lit-on sur la couverture du cinquième numéro. Le *Trombone* est imprimé sur un papier différent, dans un format à peine plus grand, juste assez pour dépasser légèrement du *Journal* ! Il reprend les codes de la presse, et en particulier de *Spirou*, pour s'amuser à les détourner. A l'image des éditos signés Jules-de-chez-Smith-en-face, où l'ami de Gaston relate les plus croustillantes anecdotes de la vie du journal. Ou encore ces ours qui, chaque semaine, prennent une forme différente : un jeu des sept erreurs, une grille de mots croisés, un télégramme, une fable et sa morale, une blague de Toto… C'est par cette prodigieuse inventivité éditoriale et graphique que le *Trombone*, véritable laboratoire d'idées, se démarque de *Spirou*. A tel point que, « pour certains, *Spirou* était devenu le supplément du *Trombone*, et non l'inverse », se souvient le coloriste Vittorio Leonardo. Et le *Trombone* d'être surnommé par l'incorrigible Delporte « le seul supplément à emballage jetable »…

Cette scission fait monter la température entre trombonistes d'un côté, spiroutistes de l'autre. Guerre des tranchées ou courtoise différence ? « Le *Trombone* a été férocement attaqué par les rédacteurs du journal, qui étaient contre », raconte Franquin. En effet, furieux de se faire piquer la vedette, certains auteurs de *Spirou* iront jusqu'à adresser des lettres de dénonciation à la direction du journal… Quant au trublion Delporte, il continue de plus belle. « Mon rêve aurait été de créer une petite guerre entre les deux rédactions, qu'il y ait des avis du genre : "Ne lisez pas le *Trombone*, c'est fait clandestinement dans la cave, on ne sait pas par qui…" Et nous aurions répondu : "Les gens de *Spirou* nous emmerdent !" Mais je me suis vite rendu compte que ce n'était pas possible. »

Underground pour de bon

Titillée par les gags antireligieux et antimilitaristes concoctés chaque semaine dans le supplément, la patience bienveillante de Charles Dupuis est elle aussi mise à l'épreuve. Lorsqu'il découvre un article intitulé « Devenez riches en créant une religion », le directeur pose pour la première fois son veto. Cette fois, le *Trombone* est allé trop loin ! Quelques semaines plus tard, Yvan Delporte en remet une couche avec un article priant les lecteurs de « ne pas croire ce que dit la publicité ». Signé Nana (une féministe très en colère inventée de toutes pièces par Delporte), le texte s'attire les foudres du service commercial… Puis c'est au tour des planches de Claire Bretécher et de Frédéric Jannin d'être mises en cause par la direction. Le rythme des censures allant crescendo, Delporte et Franquin finissent par capituler : « On s'est rendu compte qu'on ne pouvait pas écrire en toute liberté, et devant les piètres résultats du *Trombone* auprès de ses lecteurs, on a décidé d'arrêter », explique Franquin. Le trentième et dernier numéro du supplément paraît le 29 octobre 1977, après sept mois d'une vie tumultueuse. « Nous remercions *Spirou* pour son hospitalité et laissons la cave aussi propre qu'elle était à l'arrivée », conclut Jules-de-chez-Smith-en-face dans son ultime édito.

Les Directeurs-Administrateurs,
MM. Dupuis-Matthews,
et leurs enfants ;

Les Editions J. Dupuis, S.A.,
39, rue Destrée, Marcinelle
(Belgique)
et leur RCC 27514 ;

La S.A. Maison d'Editions
J. Dupuis,
ses Fils et sa Cie,
8, rue Bellini,
75782 Paris Cedex 16 ;

La Commission Paritaire de Presse
32765 du 4.10.56
et ses pépés

ont la profonde douleur
de vous faire part
de la disparition du

Trombone Illustré

le 29 octobre 1977
à l'âge de 30 numéros.

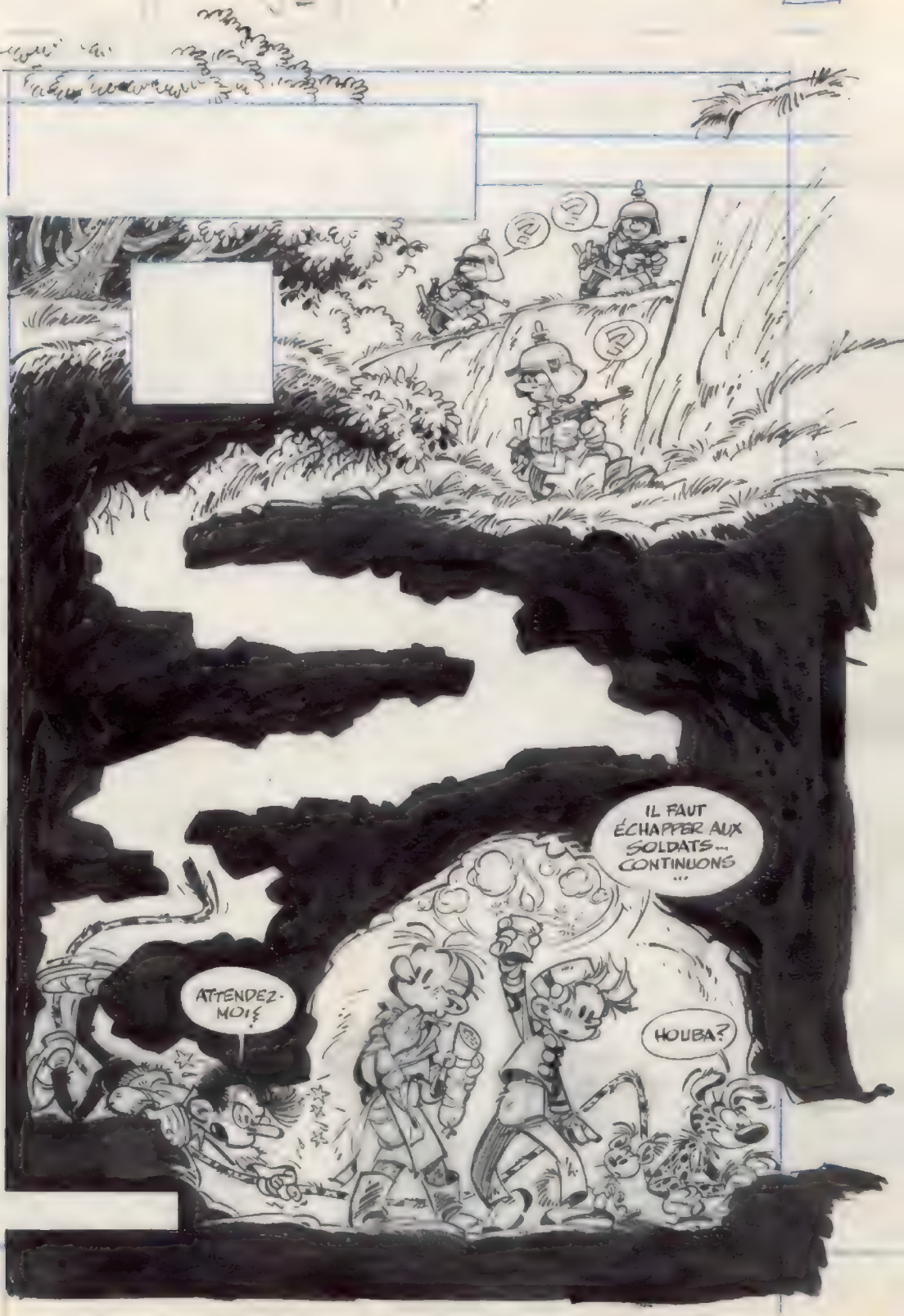
Qu'il repose en paix.

Le *Trombone* n'a pourtant pas dit son dernier mot… Bien au contraire ! « On n'en a jamais autant parlé qu'après sa disparition », constate Franquin. A peine a-t-elle quitté la cave de Dupuis que l'équipe du supplément pirate se reforme autour de « Pendant ce temps à Landerneau », rubrique indépendante créée par Delporte et Franquin dans les pages du très sérieux mensuel parisien *A suivre*. L'expérience ne durera qu'un an et tombera dans l'oubli. Quant au *Trombone illustré*, chant du cygne de l'âge d'or de *Spirou*, c'est de manière posthume qu'il deviendra mythique et marquera l'histoire du neuvième art. Pour avoir abrité les premières *Idées noires* mais, surtout, pour avoir été l'une des expériences les plus irrationnelles, originales et fécondes de la presse de bande dessinée pour jeunes. ●

Estelle Lenartowicz

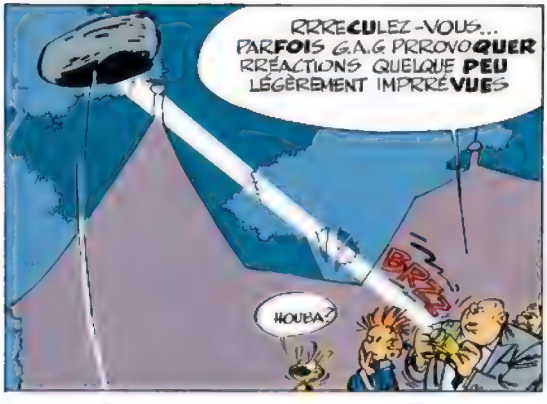
*** *Le Trombone illustré*, recueil avec préface d'Alain De Kuyssche, Dupuis, 2009.**
*** *Yvan Delporte, réacteur en chef*, par Christelle et Bertand Pissavy-Yvernault, Dupuis, 2009.**

© Eric Garault


IL FAUT ÉCHAPPER AUX SOLDATS... CONTINUONS ...
ATTENDEZ-MOI!
HOUBA?

Franquin chez le psy

IL EST LE PLUS BÉDÉPHILE des psychiatres et psychanalystes ! Après avoir dévoilé le secret familial d'Hergé (*Tintin chez le psychanalyste*, Aubier), Serge Tisseron, dans son essai *La Bande dessinée au pied du mot* (Aubier), s'est employé à décrypter les inventions de *Gaston Lagaffe*. Il passe ici l'œuvre de Franquin sur le divan. Pourquoi ce stakhanoviste du dessin a-t-il inventé le roi des flemmards ? Pourquoi ses machines semblent-elles vivantes ? Et pourquoi se détraquent-elles ? Consultation en mots et en images.



L'UNIVERS DESSINÉ DE FRANQUIN

TOUT Y EST TOUJOURS IMPRÉVISIBLE, les personnages, les animaux et même les objets. La mise en scène des émotions y est toujours caricaturale et excessive. Du coup, son œuvre est une formidable arme défensive érigée contre le risque de la monotonie et de son corollaire, l'absence de désir ; autrement dit, une arme contre la dépression. Rien n'y limite les pouvoirs de l'homme, pourvu qu'il le veuille. Franquin imagine des inventions qui bouleversent les lois naturelles. Dans *Le Prisonnier du Bouddha*, il invente, avec Greg, un appareil qu'il appelle le G.A.G., le générateur anti-gravité, qui génère évidemment des gags innombrables ! Vous le fixez sur un objet et hop, l'objet n'est plus soumis à la loi de la gravité. Et si c'est une graine, elle germe et donne naissance à une plante aussitôt adulte. Cet appareil affranchit à la fois des lois de la pesanteur, de la croissance et du temps. Le comte de Champignac invente aussi le métomol, qui transgresse la loi de résistance des matériaux. Il donne à ceux-ci la consistance de la pâte à crêpe ! Transformer le dur en mou, c'est la même alchimie que transformer une dépression figée en un éclat de rire qui se répand !

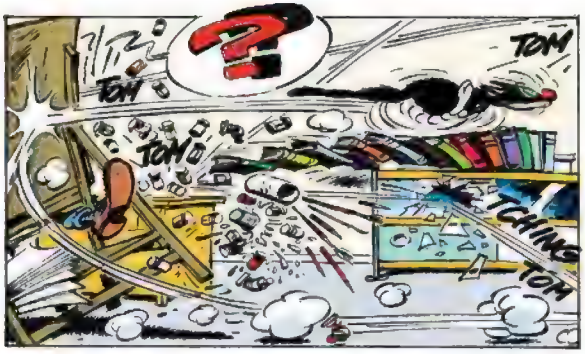
SENTIMENTS EXACERBÉS

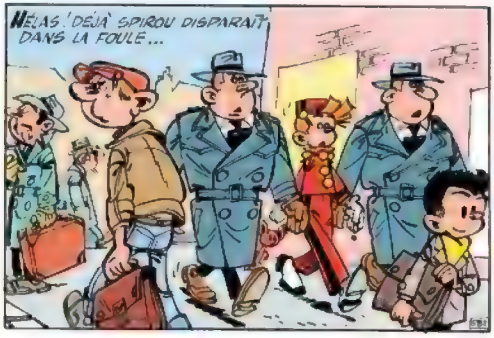
ILS EXPRIMENT LA LUTTE CONTRE L'ANGOISSE d'un monde vide, sombre et monotone. Cette tendance à rendre tout caricatural et excessif s'appelle, en psychopathologie, une « défense maniaque ». Tout devient raison de s'exalter et de s'exciter. Et encore plus avec l'apparition de Gaston, qui a le don de susciter chez ses interlocuteurs des états à la fois extrêmes et contradictoires. En trois cases, Franquin peut faire passer Fantasio d'une expression émotionnelle à une autre : désespéré, étonné puis aussitôt en colère. Avec la BD, il a choisi le bon médium. Au cinéma, on ne peut pas juxtaposer ainsi sans transition, chez un même personnage, des états émotionnels très contrastés. Là, il suffit de les mettre dans des cases mitoyennes.

© C. Bamfe-dj.

LA VIE DE BUREAU

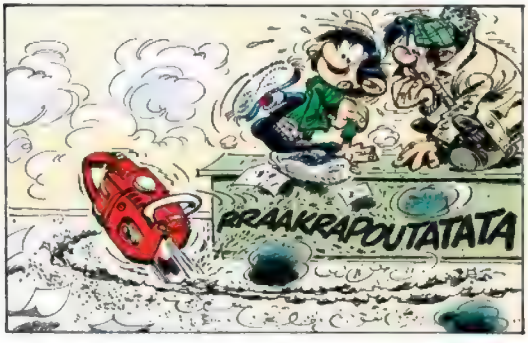
FRANQUIN N'A JAMAIS CESSÉ DE LUTTER contre la tendance de l'humain à se robotiser, c'est-à-dire à accomplir de façon machinale certains actes. C'est aussi valable pour les collègues de Gaston. Alors, il ne cesse de dynamiter leurs habitudes, notamment avec les animaux et les machines qu'il introduit dans son bureau et qui finissent toujours par tout envahir. J'imagine que Franquin a été un enfant contraint de rester calme et sage, tandis que tout ne cessait de s'agiter dans sa tête et de réclamer le droit à l'existence. Alors il s'est mis à le dessiner.





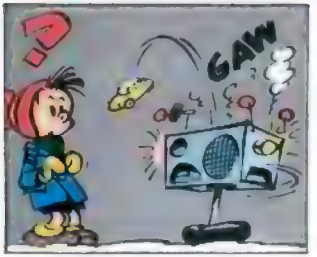
DES OBJETS VIVANTS

AVEC GASTON, les objets ne sont plus seulement imprévisibles, voire facétieux, ils se rangent au service de ses désirs secrets. Ils acquièrent le pouvoir d'échapper à son contrôle pour réaliser ses intentions inavouables, comme lorsqu'un ressort du fauteuil qu'il a installé dans son bureau pour se reposer le retient quand il décide de se lever pour aller travailler. Les machines de Gaston sont sa part cachée, exactement de la même manière que Gaston est la part cachée de Franquin.



DES MACHINES À FORT CARACTÈRE

DANS UNE BD, tout n'existe que par le trait. Les humains, les plantes, les objets et les animaux y sont faits de la même «chair». Tout peut donc s'y émouvoir. Chez Franquin, les animaux affichent leur caractère et leurs intentions sur leur visage autant qu'un humain. Les machines aussi. Il y a d'un côté les machines du monde adulte, comme les véhicules de l'armée, serviles, sans désir propre, mortes. De l'autre, il y a les machines de l'enfance, comme celles que bricole Gaston, qui sont vivantes, douées d'une personnalité propre. Elles peuvent se déglinguer, pétarader, tomber en panne comme autant de façons de manifester leurs doutes ou leurs désaccords sur les projets auxquels on les assigne. Mais ces deux mondes sont poreux, et c'est là le meilleur de Franquin. Les machines censées obéir comme des esclaves serviles peuvent aussi réserver des surprises à leurs utilisateurs. Car Franquin prend un malin plaisir à imaginer des machines qui détraquent les machines. Inversement, les humains peuvent aussi se transformer en machines. Ce sont les zorglhommes... et aussi les fonctionnaires, agents de police ou douaniers, que Franquin nous montre souvent empêtrés dans des consignes et des propos stéréotypés les empêchant de réfléchir correctement aux situations qu'ils affrontent.



DES MACHINES CAPABLES DE TENDRESSE

NOËL ET L'ELAOIN, c'est, pour moi, le chef-d'œuvre absolu de Franquin. C'est encore plus poétique que *Le Nid des Marsupilamis*. Noël est un petit garçon dont les parents travaillent le soir du 25 décembre. Il erre seul dans les rues et rencontre un vieux monsieur qui a inventé une machine formidable mais dont personne ne veut, car personne ne comprend à quoi elle sert. Alors, il la lui offre et lui confie la télécommande. Noël ne sait pas quoi en faire et, comme la machine a un orifice, il y glisse la télécommande que la machine avale. Elle se met alors à faire un bruit bizarre et Noël cherche à s'en éloigner, mais elle le suit. Il court et tombe à l'eau. La machine le repêche et sèche ses habits. L'Elaoin fabriquera ensuite un os pour un chien hargneux, une balle pour un enfant triste, des souliers pour un vagabond et même de la belle neige pour tout le monde ! L'Elaoin est une machine à faire plaisir ! Non seulement elle est capable de deviner les désirs des humains qui l'entourent, mais aussi de les satisfaire. Chez Franquin, l'empathie entre humains et machines est réciproque.

DOUBLES

SPIROU EST UNE BD POUR ENFANTS. Il n'était pas possible, à cette époque, de mettre en scène un personnage basculant de la générosité à la méchanceté, comme dans *Star Wars*. Du coup, Franquin crée des couples d'opposés. Fantasio est pacifique et honnête, tandis que son cousin Zantafio est dévoré par son désir de toute-puissance. Zorglub ajoute à cette dimension de contrôle absolu sur le monde une intelligence exceptionnelle. C'est un savant dénué de toute morale, contrairement à l'humaniste comte de Champignac. Mais Franquin finit toujours par ridiculiser cette volonté de toute-puissance. Et Zantafio, et Zorglub finissent invariablement défaits. Franquin nous rappelle, au passage, qu'il existe une arme très utile pour éviter de nous laisser prendre au piège du désir mégalo : c'est l'humour !

GASTON, L'ANTI-HYPERACTIF

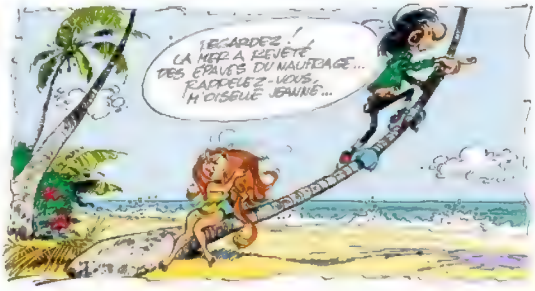
ON EST SOUVENT ÉTONNÉ que l'œuvre ne corresponde pas à ce qu'on sait de son créateur. Mais c'est normal, car celui-ci met en scène la partie de son monde intérieur qu'il ne met pas en jeu dans sa vie sociale. La vie d'un créateur et son œuvre sont comme les deux moitiés de l'organisme primitif de la mythologie de Platon : désespérément séparées, même si elles aspirent à se rejoindre. Franquin disait qu'il avait dessiné le personnage de Lagaffe parce que « Gaston représentait sa flemme ». Gaston, c'est certainement la partie de lui qu'il a renoncé à incarner dans sa vie. Comme tout hyperactif, il rêve d'inactivité.

VRAIS OU FAUX MÉCHANTS ?

DANS LES AVENTURES DE SPIROU, tous les personnages sont des enfants qui jouent aux adultes. Zorglub et Zantafio sont de vilains garnements. Le maire de Champignac est un gamin prétentieux et le comte, un vieux monsieur aux humeurs d'enfant. Sous l'effet d'un poison qu'il a pris par erreur, ce docteur Jekyll devient Mister Hyde. Zorglub lui aussi donne des frissons au lecteur quand il fait décoller en même temps des milliers de fusées. Mais c'est pour écrire une marque de soda sur la Lune, et en plus à l'envers ! Les personnages mettent des moyens considérables pour réaliser des rêves d'enfant. Mais ce sont souvent des rêves d'enfant qui sont à l'origine des projets les plus originaux, que ce soit dans le domaine scientifique ou, hélas, militaire. Les rêves d'enfant ne tiennent pas compte du monde tel qu'il est, et ils ont donc le pouvoir de le transformer plus profondément que les rêves d'adulte, qui tentent toujours de s'adapter aux possibles.

IDÉES NOIRES SUBLIMINALES

IL A MÊME MIS EN SCÈNE ses idées noires avec Gaston ! Il y a notamment cette planche dans laquelle un personnage s'émerveille de la façon dont le brouillard transfigure tout. En effet, l'ombre d'un monstre en surgit, très semblable à ceux que Franquin met en scène dans ses *Idées noires*. Mais on découvre que ce monstre est en réalité Gaston, qui déménage le bric-à-brac qui encombrait son bureau. Franquin traite ses idées noires comme une sorte de bric-à-brac qui encombrerait son esprit. C'est remarquable, tout est dit. Ce n'est pas la lumière de la raison qui chasse les monstres, mais le chaud soleil de l'humour.



JEUX DE LANGAGE

CONTRAIREMENT AU MONDE D'HERGÉ, où les inventions verbales sont limitées aux jurons du capitaine Haddock, celui de Franquin en est rempli. Il adore inventer des mots, comme le Marsupilami, la zorglonde ou encore le Fantacoptère. Et les zorglhommes parlent à l'envers !
A l'adolescence, le langage est vécu comme une contrainte parmi beaucoup d'autres, mais elle est facile à transgresser. Alors l'adolescent ne s'en prive pas. C'est un moment pendant lequel le langage est plié à tous les désirs. Le goût pour la poésie à cet âge en témoigne. Ce jeu avec le langage, chez Franquin, revêt encore d'autres formes. Par exemple, il prend une phrase convenue et il fabrique une mise en scène qu'il illustre de façon humoristique. Par exemple, Gaston dit : « Ici, on abat de la besogne » et pan, c'est monsieur De Mesmaeker qui tombe par terre ! Dans *QRN sur Bretzelburg*, le doktor Kilikil annonce à Fantasio : « Venez, c'est l'heure de se mettre à table. » On croit qu'il va le faire passer aux aveux, mais en fait, il le met vraiment devant des plats ! Cela fait partie du monde maniaque : le sujet prend possession du langage et il le déforme selon ses désirs.
Une autre facette de ce jeu consiste à mettre en scène des personnages et des machines qui émettent les mêmes sons, comme s'ils parlaient la même langue ! Par exemple, le personnage de Prunelle fait « RRogntudjuuu », et la machine inventée par Gaston émet presque le même bruit. La différence entre les humains et les machines s'efface. C'est vraiment typique de l'univers de Franquin.

LE FANTASME M^LLE JEANNE

M^LLE JEANNE renvoie l'image d'une adolescente boutonneuse alors que Gaston est encore plongé dans le monde de l'enfance. N'oublions pas que les filles font leur puberté avant les garçons et qu'il y a donc un décalage entre eux vers 11-12 ans. Mais si M^lle Jeanne ne pense qu'à l'amour, elle le voit comme un monde de tendresse et d'affection, bien plus que comme une découverte mutuelle des corps. Les rêveries qu'elle partage avec Gaston concernent donc le paradis perdu au sens d'Adam et Eve, celui d'avant la découverte de la sexualité.

SIGNATURE MOUVANTE

FRANQUIN DÉFORME SANS ARRÊT sa signature pour la mettre en résonance avec la planche qu'elle conclut, comme s'il se mettait lui-même en scène à l'intérieur du gag. Par exemple, un marchand dont les ballons viennent d'être crevés par un oiseau ricanant dit : « J'ai entendu comme un ricanement sadique », et Franquin signe « Franqhihihiââh » ! Sa signature ricane comme l'oiseau, il est lui-même cet oiseau qui vient de jouer un tour pendable. On retrouve cette logique de l'empathie que j'évoquais plus haut. Franquin montre en transformant sa signature qu'il se met à la place de chacun de ses personnages. C'est normal pour un dessinateur, qui est obligé de prendre l'attitude intérieure de chacun des personnages qu'il dessine. Mais c'est exceptionnel de le mettre en scène ainsi. Hergé disait que chacun de ses héros était une facette de sa personnalité. Franquin fait mieux : il le montre à chaque planche avec sa signature ! ●

Propos recueillis par Nathalie Riché

Franquin et les héritiers

Il reçut *Spirou* des mains d'un autre créateur. Puis il changea la donne de la BD d'humour et de la ligne claire, jusqu'à ses *Idées noires*. Et, surtout, il a fait des petits...

Le groom dessiné par Yves Chaland, dans *Cœurs d'acier*, qui sera publié sous forme de livre en 1990.

C'ÉTAIT EN 1951 dans *Spirou et les Héritiers*, la 34e aventure du groom. Pour toucher l'héritage d'un vieil oncle, Fantasio y affrontait son cousin Zantafio, en trois épreuves à l'issue desquelles le vainqueur remporterait le pactole de l'aïeul. Avec l'aide de Spirou, Fantasio y concevait le Fantacoptère, perdait un Grand Prix automobile et organisait une expédition dans la jungle palombienne. C'était le temps du Fantasio clown triste et bricoleur fantasque (annonciateur d'un certain Gaston Lagaffe), et du Spirou qui s'emportait très facilement. Cet épisode allait se révéler déterminant. Graphiquement, d'une part : Franquin proposait des pages plus aérées, allant souvent jusqu'à huit vignettes par planche, accélérant ainsi le rythme du récit. Mais, surtout, il est marqué par la première apparition du Marsupilami : Fantasio et Spirou iraient le chercher dans une jungle que les fidèles découvraient alors, celle de Palombie.

Franquin avait alors 28 ans. Il avait hérité depuis cinq ans de *Spirou*, créé en 1938 par Rob-Vel et repris par Jijé. Il le couvera jusqu'en 1968 et l'arrivée de Fournier, auquel succéderont plusieurs « repreneurs ». Dès 1951 et cet épisode, il posait les jalons de son propre univers à venir et parlait déjà d'héritage et de cousinage.

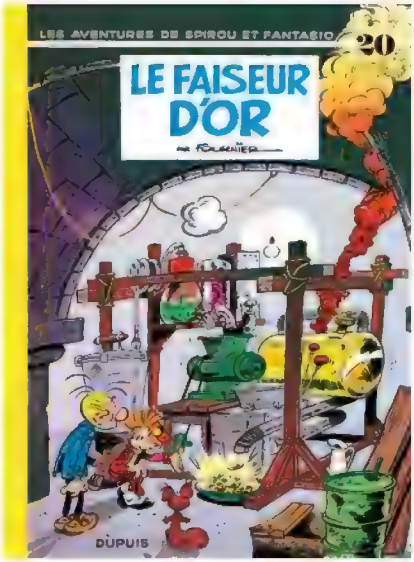
La famille de Spirou

En 2014, *Spirou* et le *Marsupilami* sont à leur tour devenus un héritage. Assumé de diverses façons par ceux qui ont repris ces personnages, devenus deux héros récurrents de l'histoire du neuvième art. A ceux qui revendiquent la filiation répondent ceux qui reconnaissent une influence certaine, mais sans en forcer le trait. Les premiers se nomment Jean-Claude Fournier, Stéphane Colman, Batem, Janry. Les seconds, Emile Bravo, Yves Chaland, Schwartz.

Premier « repreneur » du personnage après la période Franquin, Jean-Claude Fournier présida aux destinées de *Spirou* de 1968 à 1980, pour neuf épisodes qui enrichirent la palette poétique et politique d'aventures plus ancrées dans le présent. A l'universalité de Franquin, le premier héritier ajouta une certaine actualité, qu'il revendique en forme d'hommage : « Ce qui m'a influencé, chez lui, c'est cette façon de lier chaque aventure de *Spirou* à des phénomènes de société. A 12 ans, j'ai lu *Le Dictateur et le Champignon*, et ça a formé le citoyen que je suis devenu : lorsqu'on lit ça, on apprend ce qu'est une démocratie. » Et de poursuivre : « Quand j'ai repris le personnage, il était évident que je chercherais à faire la même chose. Pas avec le même talent, mais avec la même attention... » Par la suite, Fournier apporterait à la série une touche mystérieuse et magique (*L'Ankou*), mais aussi écologique. Ancien pensionnaire de l'atelier de Franquin à Bruxelles, il se rappelle ces séances où son mentor venait « refaire une case, pour [lui] montrer, puis en fait refaisait tout, sur un calque qu'il posait sur les planches. Il me montrait comment supprimer du texte, toujours et toujours, pour que le dessin finisse par parler de lui-même ». Cette façon de rendre le dessin efficace se retrouve dans le sens du détail, autre élément de transmission : « C'est lui qui m'a appris à diriger le regard du héros dans le bon sens, vers le bon endroit. Ce qui est fondamental pour le lecteur, qui regarde dans la même direction ! Il avait une vision cinématographique de la bande dessinée. » Dans son premier *Spirou*, *Le Faiseur d'or* (1970), l'héritier avait encore pu utiliser le Marsupilami (mais dessiné par Franquin). Il s'était bien aperçu que ce dernier « n'avait pas une grande affection pour *Spirou*. Il disait

© Chaland

Dans les rues de Bruxelles, cette fresque rend hommage à tous les dessinateurs des aventures de *Spirou* : Rob-Vel, Jijé, Franquin, Fournier, Janry...



Jean-Claude Fournier et son premier album de *Spirou*, *Le Faiseur d'or*, sorti en 1970. Franquin et Dupuis lui ont cédé la série deux ans plus tôt.

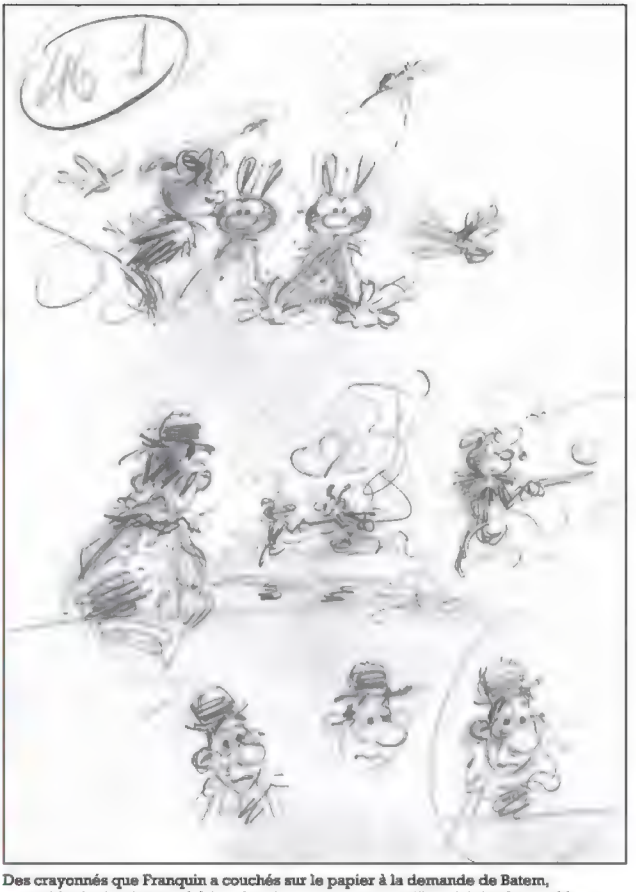
qu'il en avait marre du groom. Il préférait le Marsu, car on préfère toujours les personnages que l'on a créés ». Jusqu'à reprendre le personnage, qui n'est depuis plus réapparu dans une aventure de *Spirou*.

Se présentant lui-même comme « la nourrice du Marsupilami », Batem fut le premier à hériter de l'animal après Franquin. Il se souvient des premiers contacts, qui devinrent rapidement « complicité, puis amitié ». « Ensemble, nous revisitions mon prédécoupage, dessiné à partir du scénario de Greg. C'est armé de ses dizaines de croquis que, de retour à la maison, je réalisais les planches. » Franquin ne cherchera jamais à intervenir sur le devenir d'un personnage qu'il a confié à un autre. C'est Batem qui, aujourd'hui, avoue avoir lui-même sollicité son aîné « à la moindre occasion », pour « avoir son aval ». De lui, il a appris « la composition d'une case, à travers notamment le positionnement du personnage dans le décor, comment le faire entrer ou sortir de la case ».

Un sens du détail qui est aussi un sens du rythme. Car Franquin, c'est avant tout un monde qui existe, qui vibre. Batem souligne « le soin que Franquin a mis à faire exister ses personnages, ainsi que le moindre des éléments apparaissant dans ses pages ». Co-auteur, avec Philippe Tome, de quinze aventures de *Spirou* entre 1982 et 1998, Janry se sent moins héritier (« Cela sous-entend une reconnaissance, une légitimité ») que « descendant ». Mais lui aussi souligne cette dette, cette « nécessité de bien faire jouer les personnages », qui l'a influencé à jamais. « Comme un acteur, un auteur de bandes dessinées doit savoir interpréter ses propres personnages. Un exemple qui m'a marqué à jamais : *Bravo les Brothers* débute par une scène de cacophonie dans la rédaction du journal. Fantasio et Spirou se réfugient dans une pièce au calme. Et là, un singe passe à travers la pièce ! Spirou n'a rien vu. Fantasio, lui, a vu, mais il croit avoir la berlue. Il est encore en train de se frotter les yeux quand passe un deuxième singe. Cet air consterné qui est le sien, on l'a aussi. De même quand, dans une autre aventure, Prunelle s'assoit sur un cactus, on a mal pour lui. »

© Dupuis, Eric Garault

Batem fut le premier à reprendre le *Marsupilami* après Franquin.



Des crayonnés que Franquin a couchés sur le papier à la demande de Batem, pour aider le dessinateur à faire vivre les personnages qu'il avait lui-même créés.

Emile Bravo a participé à la collection « Le Spirou de… – Une aventure de Spirou et Fantasio par… ». Dans *Le Journal d'un ingénu* (2008), il imaginait les origines du groom inventé soixante-dix ans auparavant, allant jusqu'à mettre en scène la rencontre entre Spirou et un journaliste chasseur de scoops nommé Fantasio. « Pour moi, dit-il aujourd'hui, hériter de Franquin consistait à aller dans l'avant-Franquin. » Avant de poursuivre : « Ce qui est transmissible, de Franquin, c'est le contrôle total qu'il exerce sur son univers. Fait en sorte que tous les personnages existent, des héros aux secondaires, et que rien ne soit gratuit. » Pour Bravo, Franquin a hérité du dessin animé sa façon de concevoir non seulement ses gags, mais aussi son art du mouvement. Fabien Vehlmann, qui, depuis cinq ans, forme l'équipe « officielle » de la série *Spirou et Fantasio* avec l'illustrateur Yoann, décrit la chose ainsi : « Son génie était, selon moi, digne d'un Buster Keaton ou d'un Chaplin. Ils sont très rares, les dessinateurs actuels aussi doués que lui pour créer le rire par la seule force d'une caricature prise sur le vif. » Scénariste, Vehlmann parle ainsi de l'influence sous laquelle il se trouve lorsqu'il écrit : « Dans mes récits, je revendique une parenté avec sa manière de "ré-enchanter" le réel, que ce soit dans la série *Gaston* (où une simple rédaction devient un terrain de jeux infini) ou dans la série injustement méconnue *Isabelle* (créée avec Delporte, Will et Macherot, et dans laquelle la magie réapparaissait dans un contexte urbain et contemporain). »

« Le Beatles de la BD »

Une magie qui fait de Franquin, avec Hergé, le « coparrain » de toute la bande dessinée franco-belge. A la différence près que Franquin paraît avoir davantage osé, expérimenté que son aîné. Certains admirent sa capacité d'improvisation. C'est le cas de Lewis Trondheim, auteur d'une parodie de Spirou avec *L'Accélérateur atomique* avant de se prêter au jeu du « Spirou de… » (*Panique en Atlantique*, avec Fabrice Parme, 2010) : « Je me suis principalement inspiré de

© Dupuis

la technique d'écriture, qui était d'improviser sur une base un peu floue. Comme Franquin qui, à une époque, a créé ses deux pages de *Spirou* par semaine sans avoir le temps de réfléchir sur le long terme. »

En fait de réalisme et d'expérimentation, Janry ose un parallèle avec un autre duel artistique majeur du XX[e] siècle, celui entre les Rolling Stones et les petits gars de Liverpool : « Il incarne à lui tout seul les Beatles de la BD. Comme eux, il a évolué en changeant radicalement. Au début, son trait le rapproche des *comics* américains, presque de Walt Disney, puis son dessin devient recherché, épuré, et on arrive aux *Idées noires*. Tout comme les Beatles ont commencé avec un rock basique pour arriver à l'expérimental puis à la sophistication. »

C'est ce réalisme qui raconte une histoire en « ré-enchantant le réel » qui est mis en avant par ceux qui, sans avoir frayé avec les personnages de Franquin, le citent dans leurs figures tutélaires. Comme Frank Margerin, autre créateur de personnages récurrents, autre auteur soucieux, comme Franquin, de mécanique automobile et de design urbain : « C'est effectivement une référence… mais je ne lui arrive pas à la cheville. Et il n'est pas mon seul maître. » Si l'auteur de la série *Lucien* regrette que Franquin n'ait pas adopté la radicalité d'un Robert Crumb, il loue néanmoins, chez le Belge, l'apport formateur du dynamisme, de l'efficacité d'un « trait nerveux, en mouvement. Quand il fait une voiture, on sent la vitesse, on sent le virage, l'énergie. Son trait lui permet d'allier le réalisme à une grande vigueur ».

Chez ceux qui s'en réclament, Franquin est cité pour la vivacité de son trait. Créateur de la série des *Joe Bar Team*, dont certains avaient cru Franquin l'auteur lorsque parut le premier tome en 1990, Bar2 avoue sa reconnaissance pour « ce truc magique qu'il est, peut-être, le seul à posséder et après lequel j'ai vainement cavalé pendant tant d'années : cette faculté à donner vie au moindre trait. […] Si on répète que Franquin est un dieu du dessin, c'est aussi parce qu'il rend vivant tout ce qu'il dessine ».

Pour Emile Bravo, les héritiers sont aussi à chercher du côté de Marjane Satrapi, dont le *Persepolis* est « une histoire plutôt pour adultes, mais que des enfants peuvent lire : comme les histoires de Franquin ». Mais aussi du côté d'Art Spiegelman, qui « a eu l'intelligence de zoomorphologiser ses personnages pour les rendre accessibles à tous ».

Une transversalité générationnelle que pointe également Jul, qui s'avoue « héritier spirituel de Franquin, enfant de *Gaston Lagaffe* – dont j'avais gagné le poster grandeur nature dans un concours du *Journal de Spirou*, poster que j'ai eu dans ma chambre jusqu'à 18 ans ». Et le créateur de *Silex And The City* de revendiquer « la dimension anarcho-libertaire » de son modèle autant que sa subversion. Cette dernière s'immisce, selon lui, jusque dans « la face obscure de l'humour, cette petite musique en mineur qui est toujours là, qui m'inspire et qui inspire des cinéastes comme Alain Chabat ou Patrice Leconte ». Le premier avait tenté de capter l'héritage en réalisant *Sur la piste du Marsupilami* en 2012, et le second a toujours témoigné d'une certaine légèreté, mélange de *nonsense* et d'une certaine gravité propre à la condition humaine.

« Matière humaine »

Une condition qu'il convient alors d'approcher avec tact, élégance et maîtrise. De Fournier à Margerin, tous ceux qui l'ont un jour croisé signalent la modestie de Franquin. Lorsque Jul parle des différents niveaux de lecture, lorsqu'il revendique pour les descendants un « héritage très vaste, où chacun d'entre nous – avec Edika, Zep, Bar2, Pétillon ou même Claire Bretécher – a tenté d'adapter une de ses dimensions à notre univers », il parle aussi de profondeur. Que Bar2 développe ainsi : « Le dialogue, le découpage, les cadrages, l'humour… tout est juste, parfait. Et sa connaissance aiguë de la "matière humaine", comme disait Simenon, son sens de l'observation exceptionnel, son intelligence hors norme lui permettaient de camper des personnages plus vrais que nature. » Un pouvoir propre aux grands raconteurs d'histoires, qui fait dire à Janry que « personne n'a échappé à son héritage. Surtout dans l'humour ». Et l'illustrateur belge de conclure : « On a tous en nous quelque chose de Franquin ! » ● **Hubert Artus**

Un remix zoomorphique du petit groom, signé Lewis Trondheim, ou comment transformer Spirou en Lapinot.

Le soir…
Rentre bien, Spirou
Bonsoir, Odette. Bonsoir, Gustave. A demain
Salut, Spirou! T'es pas en sucre, j'espère? Parce que ça tombe dru dehors
Hé! Petit chaperon rouge!
?
Sale temps, hein? On ne se croirait pas en été!
Tu n'aimerais pas qu'on fasse un bout de chemin ensemble? Je te protégerai avec mon pépin.
Merci mais j'ai une capuche…
…En plus, je suis un garçon… Au revoir, Monsieur
Hé, attends! Et alors? Je ne suis pas, non plus, le grand méchant loup…
Je me présente: FANTASIO!

La rencontre de Spirou et de Fantasio imaginée par Emile Bravo (*Je journal d'un ingénu*, 2008).

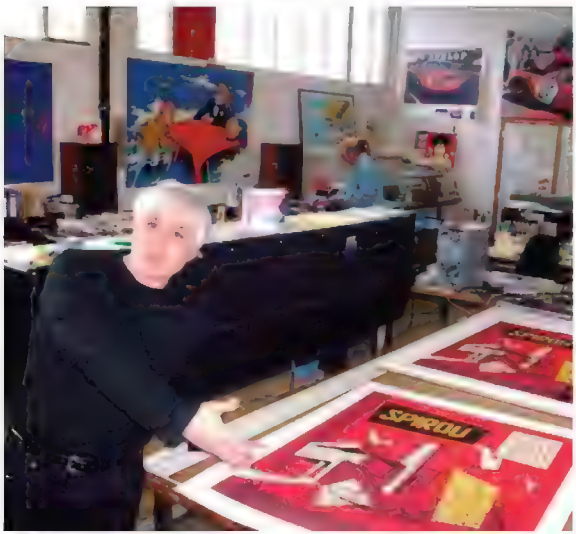
Emile Bravo © Dupuis 2014, Dargaud

“Franquin avait la vista !”

Entretien
Serge Clerc

LE DESSINATEUR fut l'un des grands artisans du retour à l'école belge opéré par la jeune garde, au début des années 80. En 2011, il a même rendu hommage au « maître » dans un somptueux album, *Spirou vers la modernité*. Le style Franquin décrypté par un dandy du «style atome».

Serge Clerc chez son imprimeur. Il s'apprête à signer les impressions à encre pigmentaire originales de « ses » *Spirou*.



A quel âge avez-vous découvert les* Spirou et Fantasio *de Franquin ?

Serge Clerc : Comme beaucoup d'enfants, je dévorais des bandes dessinées à la bibliothèque. C'était à la fin des années 60, à Roanne. Je prenais des piles de *Johan et Pirlouit*, de *Tintin* ou de *Spirou et Fantasio*, et je lisais. J'ai aussi été abonné un temps à l'hebdomadaire *Spirou*, qui, dans mon souvenir, republiait à l'époque les tout premiers *Spirou et Fantasio* dessinés par Franquin, avec des cases minuscules. Mais, adolescent, je suis passé à *Pilote*, *Blueberry* et, très vite, à l'underground américain (Crumb, Bodé…) Je ne m'intéressais plus trop à l'école belge à ce moment-là.

Comment s'est opéré votre retour à Franquin ?

> Un jour, à la fin des années 70, alors que je travaillais pour *Métal Hurlant*, à un concert des Stranglers, Philippe Manœuvre, rédacteur en chef du magazine, m'a présenté à Yves Chaland *[dessinateur qui reprendra* Spirou et Fantasio *en 1982, mort prématurément en 1990]*. Nous sommes devenus amis. Un beau jour, il m'a dit : « Serge, il faut revenir aux fondamentaux ! Oublie tes Américains, regarde du côté des Belges ! Jijé, Tillieux, Franquin ! » Son discours a un peu été comme une révélation pour moi : je suis devenu bilingue belge-américain. C'est alors que j'ai vraiment découvert l'école de Marcinelle, autour de Jijé, ce génie. Avec Chaland, nous allions écumer les librairies à Bruxelles, notre Graal. C'est là que j'ai acheté les *Spirou et Fantasio* de Franquin, en éditions originales.

Pourquoi en éditions originales ?

> Mais parce que les couleurs des albums d'aujourd'hui sont une horreur ! C'est seulement pour les enfants ! Prenez une *Mauvaise Tête* ou une *Corne de rhinocéros* des années 50, et là, vous allez avoir une belle profondeur de noir, des bleus nuit magnifiques, des tons mats. Il y a vraiment une période sublime, autour de 1953. Le trait du Franquin de ces années-là a l'air tellement simple quand on le regarde ! Mais comme toujours en art, atteindre cette simplicité est ce qu'il y a de plus compliqué.

Justement, ce style, comment le décririez-vous ?

> Le trait de Franquin a énormément de vie, de fougue, de sensualité. Il est en perpétuelle recherche de tension. Pour vraiment l'apprécier, il faut regarder ses planches en noir et blanc. Si on prend nos

© www.galeriechampaka.com

Spirou en Amérique... « J'ai beaucoup utilisé ce que je voyais dans la revue *Architectural Digest* pour les maisons et les intérieurs en arrière-plan », détaille Serge Clerc.

« maîtres » belges, Tillieux est plus sage, Jijé a peut-être un meilleur « fouetté », mais Franquin a la vista ! On a dit qu'ils incarnaient le « style atome » en référence à l'Atomium de l'Exposition universelle de 1958, à Bruxelles : il y a chez eux un goût pour la modernité, les voitures aérodynamiques, les meubles design. Franquin joue vraiment sur les pleins et les déliés. On est loin de la ligne claire, où le trait doit toujours être de la même taille, du premier au dernier plan.

Dans son autobiographie, Giraud-Moebius, votre idole, écrivait : « Les Belges de l'école de Marcinelle surdimensionnent la tête de leurs personnages, comme si nos sociétés privilégiaient à outrance l'intellect. Les Américains, à l'inverse, diminuent la tête de leurs héros pour que le corps paraisse plus puissant... »

> C'est très intéressant. A vrai dire, je n'avais jamais vraiment noté ce « surdimensionnement » de la tête. La fluidité du style de Franquin est telle qu'on ne remarque pas sa dimension caricaturale.

Comment évolue le trait de Franquin au fil des ans ?

> Notre style évolue malgré nous. Quand je vais mal, j'ai tendance à dessiner mes personnages avec la tête rentrée dans les épaules. J'appelle ça mes périodes George Grosz. Dans des années 60, on sent bien que Franquin est pressuré. Trop de tension. Son trait s'en ressent. A partir des *Zorglub*, il perd un peu de sa grâce. Avec *Gaston*, cela va encore s'accentuer. Franchement, regardez les espadrilles de Gaston, ce n'est pas possible !

Dans quelles circonstances avez-vous dessiné Spirou ?

> Avec Chaland, nous avons toujours adoré revisiter les grands mythes de la bande dessinée, en faisant de fausses couvertures de *Tintin*, *Valhardi* ou *Spirou*. Un jour, Chaland a vu chez moi un recueil de *Spirou* dépareillé. Il a dessiné une fausse couverture à la manière de Franquin, a recousu l'ensemble, a posé un dos toilé et m'a redonné le tout. Franquin est au sommet de son art dans les couvertures des recueils *Spirou* où il a de l'espace pour s'exprimer. Alors, en 2002, quand un collectionneur m'a demandé de lui faire un dessin autour de l'univers de *Spirou*, j'ai dessiné des fausses couvertures. Les onze premières ne lui ont pas plu, mais il m'a acheté la douzième. J'ai alors continué, jusqu'à en faire un livre, *Spirou vers la modernité*.

Quelle était votre idée avec cet ouvrage ?

> Je voulais confronter le monde très codifié de *Spirou et Fantasio* avec les univers artistiques de Picasso, De Chirico, Calder. J'ai aussi beaucoup utilisé ce que je voyais dans la revue *Architectural Digest* pour les maisons et les intérieurs en arrière-plan. J'ai mis en scène Spirou et Fantasio dans des *lounge bars*, dans des villas aux Etats-unis, devant des immeubles modernistes de Royan. Je me suis aussi amusé à jouer sur l'épaisseur du trait, en faisant des gros plans comme Franquin n'en a jamais fait. Et j'ai appliqué de grands aplats mats.

N'était-il pas question aussi que vous fassiez un album de Spirou et Fantasio ?

> Si ! En 2008, les éditions Dupuis m'ont proposé de faire un *one-shot*. Jean-Luc Fromental était censé me livrer un scénario, précisément autour de cet univers architectural américain. Je l'attends toujours (*rires*)... ●

Propos recueillis par Jérôme Dupuis

Serge Clerc vient de publier une magnifique *Intégrale Rock* (Dupuis), près de 400 pages de dessins et de textes, avec un frontispice signé par l'auteur, 2 500 exemplaires, 45 euros.

© Expression - Editions Dupuis

Adaptations à gogo

L'univers de Franquin a été décliné aussi bien à la radio qu'au cinéma ou à la télévision. Pas toujours avec succès. La preuve par quatre.

Un feuilleton radiophonique
LES ROBINSONS DU RAIL

GASTON LAGAFFE n'a pas raté le train de la communication. Voyant le succès grandissant de *Spirou* et de la série de Franquin, la SNCF eut l'idée, au début des années 60, de commander au dessinateur une aventure d'un genre très particulier : un feuilleton radiophonique en dix épisodes, intitulé *Les Robinsons du rail,* mettant en scène ses héros tentant d'arrêter une locomotive nucléaire que ce diable de Gaston a mise en marche. Spirou et l'ingénieur ferroviaire vont donc devoir tout faire pour rattraper sa bévue. C'est ainsi que, le 16 octobre 1963, sur les ondes de la RTBF, on put entendre, pour la première fois, les voix des personnages de papier. Loin de rester une expérience seulement sonore, cette aventure trouva naturellement une nouvelle vie en 1964, dans les colonnes de *Spirou,* avec une version dessinée signée Franquin et Jidéhem (pour les décors). Pour autant, cette version des *Robinsons du rail* relève moins de la BD classique que d'une fiction illustrée. Cette curiosité a été publiée en album (en 1981 à l'Atelier, puis en 1993 à La Sirène), avant d'être rééditée l'an passé dans un beau volume aux éditions Dupuis.

Une série de dessins animés
LES TIFOUS

ON LES A TROP VITE OUBLIÉS, et c'est bien l'un des drames de Franquin. Qui, aujourd'hui, se souvient des *Tifous* ? Il s'agit pourtant de l'un des projets auxquels ce génie de la BD tenait le plus, à la fin des années 80. Le producteur suisse Christian Mauron se tourna en effet vers le géniteur de Gaston Lagaffe pour imaginer des saynètes documentaires avec des marionnettes. Bien vite, le projet prit une direction inattendue et donna naissance à une série de dessins animés. Avec la complicité des scénaristes Xavier Fauche, Jean Léturgie et Yvan Delporte (sans oublier Raymond Burlet à la réalisation), Franquin développa un univers singulier, peuplé de créatures poilues et colorées, nommées à l'image de leur caractère : Fou, Poète, Sage... Tout se passerait bien si les *Tifous* n'avaient pas un ennemi, l'affreux Betnoir, qui rêve de détruire leur monde... Diffusée fin 1990 sur France 3, la série animée ne rencontra pas, hélas, le succès escompté. Les enfants n'adhéreraient-ils pas à cet imaginaire aux antipodes du manga ? L'animation était-elle trop bon marché ? Si 78 épisodes de cinq minutes des *Tifous* étaient prévus, seulement 25 furent tournés. Les collectionneurs nostalgiques pourront toutefois retrouver ces boules de poil dans deux albums, parus aux éditions Dessis.

Un programme télé
MERCI GASTON !

GASTON LAGAFFE connut une expérience d'animateur télé – et il ne s'agit en aucun cas d'un gag tiré d'un album. En 1989, Antenne 2 et RTL-TVI proposèrent un étrange programme mettant en scène Gaston, Spirou et Fantasio d'une manière bien particulière : pour incarner les personnages, on fit appel à des mimes professionnels qui devaient enfiler des masques en mousse de latex dont le design ressemblait à l'esthétique originale de Franquin. Quant aux dialogues, ils étaient préenregistrés. L'expérience *Merci Gaston* tourna court, à peine quelques mois. Mais le roi des bévues n'en avait pas fini avec le petit écran. Vingt ans plus tard, on put découvrir sur France 3 une ambitieuse série d'animation, simplement baptisée *Gaston*, qui compte 78 épisodes de sept minutes environ.

Un long-métrage
SUR LA PISTE DU MARSUPILAMI

HOUBA HOUBA ! Après le succès de la série animée, il fallait bien qu'un jour ou l'autre la célèbre créature tachetée à la longue queue vienne envahir les multiplex. Cela n'avait pas échappé à Alain Chabat, à qui l'on doit une très bonne adaptation des aventures d'*Astérix (Mission Cléopâtre)*. Depuis 2005, l'ex-humoriste des Nuls – par ailleurs fan de Franquin depuis l'enfance – songeait en effet à donner vie sur grand écran au Marsupilami. Après bien des mois de réflexion, de préparation et de collaboration avec Marsu Productions, Chabat finit par peaufiner un casting aux petits oignons : Jamel Debbouze, Lambert Wilson, Patrick Timsit, Jacques Weber, Fred Testot, Aïssa Maïga sans oublier... The Great Khali, star internationale du catch vue dans de nombreux films américains. Après un tournage coûteux entre le Mexique, la Malaisie et l'Europe et des mois de postproduction (avec des effets spéciaux particulièrement soignés), *Sur la piste du Marsupilami* sortit en salles début 2012 et rencontra un franc succès (plus de 5 millions d'entrées en France). Et ça n'est que justice, Chabat ayant respecté l'esprit de Franquin tout réussissant à y greffer son humour décalé. On retiendra deux scènes d'anthologie : le viol d'oreille par un chihuahua et Lambert Wilson, grimé en Céline Dion, chantant le hit *I'm Alive*. Un régal. ●

Baptiste Léger

LE CAS "FAIS GAFFE A LA GAFFE !"

Retour sur la vraie-fausse adaptation calamiteuse de *Gaston Lagaffe*, devenue un nanar culte.

Pulsion masochiste ou communication maladroite, certains titres de comédies françaises semblent se retourner contre le film lui-même : *Ça va faire mal !*, *Fallait pas !*, *On peut toujours rêver*... On ajouterait volontiers à cette liste *Fais gaffe à la gaffe !* qui, effectivement, semble prévenir le spectateur sur la véritable nature du film : un bêtisier involontaire. A la fin des années 70, un jeune homme âgé d'une petite vingtaine d'années, Paul Boujenah (frère de Michel), réussit à convaincre André Franquin de porter à l'écran les tribulations de Gaston Lagaffe. Ou presque. Pressentant que le résultat ne serait pas forcément à la hauteur mais voulant aider le jeune homme, le père du fameux héros à pull vert accepta qu'on transpose les situations et les gags, mais mit son veto sur l'utilisation des noms. « Les producteurs avaient tout intérêt à rebaptiser le personnage. Ils s'en sont rapprochés autant qu'ils ont pu », précise-t-il d'ailleurs dans le livre d'entretiens *Et Franquin créa la gaffe*. C'est ainsi que Gaston est devenu G. (Roger Mirmont) – avec un pull arborant fièrement cette lettre ! –, Mlle Jeanne s'est transformée en Pénélope (Marie-Anne Chazel), Prunelle a laissé la place à Prunus (Daniel Prévost), etc. Au casting, on notera aussi la présence saugrenue de Lorraine Bracco qui, plus tard, tournera avec Martin Scorsese, Ridley Scott et Blake Edwards. Pour transposer l'univers de *Gaston*, Boujenah s'est alors tourné vers Francis Lax (connu pour être la voix française de David Soul dans la série *Starsky et Hutch*) afin qu'il peaufine les dialogues. Mais ce qui marche sur papier, dans des bulles et des cases, ne fonctionne pas forcément à l'écran – ce qu'avait redouté Franquin. « Le maquillage le plus savant ne peut faire accepter qu'un acteur soit vraisemblable en caricature. Et d'un autre côté, le comique est au cinéma un des genres les plus difficiles qui soient... » Dès sa sortie en 1981, *Fais gaffe à la gaffe !* se fit égratigner par la critique et les fans de la BD, furieux. Le film connaît toutefois une seconde jeunesse aujourd'hui grâce aux geeks vénérant les nanars français des années 80. Pour l'anecdote, quelques années après ce ratage, le même Boujenah signa une sorte d'*Inspecteur Harry* à la française involontairement hilarant, *Le Faucon*, avec un Francis Huster mystérieusement obsédé par les cheeseburgers. Et si l'esprit de Franquin était, malgré lui, passé par là ?

“Comment je dessine...”

Entretien
André Franquin

© Show Organisation

EN 1969, AU FAÎTE DE SA GLOIRE, Franquin s'entretint longuement avec Philippe Vandooren dans un ouvrage appelé à devenir culte pour toute une génération : *Comment on devient créateur de bandes dessinées*. Un ouvrage réédité fort à propos cet automne par les éditions Niffle, dans une magnifique version illustrée. Extraits de cet entretien rare, qui voit le dessinateur revenir sur les fondements de son art.

Philippe Vandooren : ***Vous vous souvenez de vos débuts dans la bande dessinée ?***

André Franquin : Bien sûr. J'ai travaillé dès le début pour les éditions Dupuis. Mais je n'ai pas dessiné directement pour l'hebdomadaire *Spirou*. J'ai d'abord fait une histoire complète pour un almanach publié par Dupuis.

C'était déjà le personnage de Spirou ?

> Oui. Gillain avait pris la relève de *Spirou*, après Rob-Vel. Et moi, j'ai pris la succession de Gillain. C'était d'ailleurs effarant, cette insouciance de Jijé, qui « distribuait » ses séries autour de lui. Il m'a passé *Spirou* et il a cédé provisoirement *Jean Valhardi* à Eddy Paape. C'est de cette façon que j'ai commencé dans le journal : en reprenant une aventure de *Spirou* que Jijé avait commencée. C'est une chose qu'on admettrait difficilement aujourd'hui, ce passage d'une série d'un dessinateur à un autre. Le tirage des hebdomadaires spécialisés est devenu trop important, et puis les éditeurs prennent de la bouteille.

Ça ne vous a pas fait peur de reprendre une série comme Spirou, qui était le héros clé de l'hebdomadaire ?

> Au début, non. J'étais plutôt optimiste. Je n'avais peur de rien ! Mais c'était surtout parce que j'ignorais pratiquement tout de la bande dessinée. Au bout de quelques mois, j'ai commencé à « paniquer ». Je ne savais plus ce que j'allais faire comme scénario et j'étais vraiment très mal à l'aise. J'ai même failli abandonner ! J'étais tout simplement en train de me dégonfler... Ou bien je commençais à m'apercevoir que ce métier est difficile.

Vous avez continué...

> Oui. C'est à ce moment-là que Jijé m'a « dépanné », en nous faisant travailler chez lui. Nous, c'était Will, Morris et moi. Gillain nous a tout simplement emmenés chez lui, et c'était formidable de sa part. Il nous a trouvé une chambre et nous avons travaillé là. Je dis que c'était formidable de sa part parce qu'il introduisait trois clampins dans un ménage avec des gosses, ce qui prouve qu'il n'avait pas peur des complications ! Et c'est vraiment ça qui m'a remis dans le bain tout à fait. Je crois qu'il est très important pour un jeune dessinateur d'avoir des contacts avec les professionnels.

Et, à ce moment-là, vous travailliez d'après un scénario précis ou bien vous alliez toujours à l'aventure ?

> Je « marchais » plutôt à l'aventure.

Le pense-bête « 'moiselle Jeanne », tiré de l'indispensable « Petit dossier des personnages secondaires ».

N'est-ce pas ça qui est épuisant ? N'est-il pas plus facile de suivre un plan bien tracé ?

> Oui, c'est certainement plus malin. Mais ce système participait un peu de l'époque : nous étions très insouciants et nous faisions de la bande dessinée en dilettantes. D'ailleurs, ce n'était pas tellement l'absence de scénario qui me faisait peur. J'avais, comme tout le monde à cet âge, une certaine dose d'inconscience et de bonne santé.

Et aujourd'hui ?

> Aujourd'hui, je ne commencerais pas à dessiner une série – personne ne le ferait, je crois – sans que le scénario en soit nettement établi. Je trouve que quand on est jeune, on est moins inquiet, moins angoissé ; on se fiche de la sécurité, on croit aux lendemains qui chantent... Non, ce qui m'avait fort inquiété, c'était mon manque de métier. Et puis les difficultés de dessin qu'on rencontre quand on se met devant sa planche et qu'on est seul avec son crayon.

L'épreuve du feu, en quelque sorte ?

> Peut-être. Et une épreuve du feu qui se renouvelle chaque fois.

Quelles sont les grandes joies du métier ?

> Les moments durant lesquels ça roule bien, quand ça « carbure », comme on dit. Et aussi quand on a l'impression de découvrir quelque chose de nouveau, ou du moins quelque chose de nouveau pour soi. Une autre joie, c'est de voir paraître une planche qui donne bien, dont on est relativement content, ce qui n'arrive pas si souvent.

Vraiment ?

> Oui. Par contre, quand je retrouve un gag de *Gaston* que j'avais oublié et qui m'amuse encore, c'est vraiment un bon moment, j'ai l'impression d'avoir fait quelque chose, de n'avoir pas perdu mon temps.

Et les mauvais moments, les coups durs ?

> Quand ça ne carbure pas, bien sûr. Ah, terrible ! On est parfois pris par un sentiment d'impuissance, on piétine... Par exemple, il arrive qu'on soit forcé d'aller très vite parce qu'il faut envoyer les planches à l'imprimerie ; on se sent traqué par les délais, et si, par malheur, on n'est pas très sûr de la qualité d'un gag, on est vraiment très mal à l'aise. On essaie de défendre une idée insuffisante sur le plan de l'humour. Vous savez, on n'a pas chaque semaine – moi pas, en tout cas – l'idée qui fait boum !

Je trouve ça vachement épuisant : pondre un gag chaque semaine, et durant des années... C'est formidable, non ?

> On trouve toujours étonnant ce que font les autres.

Ce n'est pas très difficile ?

> C'est une question de climat. Pour ma part, ce que je trouvais tuant, c'était de faire une série à suite. L'avantage de l'histoire en une planche, c'est que, lorsque le dernier dessin est terminé, l'histoire aussi est finie, on peut penser à autre chose. Je trouve ça plus agréable que d'être forcé de travailler sur la même histoire pendant quarante planches. De plus, l'histoire à suite ne vous apporte pas de surprises, puisque vous la connaissez !

Dessiner est une manière de raconter une histoire...

> D'accord. De plus, nous devons garder une certaine fraîcheur tout en racontant continuellement l'histoire des mêmes personnages. Un scénariste qui n'est pas lié à un seul personnage se trouve devant une diversité de sujets qui sont plus aptes à provoquer cette petite étincelle qu'on appelle l'inspiration et qui fait démarrer un livre. Je crois qu'on est souvent privé de cette étincelle quand on est lié à une série qui marche. Par contre, l'histoire en une planche vous permet de changer de décor à chaque fois. Avec une série à suite, vous vous trouvez parfois pen-

« L'avantage de l'histoire en une planche, c'est que, lorsque le dernier dessin est terminé, l'histoire aussi est finie, on peut penser à autre chose. »

© Franquin

dant des pages et des pages dans le même décor. Quand un récit se déroule dans la jungle, vous devez dessiner des arbres, des lianes et des buissons pendant des semaines. A la fin, vous en avez par-dessus la tête de tous ces végétaux, au point que vous mourez d'envie de transplanter subitement vos personnages en plein pôle Nord ou dans un quartier de Chicago !

Est-ce qu'il vous est arrivé de penser que vous étiez arrivé ?

> Comment ça, « arrivé » ?

Est-ce que vous vous êtes dit un jour : « Bon, c'est exactement ça que je dois faire, ce coup-ci, je suis dans la bonne voie » ?

> Je ne crois pas que ça soit possible. Je crois même que si quelqu'un arrive à pouvoir se dire une chose pareille, c'est bien dommage pour lui. Quand on prend un taxi et qu'on arrive à destination, on n'a pas envie d'aller plus loin : on est « arrivé ». Si j'avais le sentiment d'être arrivé, je n'aurais sans doute plus cette envie de faire quelque chose... D'autre part, quand on carbure bien, on a l'impression de faire des découvertes, et c'est très passionnant. Mais on peut parfois attendre des années avant d'éprouver à nouveau ce genre de joie. Cela m'est arrivé. C'est aussi une question de forme. Maintenant, en dessinant *Gaston*, je retrouve assez souvent cette impression de « faire quelque chose ».

Faudrait-il se méfier de la routine ?

> Certainement. La routine tue les découvertes.

Vous vous êtes « vu » faire des progrès ?

> Bien sûr.

Sur le plan technique ?

> Ouais, sur le plan technique. Mais il faut s'empresser de remettre la technique à sa place.

C'est-à-dire ?

> Ce n'est qu'un moyen. Et il vous vient automatiquement, à force de travail. Les débutants ont souvent tort, je crois, d'attacher une importance exagérée à la technique. Ils oublient généralement que, bien avant la technique, il y a le dessin, tout simplement. La technique doit suivre...

Vous avez fait, vous-même, des expériences sur ce plan-là ?

> Oui. Mais ça ne m'a jamais fort emprisonné. Je me souviens : au début, je dessinais au pinceau ; j'étais entouré de dessinateurs qui travaillaient à la plume, et on me conseillait d'en faire autant.

« Il faut s'empresser de remettre la technique à sa place. Ce n'est qu'un moyen. Et il vous vient automatiquement, à force de travail. »

Pourquoi ?

> Eh bien, on prétendait que ça allait plus vite. Moi, ça m'énervait, le travail à la plume, parce que je les entendais grincer autour de moi ! Et puis, je me suis dit : « Bon. Je vais quand même essayer. » Alors, j'ai été dans un grand magasin, j'ai demandé : « Ce sont des plumes pour le dessin ? – Oui. – Donnez m'en une boîte, s'il vous plaît. » Et je suis rentré chez moi avec une boîte de plumes ; il devait y en avoir cent, deux cents, je ne sais plus. Et j'ai dessiné pendant douze ans avec ces plumes-là.

Quel genre de plumes ?

> Des plumes « à profiler », Sommerville, je crois. Vous voyez, mes recherches techniques n'ont jamais été poussées très loin. Mais je crois que Sommerville a fait une bonne affaire : je connais pas mal de dessinateurs qui, à cause de moi, se sont mis à dessiner à la Sommerville !

Et aujourd'hui ?

> Je dessine au pinceau.

Quelle est la différence ?

> Je trouve que le dessin à la plume est beaucoup plus nerveux. Mon dessin était d'ailleurs devenu tellement nerveux que le jour où je me suis remis au pinceau, ça m'a fait un bien énorme. Je me suis assagi !

Et le pinceau ?

> Le pinceau est plus difficile, je crois. Au début du moins. On travaille avec un outil plus fuyant que la plume. Mais il faut aller au-delà de ce stade un peu pénible pour découvrir les grandes possibilités du pinceau dans le trait. On pourrait penser que le pinceau donne forcément un trait peu précis, lourd. C'est vrai si on utilise les pinceaux du commerce non spécialisé, ceux qu'on achète pour les enfants quand ils veulent colorier des livres d'images (cette idée, d'ailleurs, de ne pas acheter du bon matériel parce qu'il est destiné à des enfants !). Il existe de très bons pinceaux, dont les soies ont du ressort. Finalement, le pinceau donne un style différent, un trait plus souple. Quoique, maintenant, il existe aussi toutes sortes de plumes ; il y en a, par exemple, qui imitent admirablement le pinceau !

QRN sur Bretzelburg, *c'est plume ou pinceau ?*

> Plume.

Et* Gaston, *actuellement ?

> C'est au pinceau.

C'est très nerveux, pourtant.

> Le pinceau ne donne pas nécessairement un trait mou : il donne surtout un trait bien délié, souple. Et quand on a dépassé le stade des premières difficultés, c'est un outil très aisé à manier.

Quand on travaille à la plume, faut-il appuyer très fort pour obtenir ces traits successivement larges et fins ?

> Au début seulement. La Sommerville est une plume dure, résistante. Il faut appuyer très fort au début et puis elle s'use, elle se rode, et elle devient très douce... alors elle casse ! C'est très ennuyeux. On essaie tou-

Croquis de recherche et case finale du gag n° 537 de *Gaston*.

© Franquin

« Vous voulez que je vous décrive une journée type ? C'est difficile à dire. Dans notre métier, il faut travailler quand les idées sont là. »

jours de garder l'usage d'une plume le plus longtemps possible.

Et pour le papier ?

> Ah, le papier ! Il faut un excellent papier de dessin. Il faut tout simplement prendre le meilleur papier qui soit. Pour la plume, un papier légèrement grainé, qui ne fasse pas buvard, car la plume mord le papier assez méchamment. Pour le pinceau, la plupart des dessinateurs préfèrent un papier lisse ou à peine grainé...

Je me souviens avoir vu, il y a assez longtemps, des planches originales de vous; les cadres des cases et les portées pour le lettrage étaient imprimés en bleu léger; vous ne deviez donc pas les tracer vous-même...

> Ah, oui. Il y a déjà pas mal de temps. C'était une idée qu'on avait eue chez Dupuis pour simplifier le travail des dessinateurs. On ne le fait plus maintenant.

Ce n'est pas une bonne formule ?

> Non, parce que cela impose à certains un format qui n'est pas le leur. En fait, cette méthode servait surtout à obtenir toujours des cases et des textes de la même dimension. Pour le lettrage, chacun a ses propres petits trucs pour éviter le travail pénible de tracer les portées. Personnellement, je m'étais fabriqué un module dans un morceau de celluloïd assez dur, en y découpant une fenêtre dont la hauteur avait exactement celle de l'écartement des portées. Mais Morris, qui est un gars beaucoup plus malin, avait trouvé un autre truc : il avait pris un peigne dont il avait enlevé certaines dents de manière à garder uniquement celles qui correspondaient aux portées, et il traçait d'un seul coup toutes les portées en passant les dents du peigne sur une feuille de papier carbone posée sur sa planche !

C'est vrai ?

> C'est tout à fait vrai.

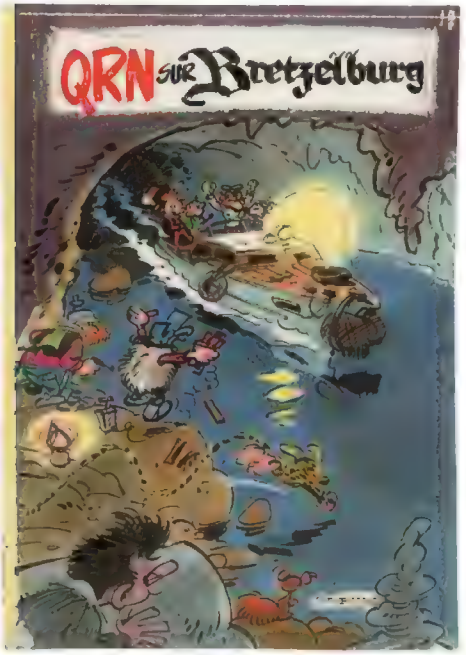
A propos des planches, vous travaillez toujours dans le même format ?

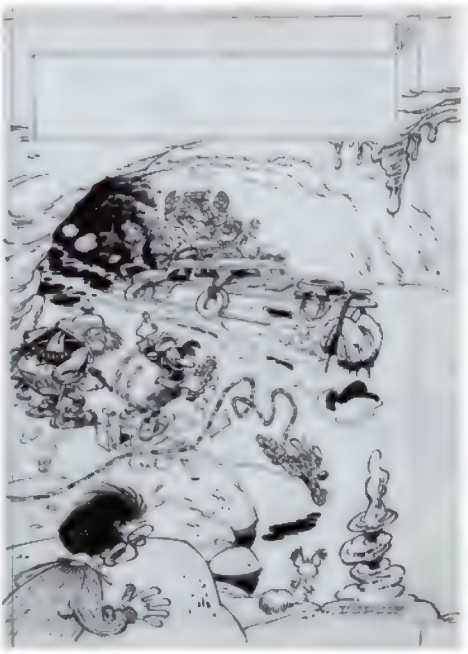
> A peu près, oui. Ça représente une fois et demie la grandeur des planches telles qu'elles paraissent imprimées. Mais ça varie fort d'un dessinateur à un autre. Certains préfèrent travailler plus grand. Morris, par exemple, travaille dans un très grand format. Cela lui permet de réaliser ses planches d'une manière très détendue et, à la réduction, le résultat est excellent.

Comment organisez-vous vos journées de travail, pour autant que vous les organisiez ?

> Vous voulez que je vous décrive une journée type ? C'est difficile à dire. Dans notre métier, il faut travailler quand les idées sont là. En fait, il y a deux sortes de journée type : celle durant laquelle on cherche les idées et celle pendant laquelle on travaille intensément. Mais c'est toujours du boulot, même quand on ne dessine pas. Au fond, je crois que les gens qui pratiquent ce métier sont continuellement plongés dans une période de recherche. Même quand ils ne travaillent pas devant leur table à dessin. On ne peut

A droite, le dessin au trait définitif de la couverture de *QRN sur Bretzelburg*. A gauche, une esquisse en couleurs.





© Dupuis

pas dire : « Bon, maintenant, je vais travailler » et se mettre à chercher de bonnes idées pour un scénario ou un gag. Non. Les idées, ça vient, ça passe. Il faut les saisir.

En fait, vous n'arrêtez jamais de travailler ?

> Eh bien, il faut le savoir avant de s'engager dans la bande dessinée : on n'a jamais vraiment fini. Il est fort difficile de dire le soir : « Je m'arrête. » On ne se vide pas la tête en appuyant sur un bouton. On ne fait pas ses huit heures par jour, et puis toc ! fini pour aujourd'hui... Un gag de *Gaston*, par exemple, je l'ai en tête pendant deux ou trois jours ; il m'arrive très rarement de trouver un gag et de me mettre directement au boulot. Il faut que ça mûrisse. Il faut ajouter des ingrédients qui viennent petit à petit. Pendant que je dessine une planche, la suivante me trotte en tête, et elle ne me quittera que lorsque je l'aurai couchée à son tour sur le papier. En dessins.

Vous vous levez tard ?

> Pas du tout ! Je conduis ma fille à l'école, alors, vous comprenez... Mais je crois que le dessinateur – je parle pour moi – serait un homme sans discipline s'il n'y avait pas des impératifs de ce genre qui le forcent à respecter plus ou moins un horaire, à vivre une vie à peu près normale. D'un autre côté, quand on a trouvé la bonne carburation, le bon rythme, il est très difficile de s'arrêter. On meurt d'envie d'aller jusqu'au bout de son élan et il est pénible de devoir stopper, même pour déjeuner !

C'est une espèce d'état de grâce ?

> Je crois, oui. Il m'est arrivé, évidemment, comme c'est arrivé à tous les gens qui sortent quelque chose d'eux-mêmes, de travailler très tard dans la nuit, en état de grâce, comme vous dites, et en oubliant complètement que, malheureusement, l'homme doit dormir. Et quand ça vous prend, je trouve qu'il faut obéir à cette espèce de passion : elle est très productive.

Et cette bonne carburation, on peut la provoquer ? Il y a des trucs ?

> Non, je ne crois pas. Il faut l'attendre.

« Attendre », ça ne veut pas dire « s'arrêter de dessiner » ?

> Bien sûr que non ! Au contraire, il faut dessiner. Je crois d'ailleurs que c'est à force de travailler que l'état de grâce vous tombe dessus, comme ça, subitement. Non, surtout pas s'arrêter de travailler ! C'est le meilleur moyen de ne plus rien faire.

« Généralement, je fais un *Gaston* en deux jours. Mais ça ne veut pas dire deux jours de travail ininterrompu. Je ne fais pas que ça. »

« Un pour cent d'inspiration, quatre-vingt-dix-neuf pour cent de transpiration » ?

> Sûrement. Mais nous parlons ici, je suppose, de dessin ? Il y a aussi les idées. Ce sont les éléments les plus fuyants. Là, vous pouvez vous creuser la tête pendant des heures sans rien trouver. Et puis, tout à coup, boum ! La trouvaille ! C'est pourquoi je vous disais tout à l'heure qu'on n'arrête jamais vraiment de travailler.

Ça prend combien de temps pour réaliser une planche de Gaston ?

> Je ne sais pas exactement. Si l'on mettait les heures bout à bout, qu'est-ce que ça pourrait faire ? Généralement, je fais un *Gaston* en deux jours. Mais ça ne veut pas dire deux jours de travail ininterrompu. Je ne fais pas que ça. Il m'arrive de faire une planche en un jour.

C'est très rapide, non ?

> C'est certainement rapide pour un débutant.

Combien de temps mettrait un débutant ?

> Je ne sais pas, moi. Un jour par demi-planche ? Mais c'est difficile à dire. Cela dépend quand même beaucoup de l'habileté de chacun. Je connais des jeunes dessinateurs qui mettent un jour entier pour faire une demi-planche, ou même deux jours. Du temps où je travaillais avec Jijé, je faisais un dessin complètement terminé à peu près en une heure. Mais à ce moment-là, comme je vous l'ai dit, j'étais très enthousiaste et beaucoup moins exigeant sans doute.

Ce qui faisait à peu près un jour pour une planche complète ?

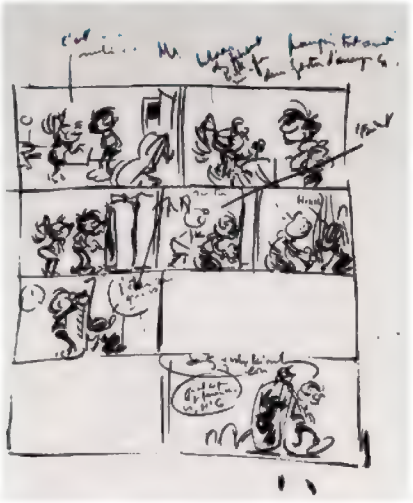
> C'est ça.

Mais c'est ce qu'il vous arrive de faire pour Gaston, actuellement !

> Tiens, c'est vrai. J'ai pourtant l'impression de dessiner beaucoup moins vite...

Évidemment, vous ne comptez pas dans cette journée le travail réalisé sur le plan du scénario ?

> Bien sûr que non. Ici, en principe, le scénario doit être fin prêt. Il faut d'ailleurs aussi ajouter le temps que vous passez à réunir la documentation. Vous ne pouvez pas dessiner un McDonnell Phantom II sans avoir des photos de cet avion, par exemple. De même pour certains décors, ou pour les animaux : quand je dessine un animal, j'ai toujours sur ma table quelques photos de la bestiole, le plus de photos possible. Souvent, pour une planche, il y a donc un travail de préparation, et il est préférable de pousser les recherches assez loin. Un autre exemple : si j'introduis un lion dans une planche, il me faut plusieurs photos ou documents de lions ; en partant des documents, j'essaie de trouver une bonne caricature de lion. Cela peut prendre du temps, plusieurs heures parfois. Quand on dit qu'on peut faire une planche par jour, il faut préciser que le travail de préparation a déjà été fait.



Le découpage de la planche. Il comprend l'ébauche des scènes, une partie du texte et la disposition approximative des cases.

Vous ne vous pliez pas à un horaire précis ?

> Ce ne serait pas possible. On ne peut pas dire : « De 13 à 14 heures, je vais réunir ma documentation », alors qu'il vous faudra peut-être un après-midi entier.

Une semaine de travail, ça représente combien d'heures de travail ?

> Je n'ai jamais calculé !... Je ne travaille certainement pas assez. Au fond, je crois que les

© Franquin

AGENT LOYAL !
M'OISELLE JEANNE
...UN CADEAU POUR MA MÈRE, Mr LAGAFFE ?!?... AH ! BON... MERCI ...
AAAH, Mr GASTON ! SI VOUS SAVIEZ COMBIEN MAMAN A ÉTÉ TOUCHÉE PAR VOTRE CADEAU !...
IL N'A PAS OUBLIÉ LA FÊTE DES MÈRES, CETTE ANDOUILLE, GASTON.
AH ÇA, NON ! IL A MÊME OFFERT UNE BILLE DE BOWLING À MA GRAND-MÈRE...
MA MÈRE A ÉTÉ RAYÉE PAR LE CADEAU, LAGAFFE...
...DIS-LE MIX AMIS ! POUR TOUT CADEAU QU'ILS ACHÈTERONT AU STAND SPÉCIAL "FÊTE DES MÈRES" AUX GRANDS MAGASINS DU PRINTEMPS, ILS RECEVRONT UN PAQUET DE FRIANDISES !!
SACHETS DE BONBONS EN GRANDE QUANTITÉ.

Découpage au crayon et au feutre d'un gag de *Gaston* pour les Grands Magasins du Printemps, à la fin des années 60.

dessinateurs sont des paresseux qui peuvent travailler beaucoup ! Pour moi, il est difficile de m'y mettre mais quand les idées viennent, je « bosse » volontiers.

Et quand vous « ne vous y mettez pas », qu'est-ce que ça veut dire ?

> Le problème est un peu spécial pour nous à *Spirou*, et pour n'importe quel canard, d'ailleurs. Il y a une partie du travail qui est secondaire, mais une partie relativement importante. Par exemple, quand on publie un album, il faut en faire la couverture, les pages de présentation, ou celles de la publicité en fin de volume ; ou bien quand *Spirou* lance un numéro spécial, ce qui se fait trois ou quatre fois par an, on nous demande souvent de faire pour ce numéro une histoire complète de quelques planches. C'est cela, le travail « secondaire ». Alors, quand les idées viennent doucement pour la réalisation de nos propres séries, on abandonne celles-ci un moment pour réaliser les travaux secondaires, accessoires. Bien sûr, cela fait partie du boulot. Il arrive aussi qu'on nous demande des travaux qui sont tout à fait en dehors du journal. Des dessins pour des porte-clefs, par exemple, ou pour des décalcomanies, ou pour des firmes qui veulent utiliser nos personnages à des fins publicitaires...

Finalement, ce que vous appelez des travaux accessoires, ça vous prend pas mal de temps ?

> Oui. Et pour moi, je crois que ce n'est pas bon. J'en arrive de plus en plus à refuser ce genre de travail. Il empiète trop sur mes séries.

De plus, vous travaillez seul ?

> En général, oui. Je trouve que le dessin est un boulot difficile à pratiquer en équipe. Pour moi, en tout cas.

Faire deux planches par semaine, pour un dessinateur, c'est un gros travail ?

> Oui. Je pense que oui. Surtout quand on sait que les dessinateurs ne font pas que ces deux planches : il faut ajouter à cela la réalisation du scénario, la documentation à rassembler, les recherches graphiques, etc.

Mais il y a des dessinateurs qui produisent bien plus que deux planches par semaine, non ?

> Il y en a qui sont extraordinaires ! Uderzo, par exemple, est certainement quelqu'un doué d'une puissance de travail peu commune. Il n'y a pas longtemps, il faisait quatre planches par semaine, deux planches d'*Astérix* et deux planches de *Michel Tanguy*. Et on

« Je crois vraiment que je dois beaucoup à *Modeste et Pompon*. Et puis, je pense aussi que j'ai découvert, grâce à cette série, mon véritable style. »

© Franquin

connaît la qualité de ses dessins ! Ajoutez à cela certaines couvertures de *Pilote*, les couvertures des albums, les dessins animés, etc. Il est dans une forme éblouissante.

Et le prix d'une planche ? Cela dépend du dessinateur ?

> Ce prix est établi en fonction de l'importance que l'éditeur attache à la série, donc, le plus souvent, en fonction du succès commercial de celle-ci.

Est-ce qu'il existe un barème qui fixe les « tarifs » des dessinateurs ?

> C'est assez complexe, puisque ces « tarifs » sont différents. Prenons un dessinateur qui est payé 7 000 francs belges par planche (environ 173 euros)...

C'est un prix courant ?

> C'est un bon prix pour un bon dessinateur.

Qu'est-ce qu'on pourrait dire encore sur le plan finances, à propos des débutants ?

> Eh bien, je conseillerais à un débutant de ne jamais signer un contrat d'exclusivité, car il a toujours avantage à rester libre. Si le directeur d'un journal concurrent venait lui proposer de travailler à des conditions plus avantageuses pour son propre canard, il serait forcé par contrat de laisser passer cette occasion intéressante. Je crois vraiment qu'il est préférable de garder une certaine liberté. Au départ, déjà, on choisit ce métier en grande partie par goût de l'indépendance, le goût du dessin venant en premier. Alors, ce serait quand même ridicule de se livrer pieds et poings liés à des clauses de contrats qui risquent de vous empoisonner des années durant. Il me semble qu'il vaut beaucoup mieux être attaché à un éditeur par des liens d'estime et d'amitié, comme c'est mon cas avec Dupuis. Dans ces conditions, les relations sont beaucoup plus aisées et elles sont rarement détériorées par de « basses considérations commerciales ». Ce qui ne veut pas dire qu'on tombe automatiquement d'accord à tous les coups. D'autre part, sans contrat, le dessinateur n'en est pas moins tenu de respecter certaines clauses morales, et il est évident qu'il doit assurer la continuité et la qualité d'une série qu'il a entreprise. On s'engage de part et d'autre. Mon indépendance s'accommode mieux d'obligations morales que de contraintes légales. Je pense que c'est également vrai pour mon éditeur.

Comment se fait-il qu'à un certain moment, vous ayez dessiné à la fois dans* Spirou *et dans* Tintin *? Vous n'étiez apparemment pas sous contrat ?

« Si on travaille pour le fric, on est fichu. Je suis persuadé qu'on travaille mal quand on n'a que l'argent en tête. On doit aimer son métier. »

> Ah, c'est une vieille histoire, ça. J'avais eu un petit différend avec les éditions Dupuis. Il s'agissait d'une question de droits sur la vente de mes albums. Nous n'étions pas d'accord et, en fait, les éditeurs avaient donné carte blanche à un de leurs collaborateurs chargé de régler cette histoire. Mais celui-ci a laissé nos relations se détériorer quelque peu. Comme j'avais des amis à *Tintin*, je leur ai proposé *Modeste et Pompon* que j'ai animé pendant cinq ans.

Pourquoi précisément cinq ans ?

> Ah ! Moi qui conseille de ne pas signer de contrat ! J'avais signé un contrat de cinq ans chez *Tintin*. Entre-temps, un des éditeurs de *Spirou* a repris les choses en mains et je lui ai promis de poursuivre la réalisation de la série *Spirou*...

Ce qui fait que vous aviez un pied dans chaque hebdomadaire.

> Oui. Et vraiment sans l'avoir voulu !

A ce moment-là, vous deviez donc faire trois planches par semaine : une pour* Modeste et Pompon *et deux pour* Spirou *?

> Ça faisait beaucoup de travail pour un paresseux comme moi ! Cela dit, *Modeste et Pompon* est une série qui m'a fait un bien immense parce que j'ai été obligé de faire quelque chose de très simple pour arriver à livrer mes trois planches par semaine. Cela m'a aidé à trouver un style plus dépouillé, plus caricatural. Je me suis mis à simplifier mon dessin. Sur le plan du boulot, c'était une excellente chose. Je crois vraiment que je dois beaucoup à *Modeste et Pompon*. Et puis, je pense aussi que j'ai découvert, grâce à cette série, mon véritable style. Car pour réaliser cette série le plus rapidement possible, j'avais décidé de faire des histoires à gags. A l'époque, ce n'était pas très courant, du moins dans les journaux européens : on ne voyait pratiquement que des histoires à suite. J'ai donc redécouvert l'avantage de faire un gag en une planche chaque semaine.

L'avantage ?

> Je trouve que c'est un avantage. On renouvelle chaque semaine son propre intérêt. Pour moi qui ne suis pas un modèle de constance, ça me permettait de faire tous les huit jours la découverte d'un nouveau petit scénario, de changer régulièrement de climat, de décor. Je m'amusais !

L'essentiel est de faire de la bande dessinée. D'en faire vraiment, de se voir imprimé, d'apprendre...

> Il faut retenir que la bande dessinée peut très bien nourrir son homme, mais je crois qu'il serait mauvais pour un dessinateur de travailler en fonction de l'argent que ça lui rapporte. Bien sûr, il en faut, mais il est préférable de l'oublier au moment où on travaille. Si on travaille pour le fric, on est fichu. Je suis persuadé qu'on travaille mal quand on n'a que l'argent en tête. Avant tout, la bande dessinée doit être un plaisir, un jeu qu'on s'efforce de mener le mieux possible. On doit aimer son métier et non l'argent. Celui-ci n'apporte jamais le bonheur ; le métier qu'on aime l'apporte parfois... ●

Franquin utilise un appareil à hachurer pour tracer les portées entre lesquelles s'inscriront les textes. Son compère Morris, lui, utilisait un peigne édenté !

Propos recueillis par Philippe Vandooren et édités par Julien Besson

Merci aux éditions Niffle et à Isabelle Franquin pour leur aimable autorisation de reproduction. L'intégralité de cet entretien, ainsi qu'un entretien avec Jijé, est à lire dans *Franquin/Jijé. Comment on devient créateur de bandes dessinées*, Niffle, 80 pages, 16 euros.

© Franquin, Dupuis, Niffle 2014

Bibliographie franquinienne

Intégrales indispensables, monographies classiques mais aussi relectures insolites : voici une sélection d'ouvrages que tout bon admirateur de Franquin devrait compter dans sa bibliothèque.

LA MAUVAISE TÊTE
édition commentée par Hugues Dayez, Niffle, 26 €
La collection 50/60 (Niffle) de Dupuis propose une superbe édition de *La Mauvaise Tête*, soixante ans après sa parution initiale dans *Spirou*. A l'époque, Franquin est présent dans le journal depuis huit ans, au fil desquels il s'est réapproprié les personnages hérités de son mentor Jijé. Trente-huitième histoire de *Spirou et Fantasio*, sixième née sous la plume de Franquin, *La Mauvaise Tête* est la première œuvre de la saga qui flirte ouvertement avec le polar et rappelle le cinéma d'Hitchcock, sans mégoter pour autant sur l'humour. Dotée d'une splendide couverture et assortie des commentaires érudits d'Hugues Dayez, qui regorgent d'anecdotes historiques, de détails sur l'intrigue et ses multiples rebondissements ou encore d'analyses du trait de Franquin, cette édition constitue une excellente occasion de (re)découvrir un album unique en son genre.

LA QUICK SUPER
édition commentée par José-Louis Bocquet et Serge Honorez, Dupuis, 24 €
Après *Bravo les Brothers*, *La Foire aux gangsters*, *La Peur au bout du fil* et *Vacances sans histoires*, c'est au tour de *La Quick Super*, quarantième histoire de la saga *Spirou et Fantasio*, d'être rééditée dans la collection Patrimoine chez Dupuis. Ce récit de 18 pages, paru dans le *Journal de Spirou* en 1955, illustre l'amour de Franquin pour l'automobile, puisque le récit tourne autour d'une luxueuse voiture américaine, qui donne son nom à la bande dessinée, tout en évoquant quelques composantes essentielles du mythe automobile de l'après-guerre, comme les premiers *carwash* ou la nationale 7. Comme les autres albums de la collection, *La Quick Super* comprend bien sûr l'intégralité de l'histoire, recolorisée pour l'occasion, mais également des planches originales de Franquin et des photos d'époque. Le tout abondamment commenté, planche par planche, par le duo José-Louis Bocquet (éditeur et scénariste) et Serge Honorez (directeur éditorial des éditions Dupuis), retraçant la genèse de l'album avec moult détails et anecdotes, analysant le décor, les dessins… Une belle mise en avant d'une histoire méconnue.

LA VÉRITABLE HISTOIRE DE SPIROU
par Christelle et Bertrand Pissavy-Yvernault, Dupuis, 55 €

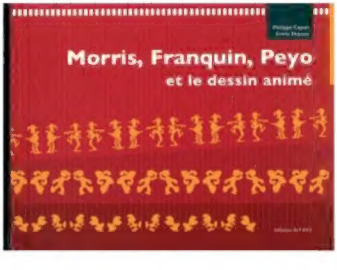
C'est à une plongée abyssale dans les arcanes du magazine *Spirou* que nous invitent Christelle et Bertrand Pissavy-Yvernault, avec cette impressionnante somme entièrement dédiée au célèbre groom en costume vermillon. Couvrant la période 1937-1946, cet ouvrage revient, avec une précision et une rigueur impressionnantes, sur la genèse du personnage de Spirou, son évolution dans les premières années après sa naissance, mais aussi sur l'histoire des éditions Dupuis et de leurs dirigeants successifs. Regorgeant d'anecdotes et de détails historiques, l'ouvrage repose sur une succession de témoignages, dont ceux de la famille Dupuis et des deux premiers dessinateurs de *Spirou*, Rob-Vel et Jijé, ainsi que sur une foule de planches originales, affiches et photographies d'époque. Bonne nouvelle : un deuxième tome consacré aux années Franquin est prévu pour octobre 2015 !

FRANQUIN/JIJÉ : COMMENT ON DEVIENT CRÉATEUR DE BANDES DESSINÉES
Niffle, 16 €

Paru pour la première fois en 1969, alors que Franquin et Joseph Gillain, dit Jijé, étaient tous deux en pleine gloire, réédité en 2001 mais épuisé depuis, cet ouvrage culte, dans lequel Philippe Vandooren (ancien rédacteur en chef de *Spirou* et directeur éditorial chez Dupuis) interroge successivement les deux dessinateurs, vient heureusement de reparaître cet automne. Soit deux interviews fleuves, dans lesquelles ces grands noms de la bande dessinée, qui ont l'un après l'autre porté la série *Spirou* durant plusieurs années, livrent leurs réflexions sur le dessin, leur manière de travailler au quotidien, leur vision du métier et de son évolution au fil du XX^{e} siècle, sans oublier de précieux conseils destinés aux dessinateurs en herbe. Dont un en particulier, le plus important selon eux : savoir rester enfant.

CHRONOLOGIE D'UNE ŒUVRE
par José-Louis Bocquet et Eric Verhoest, Marsu Productions, 45 €

Parue une première fois en 2007, rééditée en 2012 avec une place plus large laissée à l'iconographie, la *Chronologie d'une œuvre* de José-Louis Bocquet et Eric Verhoest balaie, en presque 400 pages, la totalité de l'univers de Franquin. Présenté par ordre chronologique, mêlant éléments biographiques et créations artistiques, ce travail titanesque regorge de témoignages de Franquin et de personnes l'ayant côtoyé, avec bien sûr une multitude de photos, planches originales, crayonnés et bien d'autres trésors encore. Les albums et personnages décrits au fil de leur apparition constituent autant de portes ouvertes sur l'univers captivant du géant de la bande dessinée. On voit ainsi le trait et l'esprit de l'œuvre évoluer avec le temps, tout comme la vision du monde de Franquin qui perce à travers ses créations. Un document indispensable à tout fan du maître, mais, hélas, épuisé, et difficile – et cher – à trouver… En attendant, qui sait, une prochaine réédition.



MORRIS, FRANQUIN, PEYO ET LE DESSIN ANIMÉ
par Philippe Capart et Erwin Dejasse, Editions de l'An 2, 32 €

Cet ouvrage richement illustré revient sur une période clé de la vie de Franquin et de ses acolytes Morris et Peyo : leurs débuts dans le dessin animé, au sein du studio bruxellois CBA. Si l'expérience reste éphémère, elle aura un impact fondamental sur leur approche du dessin et de leurs personnages. Avec talent, Philippe Capart et Erwin Dejasse retracent ces années dans la Belgique de l'immédiat après-guerre – le tout accompagné par un DVD contenant des films d'époque, notamment animés par le jeune André Franquin. Victime de son succès, l'ouvrage est désormais disponible sur deux sites Internet : lacryptetonique.com et stripologie.com.

Retrouvez notre Hors-série
au festival de la bande dessinée
d'Angoulême
28 janvier - 1er février 2015

HORS-SÉRIE
MODE D'EMPLOI

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Couverture : Dessin de la couverture du recueil n°92 de *Spirou*, avec la collaboration de Frédéric Jannin – **Page 2 :** Visuel de couverture du *Spirou* n°1022 – **Page 4 :** Dessin original de la couverture du recueil n°60 de *Spirou* – **Page 14-15 :** Dessin inédit au crayon Pentel – **Page 36-37 :** Dessin paru à l'occasion du n°1000 de *Spirou*, en 1957 – **Page 51 :** Dessin original de la couverture du recueil n°53 de *Spirou* – **Page 70 :** Dessin original de la couverture du recueil n°75 de *Spirou* – **Page 91 :** Photo d'André Franquin en 1950, à l'occasion de la parution du récit *Les Chapeaux noirs* – **Page 99 :** Dessin original de la couverture du recueil n°91 de *Spirou* – **Page 123 :** Dessin original d'une page parue à l'origine dans l'album *Lagaffe mérite des baffes*.

CRÉDITS ICONOGRAPHIQUES

Franquin © Audie 2014 pour tous les éléments issus de l'album *Idées noires*
Franquin © Dargaud-Lombard 2014 pour tous les éléments issus des albums de *Gaston*, du *Marsupilami* et de *Modeste et Pompon*
Franquin © Dupuis 2014 pour tous les éléments issus des albums de *Spirou et Fantasio*, et autres éléments graphiques reproduits

REMERCIEMENTS À

Isabelle Franquin, Frédéric Jannin, Christelle & Bertrand Pissavy-Yvernault, Marcel Gotlib, Serge Clerc, José-Louis Bocquet, Augustin David, Mathieu Poulhalec, Diane Rayer, Frédéric Niffle, Virginie Bottemanne, Aude Jacquet, Joël Marit, Stéphane Moulin, Dominique Gervasoni

LIRE, fondé en 1975 par Bernard Pivot et Jean-Louis Servan-Schreiber

29, rue de Châteaudun,
75308 Paris Cedex 09
Téléphone : 01 75 55 10 00
Télécopieur : 01 75 55 41 16
Pour joindre votre correspondant, composez le 01 75 55… suivi des numéros entre parenthèses.

RÉDACTION
Directeur de la rédaction : **François Busnel**

Rédacteur en chef du hors-série : **Julien Bisson**

Assistante de la rédaction : **Sabine Dard (44 42)**

Ont collaboré à ce numéro : **Hubert Artus, Jérôme Dupuis, Romane Lafore, Estelle Lenartowicz, Baptiste Liger, Guillaume Renouard, Nathalie Riché, Tristan Savin.**

Secrétaire générale de la rédaction : **Véronique Matrat**
Conception graphique : **Christophe Bouillet**
Première rédactrice graphiste : **Marie-Laurence Brard**
Secrétaire de rédaction : **Victor Heitz**
Révision : **Elisabeth Bonvarlet, Nathalie Kristy, Catherine Poncin**
Responsable du service photo : **Sophie Gibeau**
Iconographie : **Sophie Janssens**

MANAGEMENT
Directeur de la publication : **Christophe Barbier**
Directeur général adjoint : **Eric Matton**
Secrétaire général : **Richard Karacian**
Directeur délégué du pôle culture : **Tristan Thomas**
Directrice des ventes : **Sophie Guerouazel**
Publicité commerciale : **Valérie Salomon,** directrice commerciale
Publicité littéraire : **Orélie de Conty,** directrice de la publicité (44 11)
Directeur technique et production : **Pascal Delépine**
Fabrication : **Priscilla Sannie**
Exécution : **Marie-Christine Tritschler (16 68), Gérald Poissant**

Lire service abonnements : 4, route de Mouchy, 60438 NOAILLES CEDEX
Tél. : 01 70 37 31 84 abonnements@lire.fr
Ventes au numéro : 08 00 42 32 22 (n° vert)

Le Vif/L'Express, édité par Le Vif Magazine S.A., rue de la Fusée 50 (boîte 6) à 1130 Bruxelles
www.levif.be
Ont collaboré à cette édition :
Laurent Raphaël et Olivier Van Vaerenbergh.

Impression : Roularta Printing, Meiboomlaan 33, 8800 Roeselare (Belgique)
Publication éditée par Groupe Express-Roularta. Principal actionnaire : Roularta Media France. Président du conseil d'administration : Rik De Nolf. Dépôt légal : décembre 2014. N° commission paritaire : 0614 K 85621. ISSN n° 0338-50-19.

OURS

ON M'A DIT DE VOUS DIRE ...

SI VOUS RENCONTREZ, EN UN POINT QUELCONQUE DU GLOBE, QUELQUE PERSONNE PÂLE, ÉPUISÉE, HAGARDE, AU BORD DE LA FOLIE, QUI DEMANDE D'UNE DAUVRE VOIX L'ALBUM GASTON NUMÉRO CINQ, SI ELLE EN EST À SA SIX MILLE DEUX CENT CINQUANTE-TROISIÈME LIBRAIRIE, DITES-LUI QU'ELLE EST UNE DES INNOMBRABLES VICTIMES DE **L'ALBUM FANTÔME !**

POUR METTRE FIN À SES TOURMENTS, LISEZ-LUI CE QUI SUIT, VITE ! AU DÉBUT, LES EXPLOITS DE GASTON PARURENT EN ALBUMS DEMI-FORMAT. IL Y EN EUT CINQ. SES GAFFES PRENANT DE L'AMPLEUR, NOUS PUBLIÂMES UN ALBUM GRAND FORMAT QUI REÇUT TOUT NATURELLEMENT LE NUMÉRO SIX. ALORS, ON DÉCIDA DE RÉÉDITER LES CINQ PREMIERS EN GRAND FORMAT ! CE FURENT LES ALBUMS **R** — R COMME RÉÉDITION — SUIVEZ-MOI BIEN, C'EST ICI QUE ÇA SE COMPLIQUE... CAR AVEC LES CINQ PETITS, NOUS NE POUVIONS EN FAIRE QUE TROIS GRANDS... ET DES POUSSIÈRES. MAIS À SPIROU, TOUS ENSEMBLE, NOUS SOMMES MALINS COMME PAS UN : LES MEILLEURS "EN DIRECT DE LA RÉDACTION" COMPLÉTÈRENT UN R4 PLUS ORIGINAL QUE LES AUTRES... ENFIN, ÇA S'EST PASSÉ À PEU PRÈS COMME ÇA J'AI SIMPLIFIÉ. RÉSUMONS : AUJOURD'HUI, LES ALBUMS GASTON SONT NUMÉROTÉS R1, R2, R3, R4 ... 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13... HÉ OUI, VOUS AVEZ BIEN VU, IL Y A UN TROU : NI R5, NI 5. ALORS, VOILÀ, NE CHERCHEZ PLUS, NE TÉLÉPHONEZ PLUS, NE PLEUREZ PLUS, N'ÉCRIVEZ PLUS ; EN GRAND FORMAT, **IL N'Y A PAS, IL N'Y AURA JAMAIS D'ALBUM GASTON N°5 !!**

CINQ TROIS

ET SI UN JOUR VOUS EN TROUVIEZ UN, CE SERAIT UN FAUX !... ZUT ! JE VAIS DONNER DES IDÉES À UN FARCEUR...

AUTRE CHOSE... AH ! OUI, CE CAUCHEMAR À LA PAGE TRENTE ET UN... FRANQUIN SE DEMANDE S'IL N'A PAS ÉTÉ INSPIRÉ À L'AGENT LONGTARIN PAR UN DESSIN DE DESCLOSEAUX... BAH ! CELÀ PROUVERAIT QUE LONGTARIN A DE MEILLEURES LECTURES QU'ON NE POURRAIT CROIRE...

ENFIN, DANS CE GASTON 13 FIGURE UNE PAGE QUI A DÉJÀ PARU DANS UN RECUEIL À TIRAGE LIMITÉ. POUR QU'AUCUN LECTEUR NE SOIT LÉSÉ, NOUS AVONS AJOUTÉ UNE GAFFE INÉDITE À LA PAGE PRÉCÉDENTE, QUI EST OCCUPÉE EN GÉNÉRAL PAR LA LISTE DES AUTRES BEAUX ALBUMS DE L'ÉDITEUR. POUR VOUS DIRE TOUT CECI, J'AI PRIS LA PLACE DE LA SECONDE PAGE DE CETTE PUBLICITÉ. MAIS JE SUIS SÛR QUE TOUS CES CHARMANTS AUTEURS NE NOUS EN VOUDRONT

PAS

SALUT ! ON M'A DIT DE VOUS DIRE QUE PRUNELLE A EU UN MALAISE... J'EN PROFITE POUR VOUS MONTRER ...

...MA DERNIÈRE INVENTION : ENFIN, UN BILBOQUET FACILE ! J'AI CREUSÉ LA BOULE DANS UNE MEULE D'EMMENTHAL. **OÂÂÂH !**

Avec plus d'1 million de Sociétaires, on peut déplacer des montagnes

Quand une banque tire sa force de l'esprit coopératif, elle s'appuie sur des valeurs de solidarité, d'écoute et de confiance. Créée par des enseignants, la CASDEN s'engage ainsi auprès de plus d'un million de Sociétaires à réinvestir leur épargne dans le financement des projets de chacun.

Rejoignez-nous sur **casden.fr** ou contactez-nous au **0826 824 400***

*Accueil téléphonique ouvert de 8h30 à 18h30 du lundi au vendredi (0,15€ TTC/min en France métropolitaine)

+X BANQUE POPULAIRE

L'offre CASDEN est disponible en Délégations Départementales et également dans le Réseau Banque Populaire.

casden BANQUE POPULAIRE

CASDEN, la banque coopérative de l'éducation, de la recherche et de la culture

CASDEN Banque Populaire - Société Anonyme Coopérative de Banque Populaire à capital variable. Siège social : 91 Cours des Roches - 77186 Noisiel. Siret n° 784 275 776 00842 - RCS Meaux. Immatriculation ORIAS n° 07 027 138
BPCE - Société anonyme à directoire et conseil de surveillance au capital de 155 742 320 €. Siège social : 50 avenue Pierre Mendès France - 75201 Paris Cedex 13. RCS PARIS n° 493 455 042. Immatriculation ORIAS n° 08 045 100
BROCA & WERNICKE - Illustration : Kitoffel.